

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

ÅRSBOK

1950

YEARBOOK OF THE NEW SOCIETY OF LETTERS
AT LUND



LUND, C. W. K. GLEERUP

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

ÅRSBOK

1950

YEARBOOK OF THE NEW SOCIETY OF LETTERS

AT LUND



LUND, C. W. K. GLEERUP

L U N D
HÅKAN OHLSSONS BOKTRYCKERI
1 9 5 1

ÉTUDES SUR LES MYSTÈRES DE MITHRAS

PAR

STIG WIKANDER

I

INTRODUCTION

*Publié avec une subvention de
»Humanistiska fonden»*

Ce premier fascicule d'une série d'études sur les mystères de Mithras essaie de donner un aperçu de l'état actuel des recherches mithriaques et une critique préliminaire des sources. Un deuxième fascicule traitera de Mithra en Arménie, un troisième des formes diverses du nom du dieu, un quatrième de Mithra(s) et du taureau dans le mythe et le rituel.

En 1896 et 1899 parurent les deux grands volumes de l'ouvrage de Franz Cumont «Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra» (cité par la suite TMM). Il est rare qu'un travail dans le domaine de l'histoire des religions ait constitué une réussite aussi définitive et marqué si totalement de son empreinte les recherches dans une section particulière. On peut dire que depuis lors aucun travail d'importance n'a été publié dans l'étude des mystères de Mithras. De nouvelles trouvailles ont été faites mais ont toujours été classées et interprétées selon le système de Cumont. Presque tout ce qu'on a écrit sur ce sujet répète et résume les raisonnements et les idées de Cumont.

Certaines critiques ont été formulées, par Toutain qui s'éleva contre la haute appréciation par Cumont du rôle historique des mystères de Mithras¹ et plus tard, par Saxl; celui-ci prit pour point de départ les matériaux archéologiques et essaya de replacer cette religion «barbare» dans le cadre de la civilisation de l'époque impériale.² Mais au bout du compte, la conception de Cumont n'a jamais été dans son ensemble sérieusement attaquée.

Pour Cumont, le mithriacisme est un exemple typique du syn-

¹ J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain II. Les cultes orientaux* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences religieuses. vol. 25) Paris 1911.

² Fritz Saxl, *Mithras. Typengeschichtliche Untersuchungen*. Berlin 1931.

crétisme si caractéristique de la vie religieuse de la basse antiquité. Dans sa structure entrent des éléments de la religion populaire iranienne, des doctrines bayloniennes, des cultes autochtones de l'Asie Mineure, et des idées helléniques. Mais l'élément essentiel est le culte et les mythes de l'Iran. Le nom de Mithras indique déjà clairement cette origine.

Un point capital dans l'argumentation de Cumont est constitué par le rapport qui existerait entre Mithras et la déesse que les Iraniens appelaient Anāhitā et les Grecs Anaïtis.

L'origine iranienne du mithriacisme résulte surtout du rôle que cette déesse joue dans la mythologie. Selon Cumont, on peut se représenter leur rapport mutuel de la façon suivante:

Déjà dans les inscriptions vieux-perses, plus exactement dans celles datant du règne d'Artaxerxès II, nous trouvons ces divinités intimement associées l'une à l'autre. Ce rapport intime ne cesse pas après qu'elles eurent pénétré dans l'empire romain. Mithras et Anaïtis sont les seules divinités iraniennes qui ont eu un culte et des temples dans l'empire romain. Elles sont adorées côte à côte, avec certaines modifications provenant des particularités du syncrétisme: en Asie Mineure, on remplace le plus souvent Mithras par un dieu mâle du pays, Attis, Mēn ou Sabazios; dans la moitié occidentale de l'empire romain, c'est Anaïtis qui doit céder la place à la Déesse-Mère phrygienne, Cybèle. Ses temples se trouvent en général placés non loin de ceux de Mithra, et son culte, qui est ouvert aux femmes, représente le complément nécessaire du culte mithriaque exclusivement masculin.

Cette opinion sur le développement du culte de Mithras et d'Anaïtis aurait été plus convaincante si l'on avait pu trouver une seule inscription dans tout l'empire romain où ils soient cités ensemble. Il n'en est rien. En Asie Mineure, sur les inscriptions relatives à Anaïtis, Mithras est *toujours* remplacé par d'autres dieux.³ Dans le monde romain, en dehors de l'Asie Mineure, Anaïtis n'apparaît jamais, ni comme parèdre de Mithras, ni dans aucun autre contexte. Les choses en étaient à ce point lorsque parut le premier ouvrage de Cumont sur Mithras, et, quoique depuis lors on ait découvert de nombreux documents sur Mithras et sur Anaïtis, on n'en a trouvé aucun qui permît de donner quelque éclaircissement sur leur rapport mutuel.

³ Cf. Wikander, *Feuerpriester in Kleinasien und Iran* 2, 4, 220.

Des apports littéraires qui contribueraient à nous éclairer en ce domaine font également défaut. Que ce soit là l'effet d'un hasard, cela nous semble fortement étrange.

Dans la partie occidentale de l'empire romain, ce serait donc Cybèle qui, aux côtés de Mithras, aurait remplacé Anaitis. Mais qu'en est-il de leur zone d'extension? Dans son ouvrage sur «Les cultes païens dans l'empire romain», Toutain constate que Mithras et les divinités originaires de l'Asie Mineure, surtout Cybèle, ont des zones d'extension différentes. Mithras a surtout été adoré en Bretagne, Germanie inférieure et supérieure, Rétie, Norique, Dacie et Mésie inférieure et supérieure. A l'exception de la Mésie supérieure et de la Dacie, ces provinces ne gardent aucune trace du culte de Cybèle. Les cultes de l'Asie Mineure ont été surtout florissants en Gaule et en Afrique. Graillot, qui partage le point de vue de Cumont et parle de leur «communion intime sur toute l'étendue de l'empire»⁴ compte seulement 26 endroits où les cultes de Cybèle et de Mithras sont pratiqués.

Sur les 26, il s'en trouve 16 en Italie qui par sa situation dans l'empire romain et aussi grâce à la connaissance que nous avons de son archéologie, offre un grand nombre de traces de tous les cultes, tandis que les principales régions du culte de Cybèle dans l'Ouest, la Gaule et l'Afrique, ne comptent respectivement que 4 et 2 exemples de ce prétendu syncrétisme.

Quatre de ces endroits se trouvent dans les pays rhénans, un des territoires où le culte de Mithras était le plus intense. En tenant compte du développement de ces deux cultes (80 endroits avec culte de Mithras et plus encore avec celui de Cybèle), ces chiffres ne sont guère imposants.

Ceci peut évidemment dépendre, si l'on veut défendre à tout prix la conception de Cumont, de ce que le lien qui les unissait se défait lorsque Anaitis fut remplacée par une déesse d'origine non-iranienne. La chose ne s'améliore pas si nous nous tournons vers l'Asie Mineure où le culte d'Anaitis joua un si grand rôle.

En Asie Mineure, la déesse iranienne a été adorée dans deux régions nettement délimitées: en partie dans la vallée d'Hermos et autour du mont Tmolos en Lydie, en partie dans le Pont. En

⁴ H. Graillot, *Le culte de Cybèle* 193.

Lydie, les principaux lieux de ce culte furent les villes de Hierokaisareia, Hypaïpa, et Philadelphia, et quelques petites localités voisines; on a, en tout, découvert 45 inscriptions qui lui sont consacrées. Dans le Pont, il n'y a, somme toute, que le célèbre temple d'Anaïtis à Zéla qui soit absolument connu comme lieu de culte. Akiliséné appartient déjà à l'Arménie.

Mais dans aucune de ces contrées on ne trouve trace du culte de Mithras. A Zéla étaient adorés, en même temps qu'Anaïtis, *Omanos* et *Anadatos*, deux noms difficiles à interpréter et qui, en tout cas, ne concernent pas Mithras. Selon la thèse de Strabon, il y avait beaucoup d'autres sanctuaires perses dans le Pont, mais bien qu'ayant connaissance de Mithras, il ne parle pas de son culte.

Dans la description de sa province natale, Strabon mentionne aussi le culte d'Anaïtis en Arménie; on y trouve plusieurs sanctuaires car elle est, parmi les dieux perses, une divinité particulièrement adorée par les Arméniens; il nomme en particulier le temple d'Akiliséne avec ses hiérodoules.

L'Arménie devint sous les Acheménides une province perse et aucun des peuples voisins ne garda une marque aussi profonde de la civilisation iranienne. Nous le voyons surtout dans les mots d'emprunt. L'arménien classique fourmille de mots empruntés à l'iranien; les idées les plus importantes dans le domaine de la vie politique et religieuse sont originaires de l'Iran.

Par contre, nous n'avons guère de sources directes sur l'histoire de la religion pré-chrétienne. C'est seulement depuis l'avènement du christianisme que nous avons une tradition littéraire indigène. Celle-ci ne montre aucun intérêt pour l'époque païenne, mais les écrivains classiques du Vème siècle sont unanimes pour reconnaître qu'*Anahit* est la déesse la plus illustre parmi les Arméniens païens. Ils confirment ainsi les indications de Strabon, même celle selon laquelle le temple d'Akiliséne (Erèz en arménien) aurait été le plus célèbre. Par la suite elle eut des sanctuaires à Aštisāt dans la province de Taron à l'ouest du lac de Van et à Artašat, l'ancienne Artaxata. A Aštisāt, elle était adorée ainsi que Vahagn, un dieu iranien, et la déesse du pays: Astlik — Selon un auteur arménien, le roi païen cite dans une lettre comme étant les trois divinités les plus importantes Aramazda (Ahuramazda), Anahit et Vahagn. Mais Anahit n'y est nulle part associée à Mihr-Mithra. — Certains mots d'emprunt semblent pour-

tant nous prouver que le culte de Mithra ait existé dans les temps anciens. On ne trouve mentionné qu'un sanctuaire du culte de Mithra situé à Bagayariç dans l'Arménie occidentale, mais malgré tout bien loin à l'est du temple d'Anaïtis à Erez. Les matériaux arméniens ne donnent non plus aucune preuve du prétendu rapport entre Anaïtis et Mithras.

Comment se présentent les choses en Iran même? Cumont suppose que depuis le règne d'Artaxerxes II, Mithra et Anaïtis forment un couple dans les inscriptions achéménides. Mais il a négligé le fait que dans les inscriptions déjà connues de son temps, Artaxerxès II est le *seul* à parler d'Anāhitā, ce que ne fait aucun Grand Roi postérieur. Il énumère sur une inscription d'Ecbatane⁵ et une de Suse,⁶ les noms d'Ahuramazdāh, Anāhitā et Mithra. Depuis lors on a trouvé en outre une inscription de son règne provenant de Suse, identique à celle d'Ecbatane,⁷ ainsi qu'une autre qui ne fait mention que d'Ahuramazdāh et de Mithra.⁸ Dans les inscriptions d'Artaxerxès III, on ne trouve que les noms d'Ahuramazdāh et de Mithra. Ce n'est donc, d'après le témoignage des inscriptions que sous Artaxerxes II que fut adorée Anāhitā. Ceci est confirmé aussi par la tradition littéraire qui⁹ connaissait l'intérêt que portait ce grand roi à Anāhitā, mais au reste son culte ne fut mentionné en littérature pour la première fois, que pendant la période post-achéménide. Par contre Mithra a joué un grand rôle sous les derniers achéménides, probablement adoré comme le dieu protecteur de cette dynastie.¹⁰ En revanche, nous n'avons rien qui puisse nous assurer d'un culte véritable de Mithra en Iran pendant la période postérieure.

Cette conception entièrement gratuite de Mithra-Anāhitā considérés comme un couple divin semble provenir d'une affirmation de Spiegel¹¹ qui fut reprise par Cumont et qui par son autorité devint une norme pour la compréhension des rapports entre les mystères de

⁵ Weissbach, Keilinschriften der Achämeniden, 46, TMM II, 88.

⁶ Weissbach 44, TMM II, 87.

⁷ Mémoires de la mission archéologique en Perse 21, 95.

⁸ Ibid. 21, 91 ff.

⁹ Bérose chez Clement d'Alexandrie, Protrepticus, 5; Plutarque Vita Artaxerxis § 4.

¹⁰ Comparer Widengren, Hochgottglaube in alten Iran, 146 suiv.

¹¹ Eranische Altertumskunde II, 59, 86.

Mithras et le culte ancien-iranien de Mithra. Dans l'Iran oriental il se pouvait que dans les temps les plus reculés Mithra et Anāhita aient été adorés non loin l'un de l'autre et peut-être dans la même tribu. Mais quand Nyberg désigne directement Anāhitā comme *paredros* de Mithra¹² il est possible qu'il ait été sous l'influence de cette fausse opinion qui, par l'autorité de Cumont, a obtenu l'approbation générale.

Cumont se sert des données sur le culte d'Anaïtis en Asie Mineure pour reconstituer les premiers stades du mithriacisme. Même s'il n'existe pas de liens très étroits entre Mithra et Anāhitā, il aurait eu un certain droit à faire ce rapprochement si ces deux divinités avaient été l'objet d'une expansion vers l'ouest. Si l'Asie Mineure est le pont par lequel s'est écoulée cette expansion vers l'occident, il en résulte que toutes les formes de religion iranienne doivent être prises en considération lorsqu'il s'agit d'expliquer ce phénomène mystérieux que constituent l'origine et des mystères de Mithras. Mais si l'on veut analyser séparément les données sur les cultes respectifs d'Anaïtis et de Mithras, nous trouvons des divergences importantes dans les formes de leur apparition dans le monde gréco-romain.

Les traces du culte d'Anaïtis que nous avons trouvées hors de l'Iran nous montrent un culte qui en tout ce qui est essentiel concorde avec la véritable religion iranienne. Ce qui s'écarte du zoroastrisme s'accorde avec le culte d'Anāhitā en Iran.

1) Le culte du feu éternel est raconté d'une façon concordante par Pausanias et Strabon.

2) Il est célébré par un clergé spécial: les mages. Strabon décrit leurs tiaras munies de protège-joues qui isolent le feu du souffle de la bouche. C'est sous ces traits que les mages sont représentés sur des pièces de monnaie de Hierokaisareia et sur un relief d'Erghili; et sont aussi représentés de la même façon les rois-prêtres de Persépolis qui, de 300 à 150 av. J. C. portèrent le titre de *frātadāra* et dont le temple était un temple d'Anāhitā. Tout ceci est un culte typiquement iranien.

3) Le faisceau (*barsman*) est porté par les prêtres à Zéla et sur le bas-relief d'Erghili. C'est là un accessoire indispensable dans tout cultes iraniens.

4) Le titre de *pyraithoi* a été trouvé aussi en Lydie, à en juger par

¹² Irans forntida religioner, 336 suiv., Die Religionen des alten Iran 301.

une inscription en Mésie inférieure qui parle des *dumopireti* comme adorateurs de la *Mater Deum*, conjointement avec les *dendrophori*. *Dumos* semble venir de l'Asie Mineure occidentale et le terme pyraïthoi a aussi été trouvé là.

5) La divination par le feu est attestée par Eustathius en ce qui concerne les pyrèthes en Cappadoce, par Procope et Agathias en ce qui concerne la religion iranienne de leur temps. Que ceci ne soit pas nommé directement dans la tradition iranienne peut provenir d'un hasard. Mais cela peut dépendre aussi de certaines divergences entre le zoroastrisme et le culte d'Anāitis que nous allons maintenant traiter.

6) Dans le zoroastrisme postérieur, les sacrifices sanglants ont disparu. Quant aux sacrifices grandioses de chevaux, boeufs et moutons qui sont nommés dans les yashts, surtout dans l'hymne d'Anāhitā, ils ont disparu assez tôt. L'Avesta rejette directement la sorte d'offrande cruelle décrite par Strabon.

7) La divergence concernant la position du culte d'Anāitis près de l'eau courante comme l'indique Strabon, est encore plus apparente. L'Avesta contient une interdiction directe de réciter des prières près de l'eau courante. C'est la règle dans le zoroastrisme postérieur. Près de nombreux temples du feu, que les fouilles françaises de ces dernières années ont découverts, on ne trouve aucun filet d'eau, mais un étang artificiel, donc de l'eau stagnante. Mais un passage de l'Avesta montre une exception: Keresāspa, héros de la mythologie d'Anāhitā, adore la déesse près de l'eau du fleuve Gudha. Ce n'est donc pas par hasard que ce rite est attribué à un adorateur d'Anāhitā. Dans l'hymne d'Anāhitā dans l'Avesta tout comme dans la narration de Strabon, nous nous trouvons devant une forme ancienne du culte iranien, qui est supplantée par le zoroastrisme orthodoxe qui fut vainqueur à l'époque sassanide.

8) Strabon parle de prostitution sacrée à Zela et Akilisene. Rien ne peut certainement être plus étranger au zoroastrisme. Mais ce serait semble-t-il, raisonner trop hâtivement que de supposer là une influence de la religion indigène dans le Pont; par exemple la déesse Ma, à Komana. S'il existe une certaine opposition entre le zoroastrisme et l'adoration d'Anāhitā, celle-ci s'est montrée même sur ce point. Dans l'Avesta se livre une polémique très vive contre la «prostituée». J'ai du mal à croire qu'il s'agit là d'une indignation de

la morale bourgeoise. Il doit s'agir là d'une concurrence dangereuse de la part d'une forme voisine de religion protégeant la prostitution sacrée. Et les dieux qui sont l'objet de polémique dans l'Avesta sont Mithra, Vayu et Anāhitā.

Cette opposition dans l'histoire religieuse prend une expression marquante en ce que la tradition zoroastrienne ultérieure, la littérature pehlevi, évite le nom d'Anāhitā, le remplace par d'autres noms et emploie le nom d'Anāhīt comme celui de la planète Vénus. Mais dans une période plus ancienne le culte du feu était lié à Anāhitā, et d'après tout ce qu'on peut en juger, seulement à elle seule. Tous les grands temples du feu sous le règne des Arsacides jusqu'au début du IV^e me siècle furent des temples d'Anāhitā.

Par la suite elle disparut presque totalement de la scène tandis que continue le culte du feu. Ceci peut seulement signifier que le clergé zoroastrien a éliminé consciemment la déesse mais gardé le culte du feu: ce rite le plus typique du zoroastrisme postérieur, serait donc un emprunt au culte d'Anāhitā.

Nous avons sur ce sujet d'intéressants indices linguistiques. Dans la même littérature, où l'on remplace le nom d'Anāhitā par d'autres dénominations, on a consciemment changé deux autres termes, l'appellation du feu sacré et du prêtre du feu. L'ancien nom du feu, *ātur* est remplacé par un mot probablement spécialement inventé, celui d'*ataš*.

De même, ancien mot pour désigner le prêtre du feu, *hērbad*, reçoit un sens nouveau. Ce mot ne désigne plus alors qu'un prêtre inférieur dans la hiérarchie, tandis que ce sont les mobads qui ont la charge du culte du feu.

Ceci montre indubitablement qu'il existe un lien entre Anāhitā et le culte du feu et que celui-ci s'est radicalement transformé quand la confrérie des mobads supplanta celle des herbads dans la lutte pour le monopole du culte du feu.

Ce changement peut se remarquer aussi dans la terminologie arménienne. Les écrivains chrétiens de l'Arménie appellent le feu sacré de la période sassanide, *ātaš*.

Mais de la période arsacide, dont nous n'avons aucune source littéraire, les mots iraniens dans le vocabulaire arménien témoignent d'une autre sorte de culte du feu où le feu est appelé *ātur*. A cette époque, le culte d'Anāhitā est introduit en Arménie.

Nous comprenons maintenant les changements dans la terminologie grecque du culte du feu. Quand Strabon parle de *πύραιθοι* et *πυραιθεῖα* ces termes sont certainement tirés de la langue rituelle. Mais quand des écrivains plus récents parlent de l'adoration du feu des Sassanides, ils appellent les adorateurs *πυρολάτραι* et les temples *πυρεῖα*. Le premier exemple de *πυρεῖον* dans cette signification se trouve dans la version grecque de la grande inscription de Shāpūr I du milieu du III^e siècle.

Anāhitā, telle qu'elle est adorée hors de l'Iran, est en tout point une déesse iranienne. L'expansion de son culte coïncide avec l'expansion de la civilisation iranienne. Le fait qu'elle a été la plus populaire des divinités iraniennes à la fois en Arménie et en Asie Mineure dépend tout simplement de ce que, pendant la période de son expansion, elle a été, même en Iran, plus adorée qu'aucune autre divinité, si l'on excepte Ahuramazdāh et Mithra. Dans son exil, elle a principalement suivi les colonies iraniennes et partout elle a sauvé sa particularité nationale — si fidèlement que sur ce point l'étude de son histoire peut nous aider à reconstruire son histoire en Iran, où la tradition littéraire a subi l'influence d'une tendance postérieure, visant à atténuer sa signification primitive.¹³

Quant aux mystères de Mithras, il est évident que leur diffusion est d'une nature bien différente. Elle ne coïncide nullement avec l'aire d'expansion de la civilisation iranienne. Ils ont surtout été florissants dans les provinces occidentales de l'empire romain, et ceci pendant les premiers siècles après J.-C. La répartition géographique est à son tour liée, on le sait, à cette caractéristique qu'elle est avant tout une religion de soldats. Par contre, cette religion n'a eu qu'étonnamment peu de partisans dans les provinces orientales et y est en général importée de l'Ouest, comme à Memphis, Palmyre, Doura, et dans plusieurs endroits de l'Asie Mineure.

Il n'est naturellement guère facile de parvenir, avec nos matériaux limités et insuffisants, à un résultat certain en ce qui concerne le pays où les mystères de Mithras ont pris naissance.

Si l'on place leur origine en Asie Mineure, c'est parce que la

¹³ Jusqu'ici, je résume mes propres recherches sur ce sujet: pour des citations et des explications plus détaillées, on se référera à mes deux travaux: «Gudinnan Anāhitā och den zoroastriska eldskulten» (Religion och Bibel I, 1942, en suédois), et «Feuerpriester in Kleinasien und Iran» Lund 1946.

civilisation iranienne avait marqué de son empreinte cette région, devenue plus tard une partie de l'empire romain. Les conditions d'une nouvelle création religieuse sur la base de la religion iranienne semblent donc y avoir existé.

Mais ces considérations générales ne nous mènent pas loin. Nous n'avons aucune preuve qu'une propagande quelconque ait été exercée par les éléments que Cumont appelle «la diaspora iranienne»,¹⁴ «les mages occidentaux»,¹⁵ ou «les mages hellénisés».¹⁶

Par l'expression «diaspora», il entrevoit un parallélisme entre le rôle que joua la diaspora juive dans la propagation du christianisme et le rôle analogue qu'aurait joué l'élément iranien pour les mystères de Mithras. Mais le seul exemple réel qu'il puisse donner du prosélytisme iranien est le cas unique et spécial où Néron se serait fait initier aux mystères des mages par le roi arménien Tiridate.¹⁷

Nous avons vu que la plupart des témoignages sur les mages et sur la religion iranienne en Asie Mineure se rattachent à un culte défini, celui d'Anaïtis, et que ce culte a, d'un bout à l'autre, gardé son caractère iranien. Dans les régions de son expansion, nous ne trouvons aucune trace de tendances synchrétistes.

Il garde un caractère national, et il a vraisemblablement disparu peu à peu de sorte que l'élément iranien s'est raréfié et a été absorbé par les autres populations.

La comparaison avec la diaspora juive ne convient guère ici. La religion iranienne qui, selon Cumont, devrait former la base pour le développement des mystères de Mithras, serait donc une religion populaire différente de celle de l'Avesta. On peut adopter ce point de départ. Nous avons déjà vu que le culte d'Anaïtis dans l'Asie Mineure se sépare sur certains points de celui de l'Avesta. Par contre, il aurait été, d'après Cumont, identique à la religion qui, pendant la période de Achéménides, domina dans l'Iran occidental.

¹⁴ TMM I, 239, 338 suiv. Les mystères de Mithra 26, 198, RHR tome 103 (1931) 30; Les religions orientales dans l'empire romain (4:me éd.) 129; «Il y eut une *diaspora* iranienne analogue à celle des Israélites».

¹⁵ RHR tome 103, 29 suiv.

¹⁶ Titre de l'ouvrage de Bidez et Cumont, Bruxelles 1938.

¹⁷ TMM I, 239 n. 5, *Rivista di filologia e d'istruzione classica* 1933, 145 suiv. Cf. cependant les remarques critiques de Loisy, *Les mystères païens* (2:me éd.) 161 n. 3.

Quels sont donc les raisons auxquelles se rapporte Cumont pour montrer l'identité du mithriacisme avec la religion populaire de l'Iran occidental?

1) Le rapport avec Anaïtis est, comme nous l'avons vu, très illusoire et sans aucune valeur pour l'éclaircissement de l'origine iranienne.

2) Pas plus que la religion de la Perse antique, le mithriacisme n'a dû connaître de dualisme sévère au sens zoroastrien. Ahriman était, au contraire, une divinité subordonnée, et l'on pouvait même lui offrir des sacrifices.¹⁸ Cet argument a naturellement une portée très limitée. Le dualisme est avant tout un phénomène tardif que l'on peut avec certitude déceler pour la première fois dans les anciens écrits théologiques rédigés en langue pehlevie. On y trouve aussi des avertissements contre le culte d'Ahriman.¹⁹ Mais ce même Ahriman qui, dans une théologie plus récente, était devenu le représentant du mal, semble avoir été identique à ce dieu, qui, dans la période de l'ancien Iran, est plus connu sous le nom de Vayu,²⁰ dieu du vent. En tout cas, la présence du nom d'*Areimānos* dans les inscriptions mithriastes ne nous renseigne guère sur l'origine propre du mithriacisme.

3) Le mithriacisme adore le ciel, la terre, le soleil, la lune et les éléments. Il représente donc la même religion de la nature que celle qu'on trouve chez les Perses, selon Hérodote et quatre cents ans plus tard selon Strabon chez les mages du Pont et de la Cappadoce.²¹ — Dans l'interprétation d'Hérodote de la religion perse, *Ahuramazdāh* est le ciel ou Zeus. Cette *interpretatio graeca* ne peut naturellement nous permettre une identification entre le dieu du ciel iranien et *Caelus Jupiter* dans les inscriptions mithriastes. En ce qui concerne la notice de Strabon, celle-ci déclare textuellement, après son exposé sur le culte d'Anaitis et d'Omanos « nous avons vu ceci nous-même, le reste nous l'avons pris dans les livres », ²² après quoi suit une paraphrase du récit d'Hérodote sur la religion perse. Cette dernière partie est donc prise directement à Hérodote et ne peut à aucun prix être

¹⁸ TMM I, 5.

¹⁹ Widengren, Hochgottglaube im alten Iran, 299 suiv.

²⁰ Wikander, Vayu, I, 207; Dumézil, Tarpeia 66 suiv.

²¹ TMM, I, 5—6.

²² Strabon, XV, 3, 15 (p. 733).

considérée comme preuve que «la religion de la nature» iranienne est restée inaltérée dans le prétendu pays d'origine du mithriacisme.

4) Cumont donne une particulière importance au fait que les Perses, tout comme les adorateurs de Mithras, n'avaient pas de temples mais célébraient leur culte, les premiers sur des montagnes, les seconds dans des grottes.²³ Il est bien difficile de prétendre que tout cela contiendrait une ressemblance essentielle: l'énoncé d'Hérodote spécifiant que les Perses sacrifiaient au sommet des montagnes explique plutôt une forme d'office divin qui contraste de façon frappante avec les grottes cachées et les salles de culte souterraines du mithriacisme. Si les grottes en certains cas, par exemple en Rhénanie, sont situées relativement haut dans les régions montagneuses, il s'agit quand même d'adoration effectuée dans des *locaux de culte* aménagés et non pas à l'extérieur. A *Doura-Europas* fut découvert un vrai temple de Mithras. Nous avons déjà donné des exemples frappants montrant que les formes extérieures du culte perse se sont profondément transformées après l'époque d'Hérodote. Si Cumont avait sur ce point en recours à l'exposé de Strabon auquel il se rapporte toujours pour éclairer les formes les plus anciennes du culte de Mithra, il aurait pu y lire directement que les dieux iraniens de la Cappadoce avaient non seulement des statues mais aussi des lieux de culte clôturés et apparemment aussi de vrais temples mais jamais de grottes. A ce point de vue, il n'est pas possible de penser que le culte des mages en Asie Mineure ait pu constituer un premier degré vers le mithriacisme.

5) Par contre, c'est sur le texte de Strabon qu'il base sa théorie selon laquelle le *barsman* aurait été employé dans la liturgie mithriaque. Ceci est un point capital: le *barsman*, faisceau de branches sacré, est un accessoire indispensable à un culte authentiquement iranien. Il est régulièrement employé dans le culte avestique et il a été dans les derniers temps décelé dans la grande inscription de Xerxès à Persepolis. Sur un bas-relief à Tāq-i-bustān, il est porté par Mithra (ou peut-être par Verethraghna),²⁴ sur le monument de Nemroud-Dagh par Mithra, selon le mythe de Zervān dans les sources arméniennes et syriaques par Zervān, en Asie Mineure par les adorateurs d'Anaitis.

²³ TMM I, 6, 7.

²⁴ C'est l'hypothèse très probable de Coyajee, *Cults and Legends of Ancient Iran and China*, 277 suiv.

Cumont, dans son exposé sur la liturgie du mithriacisme, fait mention sans plus du *barsman* comme faisant partie de ce rituel.²⁵ Mais si l'on se réfère aux parties de son ouvrage qui discutent les sources,²⁶ on voit tout de suite que son affirmation ne se fonde que sur le récit de Strabon sur le culte d'Anaitis à Zéla. En revanche, l'absence du *barsman* dans tous les monuments si nombreux consacrés à Mithras dans l'empire romain constitue un argument sérieux contre la théorie d'un rapport entre les mystères de Mithras et les religions authentiquement iraniennes.

Dans un mithréum découvert à Capoue, on a voulu reconnaître des faisceaux de *barsman* dans les objets que deux porteurs de flambeaux tiennent à la main.²⁷ Mais ces objets de forme indistincte peuvent être interprétés de tout autre façon. Il est peu probable que les commentateurs de cette trouvaille en seraient venus à cette interprétation si l'autorité de Cumont n'avait pas établi que le *barsman* existait dans les mystères de Mithras.

6) L'adoration du feu aurait aussi existé dans le culte de Mithras dans les pays occidentaux; «au fond des cryptes souterraines il brûlait perpétuellement sur les autels».²⁸ Mais le seul appui que Cumont peut donner à cette affirmation est encore constitué par les données de Strabon concernant les prêtres du feu dans le Pont! Du reste il est vrai que Vulcain se rencontre sur certains des monuments dédiés à Mithras.²⁹ Mais il s'y trouve avec tous les dieux de l'Olympe, représenté comme eux à la grecque.³⁰ Il n'y a aucune trace pouvant faire admettre que cette figure aurait pu avoir à faire avec le culte aniconique du feu dans l'Iran. Les noms des personnes tels qu'ils se présentent, ne peuvent eux non plus donner un appui à une telle conception.³¹ Mais d'après tout ce que nous savons sur les formes de la religion iranienne, l'adoration du feu est un moment fixe dans les observances rituelles. Ceci aussi fit défaut dans les mystères de

²⁵ TMM I, 325, Les mystères de Mithra 172.

²⁶ TMM I, 238, Les mystères de Mithra 23.

²⁷ Notizie degli scavi 1924, 365.

²⁸ TMM I, 297.

²⁹ L'inscription, dédiée à *Ignibus aeternis*, que Cumont recueillit parmi les inscriptions sous le no. 505, n'a, selon son propre commentaire, rien à faire avec le mithriacisme.

³⁰ TMM I, 146.

³¹ Wikander, Feuerpriester 216 suiv.

Mithras qui sont donc bien éloignés de leur origine prétendument iranienne.

7) Un autre point de la liturgie devrait être commun: les découvertes d'ossements provenant de sacrifices d'animaux dédiés à Mithra nous font penser à un rite ancien non avestique de l'Iran.³² Abstraction faite de ce que nous n'avons aucune spécification en ce qui concerne l'immolation d'animaux dans le mithriacisme, il est frappant de voir que Cumont trouve quelque chose de spécifiquement iranien dans une coutume de sacrifice, alors générale dans le milieu antique dans lequel le mithriacisme connu de nous se serait développé.

8) La même remarque peut être faite contre le parallélisme entre le mode d'enterrement des adorateurs de Mithras et celui des Perses: tous deux enterrent leurs morts, contrairement aux règles de l'Avesta.³³ Mais une telle conformité ne peut avoir de valeur que si l'on possède déjà la preuve du caractère iranien du mithriacisme et si l'on veut expliquer pourquoi celui-ci n'est pas strictement zoroastrien. Autrement, le fait que les membres d'une certaine secte en Italie aient fait enterrer leurs morts n'a rien qui indique une influence iranienne.

Ces deux derniers points montrent d'une façon frappante la faiblesse de l'argumentation de Cumont: c'est là un vrai cercle vicieux. Si nous étions assurés que le mithriacisme fût une religion iranienne, nous aurions pu nous appuyer sur ces faits pour prouver que c'est une religion qui s'écarte considérablement du zoroastrisme. On aurait alors le droit d'employer des matériaux de l'Asie Mineure pour reconstruire les premiers stades des mystères de Mithras. Mais s'il n'est pas clair dès le début que nous ayons à faire à une structure religieuse iranienne, sa discussion sur une période antérieure conditionnant le mithriacisme ne repose sur aucun fondement sérieux.

Mais le nom de Mithras n'est-il pas à lui seul un garant de l'origine iranienne? N'est-ce pas se montrer par trop critique que d'avancer des propositions alternatives dans l'explication de l'origine des mystères de Mithras? Non, il n'en est rien, aussi longtemps que nos sources seront si hétérogènes et si différemment réparties. En ce qui concerne l'Iran, nous ne possédons aucun témoignage ni en archéologie ni en littérature, sur quelque culte de mystères qui, de quelque façon,

³² TMM I, 6.

³³ TMM I, 7.

aurait pu ressembler au culte de Mithras. Inversement, on ne trouve pas concernant les mystères de Mithras de texte comparable aux témoignages iraniens sur Mithra (respectivement aux anciens documents de l'Inde sur Mitra) qui auraient pu nous convaincre de l'origine iranienne (ou aryenne) du dieu des mystères.

On trouve en revanche quelques faits qui nous montrent l'in vraisemblance d'une origine iranienne du mithriacisme. Ainsi p. ex., il existe une singularité dans cette religion de mystères, à savoir que, celle-ci, au cours de sa propagation dans l'empire romain, ne montre pas la moindre trace indiquant qu'elle a été propagée par des Orientaux (Perses).

Ceci constitue une différence essentielle avec les autres cultes orientaux qui sous la période impériale se sont répandus grâce à l'activité des Orientaux et qui pour la plupart avaient des Orientaux comme prêtres.³⁴ Dans les provinces occidentales de l'empire, on trouve un grand nombre de noms grecs et orientaux parmi les adeptes des cultes égyptiens ou asiatiques. Les fidèles du Mithras romain au contraire portent parfois des noms grecs, mais aucun nom iranien.

Il y a donc là une limite précise entre les adorateurs de Mithras dans le monde gréco-romain et les fidèles de Mithra ou d'autres dieux iraniens dans l'Iran même ou en dehors de l'Iran.

A propos des noms de personne dérivés de Mithra, Cumont remarque avec raison: «L'onomatologie grecque, qui fournit une série de noms théophores rappelant la vogue dont jouirent les divinités phrygiennes et égyptiennes, ne peut opposer aux Ménophile et aux Métrodote, aux Isidore et aux Sérapion, aucun *Mithrion*, *Mithroclès*, *Mithrodore* ou *Mithrophile*. Tous les dérivés de Mithra sont de formation barbare.»³⁵ C'est que Mithra n'a jamais eu de «nombreux sectateurs dans les pays helléniques ou hellénisés».³⁶

Cette remarque est peut-être juste mais c'est vouloir trop prouver.

Il est vrai que les vestiges des mystères de Mithras dans la Grèce même sont extrêmement rares.³⁷ Il serait étonnant d'y trouver des

³⁴ Cf. A. D. Nock, *Journal of Roman Studies* 1937, 108.

³⁵ Les mystères de Mithra 33, cf. TMM I, 46, 242, II, 83 suiv., 466.

³⁶ Les mystères de Mithra 33.

³⁷ Ch. Picard, *Revue de Philologie* 1927, 324 suiv., M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion* II, 642.

noms de personne dérivés de Mithra, soit de formation grecque soit de formation barbare. Mais les noms dérivés de Mithra ne sont pas seulement rares dans la Grèce, mais aussi dans les provinces occidentales de l'empire, dans les contrées où les mystères de Mithras eurent de si nombreux sectateurs. Ils semblent faire défaut (totalement ou presque) dans les riches matériaux épigraphiques venant des régions principales du mithriacisme, les provinces rhénanes et danubiennes. Cumont a réuni un très petit nombre de noms dérivés de Mithra et provenant de l'Occident³⁸ mais aucun de ces noms (Mithridates, Mithridas, Mithres) ne se rencontre dans une inscription mithriaste, aucun ne semble être le nom d'un adorateur de Mithras. Par contre, il existe un certain nombre de tels noms en Asie Mineure et un plus grand nombre en ore dans l'Iran même.

Mais la fréquence n'est pas la seule à être très différente.

Dans les contrées de langue ou de civilisation iraniennes, nous trouvons une grande variété de combinaisons où Mithra figure soit comme premier terme (Mithraphernes, Mithrobuzanes) soit comme second terme (Ithamithres, Rheomithres). Dans les seuls matériaux réunis par Cumont,³⁹ nous trouvons une vingtaine de noms différents et la liste pourrait facilement être augmentée. Mais en dehors du domaine iranien, nous ne trouvons pour ainsi dire⁴⁰ qu'un seul nom dérivé de Mithra, mais celui-ci très fréquent, c'est à dire *Mithridates* avec ses dérivés et ses formes abrégées (*Mithridatianos*, *Mithridatis*, *Mithridas*, *Mithras*, *Mithres*).

Ici, nous voyons nettement le contraste entre l'usage vivant et la propagation d'un nom devenu, pour une raison quelconque, populaire. *Mithridates* s'est probablement répandu comme nom de personne après qu'il ait été usité dans certaines dynasties: depuis le III^e siècle avant J.-C., c'est le nom habituel des rois du Pont et des rois Arsacides; au premier siècle av. J.-C., il est porté par quatre rois de Commagène, sans doute des adorateurs de Mithra. La fréquence relative de ce nom après cette époque dans l'onomastique du Proche Orient et de l'empire romain, dépend certainement avant tout de ce que ce nom était devenu «de bon ton» ayant été usité dans les milieux

³⁸ TMM II, 82.

³⁹ TMM II, 76 suiv., 464 suiv.

⁴⁰ TMM II, 79 quelques exceptions: *Mithraxides* et *Mitratochmes* (de Cappadoce), *Metrausta* (de Rome).

royaux. Il ne saurait être employé comme matériau d'histoire de la religion, même pas en instance négative.⁴¹

L'usage vivant dans la Perse antique est évidemment une tout autre chose. Nous savons que, suivant les conceptions de l'antiquité iranienne, c'est justement Mithra qui accorde la splendeur royale (*chwarēnah-farnah*) et, déjà à l'époque achéménide, il était adoré comme protecteur spécial de la maison royale. Aucun Achéménide ne porte cependant un nom dérivé de Mithra.

De tels noms semblent avoir été surtout usités dans l'aristocratie féodale perse où étaient recrutés les satrapes, et, par l'intermédiaire de certains de ces satrapes ils sont passés aux principicules qui, en Asie Mineure, continuèrent les traditions iraniennes. Dans cette aristocratie perse, le choix d'un nom était naturellement conditionné par une prédilection pour certains dieux et certaines formes de culte. Mais aucun nom de dieu n'a été aussi souvent employé que celui de Mithra dans les noms de personne. Dans certains de ceux-ci, la signification religieuse est particulièrement manifeste, par exemple dans Mithrabuzanes «qui a son salut par Mithra». Cette façon de nommer montre par conséquent une certaine propagation du culte de Mithra, avant que les Achéménides l'élèvent directement à un culte d'état à partir d'Artaxerxès II. Dans le document remarquable sur le syncrétisme que constitue le monument de Nemroud-Dagh, nous trouvons précisément Mithras en tant que dieu dynastique, dans une dynastie où un roi sur deux s'appelle Mithridate.

Nous trouvons donc des noms dérivés de Mithra dans les régions où en toute certitude l'Iran a exercé une influence politique ou culturelle, et où il est démontré que le culte iranien de Mithra⁴² a existé. Les mystères de Mithras manquent visiblement, durant toute leur existence, d'attache nationale.

Il n'est donc pas question d'une diminution graduelle, ni d'un affaiblissement de leur caractère iranien à mesure qu'ils s'éloignent de l'Iran, mais d'une séparation nette et accentuée entre le mithriacisme occidental et le culte oriental de Mithra.

Cette différence dans le recrutement des fidèles qui se reflète dans

⁴¹ Remarque juste d' E. Wüst, Pauly-Wissowa, Realenzyklopädie XV, 2135.

⁴² Soulignons la différence entre la forme iranienne *Mithra* et la forme gréco-romaine *Mithras*, respectivement entre le «culte de Mithra» et le «mithriacisme».

l'onomastique est liée à une singularité dans l'organisation dont Nock fait mention dans son article que nous venons de citer. Le mithriacisme n'a manifestement pas eu de prêtres professionnels.⁴³ C'étaient des *initiati* de degrés différents qui procédaient au culte. L'organisation semble plutôt être celle d'un ordre que celle d'une église. Le mithriacisme se différencie en cela radicalement des autres religions orientales. Ce qui est caractéristique pour ces dernières, c'est précisément un véritable clergé grâce auquel le rôle de l'élément oriental devint si important et si marqué.

Cela s'applique autant à la religion de l'Iran qu'aux autres religions orientales. L'Iran a eu de tout temps un corps sacerdotal puissant et cette tradition s'est transmise jusqu'à l'époque islamique où les *mollah's* ont joué un rôle que les prêtres ne jouent pas d'ordinaire en terre d'Islam.

Dans une religion comme le manichéisme, si typiquement iranienne par son organisation, les *electi* forment une classe dirigeante puissante. Sur ce point précisément, les caractères non-iraniens du mithriacisme sont frappants.

La comparaison avec le manichéisme est intéressante également sur un autre point connexe. Celui-ci resta longtemps attaché par son organisation à l'empire perse. Sa mission en découla et le manichéen se sentait d'une façon particulière lié à la monarchie où se trouvait la direction de sa communauté. Pendant son premier siècle (le III^{ème} siècle) ses adeptes furent aussi protégés par plusieurs monarques sassanides. Sous Narsès (293—302 après J. C.) un mouvement de révolte en Égypte contre la domination romaine a évidemment été appuyé par les manichéens déjà nombreux, avec l'assentiment du roi des Perses.⁴⁴ Il est donc tout à fait normal que Dioclétien, après avoir étouffé personnellement cette révolte, précisément à Alexandrie (le 31 mars 297) ait promulgué son édit contre le manichéisme⁴⁵ qui est qualifié de secte provenant de l'ennemi héréditaire perse: «*de persica nobis adversaria gente progressa*».⁴⁶

Rien de semblable n'a jamais, de source autorisée, été proféré sur

⁴³ Au sujet de quelques exceptions alléguées, v. ci-dessous.

⁴⁴ Seston, *Mélanges Dussaud* (Bibl. hist. et archéol. 30) 227 suiv.

⁴⁵ W. Ensslin, *Zur Ostpolitik der Kaisers Diokletian* (Sitz.-ber. d. bayr. Akad. d. wiss. 1942, 1) 33 suiv.

⁴⁶ *Codex Gregorianus XIV, Tit. IV, 4—7.*

le mithriacisme. Celui-ci n'a jamais été comme le manichéisme ou le christianisme en butte à des persécutions ou même à une désapprobation de la part du pouvoir régnant. Au contraire il figura parmi les cultes officiels. Le même Dioclétien qui intervint avec une telle vigueur contre les deux religions orientales mentionnées, éleva lui-même comme, on le sait, avec ses co-empereurs un autel à «*Deo soli invicto Mithrae fautori imperii sui*». ⁴⁷

C'est bien à tort que Cumont ⁴⁸ place sur le même plan cet édit contre les manichéens et certaines déclarations des apologistes chrétiens qui cherchent à présenter les mystères de Mithra comme une religion étrangère, une religion perse. ⁴⁹ Il s'agit ici d'une tendance nettement polémique; à une époque où le christianisme se développait fortement et pouvait espérer une place privilégiée dans l'état, on trouva bon de jouer sur les cordes du patriotisme romain et de montrer les mystères de Mithras comme étant de provenance étrangère. Ceci est particulièrement accusé chez Firmicus Maternus qui écrit au moment où la lutte contre les Perses sous Shāpūr II prenait des formes spécialement rudes. ⁵⁰ Une remarque faite dans le même sens par un commentateur tardif de Stace «*Quae sacra primum Persae habuerunt, a Persis Phryges, a Phrygibus Romani*» ⁵¹ est, comme Cumont lui-même l'a fait ressortir avec toute la netteté désirable, un témoignage à peu près sans valeur. ⁵² Ce n'en est pas moins cette source douteuse et tardive qui a déterminé dans l'essentiel la conception de Cumont sur le développement du mithriacisme.

C'est grâce à un savant moderne d'autre part que Cumont eut un point de vue sur l'importance du mithriacisme qui sert manifestement de base, non seulement à la comparaison fallacieuse avec le manichéisme et le christianisme, mais surtout à son appréciation disproportionnée de l'influence du mithriacisme et de l'importance de son admission dans le culte officiel. C'est l'opinion toute gratuite

⁴⁷ CIL, III, 443, TMM I, 281, 344, II, 146.

⁴⁸ TMM I, 281, n. 9, 345, n. 1, Les mystères de Mithra 89, n. 1.

⁴⁹ Origines, Contra Celsum VI, 22, Firmicus Maternus, De errore profanarum religionum, Ch. 4.

⁵⁰ «*Vos itaque qui dicitis in templis rite (sacra fieri) magorum ritu persico, cur haec Persarum sola laudatis? Si hoc Romano nomine dignum putatis ut Persarum sacris, ut Persarum legibus serviat?*»

⁵¹ TMM II, 47 (Lactantius Placidius, Thebais I, 717 suiv.).

⁵² «*ressemble beaucoup à du radotage*» TMM I, 29.

émise par Renan selon laquelle le monde eût été mithriaste si le christianisme avait été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle.⁵³ Sans cette idée préconçue, Cumont n'aurait pu accorder une importance aussi exagérée aux rares témoignages sur le culte officiel de Mithras. Nous savons que Commode est le premier des empereurs romains ayant participé aux rites mithriastes. De là les réflexions suivantes de Cumont: «Depuis que le dernier des Antonins eut ainsi rompu avec les vieux préjugés, la protection de ses successeurs paraît avoir été définitivement acquise à la religion nouvelle. Dès les premières années du III:e siècle, elle avait un chapelain dans le palais des Augustes, et l'on voit ses fidèles faire des vœux et des offrandes en faveur des Sévères et plus tard de Philippe. Aurélien qui institua le culte officiel de *Sol invictus*, ne pouvait éprouver que de la sympathie pour une divinité regardée comme identique à celle qu'il faisait adorer par ses pontifes». Suivent alors la mention de Dioclétien et Julien et la conclusion: «Une faveur aussi constante de monarques aussi divers d'esprit et de tendances ne peut être le résultat d'une vogue passagère ou d'un engouement individuel.»⁵⁴

Nous savons que la présence d'inscriptions mithriaques se trouve limitée à trois périodes en ce qui concerne leur fréquence: la plus grande partie allant des années 150 à 250. Entre 252 et 284, une seule inscription a pu être datée avec exactitude. Plus tard, une période allant de 284 à 313 et de 361 à 363 a succédé, marquant un essor épigraphique très visible.⁵⁵

Ces deux époques postérieures coïncident à peu près avec les règnes de Dioclétien et de Julien.

Pour ce qui est de la période antérieure, il n'est certes pas nécessaire que *Sol invictus* ait signifié Mithras; c'est une hypothèse gratuite que de vouloir prétendre qu'Aurélien ait eu une participation quelconque aux mystères de Mithras. L'expression de «chapelain dans le palais des Augustes» est vague et imprécise. L'inscription en

⁵³ «Si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaste» (Marc Aurèle, p. 579). Comparer TMM I, 344, où ceci est accepté dans l'essentiel comme dans *Österreichische Jahreshefte* XXX (1937), 26 de Swoboda, et *Religion der Griechen* III, 242 de Kern; comparer par contre les justes objections de Nock *JRS* 1937, 113.

⁵⁴ TMM I, 281, *Mystères de Mithra* 88.

⁵⁵ Geffcken, *Ausgang des griechisch-römischen Heidentums* 15 suiv.

question parle d'un affranchi comme «*sacerdos invicti Mithrae domus augustanae*» et implique seulement que, parmi le personnel se trouvant dans le palais impérial il y avait des adorateurs de Mithras.⁵⁶ Ceci confirme ce que nous savons déjà par toutes les autres sources, à savoir qu'il s'agissait encore à cette époque d'une religion des classes inférieures. Mais le contexte dans lequel l'inscription est citée par Cumont et surtout l'expression mentionnée plus haut donnent bien l'impression qu'il s'agirait d'une sorte de culte de la cour impériale. Autrement Cumont n'aurait pas eu besoin de la citer dans ce contexte.

La même remarque peut être appliquée à certaines notices peu claires, selon lesquelles certains des sujets des Sévères et de Philippe l'Arabe auraient aussi adoré Mithras. Ceci n'a par conséquent rien à faire avec le culte de la cour impériale. Il ne reste que Commode, qui selon l'historien Lampride se serait fait initier à la fois aux mystères de Mithras et à ceux d'Isis. Il semble ressortir de cette indication isolée⁵⁷ qu'il s'agirait là d'une de ces absurdes et criminelles plaisanteries qui amusaient tant cet empereur extravagant: il semble convenir à sa prédilection pour les gladiateurs et pour le menu peuple qu'il se soit occupé des mystères de Mithras, ceux-ci ayant été jusqu' alors une religion des soldats et des classes inférieures. Ce n'est donc que sous Dioclétien que Mithras s'élève socialement à tel point qu'il pénètre même dans la religion de la cour impériale.

Le mithriacisme pourrait évidemment être originaire de l'Iran, mais se détacher néanmoins sur des points importants des autres religions connues de ce pays. Le christianisme prend ses racines dans le judaïsme, et son expansion a été facilitée par la *diaspora* méditerranéenne de celui-ci, mais c'est pourtant une religion nouvelle, radicalement dissemblable. Cumont met toujours l'accent sur l'importance de la «*diaspora iranienne*» pour le mithriacisme. Mais, comme nous l'avons déjà montré, c'est surtout sur ce point que les matériaux refusent de nous servir.

La terre promise de la «*diaspora iranienne*» aurait été l'Asie

⁵⁶ CIL VI, 2271, TMM II, 100.

⁵⁷ Lampride, *Vita Commodi* ch. 9, TMM II, 21; pour un essai d'explication du passage entier, voir Loisy, *Les mystères païens* (2^{me} éd.) 181 suiv.

Mineure — or, justement dans ce pays, les monuments consacrés à Mithras font presque totalement défaut.

Je veux parler d'authentiques témoignages sur le mithriacisme. Certains textes n'entrent pas dans cette catégorie, tel le passage de Pausanias V, 27, 5 sur le culte de feu à Hypaepa et à Hiérocésarée que p. ex. E. Wüst⁵⁸ cite encore parmi les preuves du culte de Mithras.⁵⁹ On peut à peine y ajouter certaines pièces de monnaie provenant du Pont à l'époque impériale et qui représentent un cavalier de type oriental tourné vers la droite.⁶⁰ Cette figure a été identifiée antérieurement avec le *Mēn* d'Asie Mineure: l'effigie est d'un type oriental assez courant, mais qui se retrouve aussi chez le «cavalier thrace» dans les Balkans. Il n'y a du reste aucune inscription sur ces pièces qui mentionne le nom du dieu. La seule pièce de monnaie où figure vraiment l'effigie de Mithras est originaire de Tarse sous le règne de Gordien III; par conséquent, elle ne nous dit rien sur l'origine des mystères de Mithras.

Cumont a remarqué combien cet état de choses est embarrassant pour son schéma de l'évolution du mithriacisme. Dans un article publié en 1939,⁶¹ il a fait valoir que c'est le manque de fouilles systématiques, lié à la difficulté de rencontrer les mithréums cachés dans des grottes, qui ont fait que nous ne savons que peu de chose sur le culte de Mithras en Asie Mineure. Mais on a découvert la plupart des monuments dans les provinces danubiennes et rhénanes sans recherches spéciales. Nous possédons en plus un certain nombre de sources littéraires sur l'Asie Mineure, bien plus que sur les provinces danubiennes p. ex., où le mithriacisme a été particulièrement florissant. Certains de ces textes ont été rédigés par des écrivains originaires de l'Asie Mineure, tels que Strabon et Pausanias. Ces deux derniers éprouvent le plus grand intérêt pour la situation religieuse de leurs pays d'origine (respectivement le Pont et la Lydie) et n'omettent pas de parler des cultes orientaux — mais il ne disent jamais rien sur le mithriacisme dans ces régions.

Dans son article précité, Cumont fait porter son étude sur trois

⁵⁸ Pauly-Wissowa, Realencyklopädie XV, 2151.

⁵⁹ Cf. Wikander, Feuerpriester in Kleinasien und Iran 215 suiv.

⁶⁰ Cumont, TMM II, 189, Anatolian Studies presented to W. H. Buckler 72.

⁶¹ «Mithras en Asie Mineure», Anatolian Studies presented to W. H. Buckler (1939), 67 suiv.

monuments récemment découverts, qui seraient d'une importance spéciale pour notre connaissance du mithriacisme:

1. Dans un bas-relief d'Isbarta en Pisidie, Cumont et Saxl sont d'accord pour reconnaître une représentation «unique dans son genre» du Mithras tauroctone.⁶² La mauvaise photographie qui accompagne l'article, ne convaincra personne. Le professeur Louis Robert qui a eu l'occasion de voir une meilleure photographie a eu l'amabilité de me communiquer qu'il s'agit bien d'une Niké, qui n'a rien à faire avec l'archéologie mithriaque.⁶³

2. Une inscription à *Helios Mithras* du village Savçilar «aux frontières de la Phrygie et de la Mysie» présente au milieu du de texte de l'inscription le «reste d'un buste coiffé du bonnet phrygien».⁶⁴ Elle serait à dater à 77/78 de notre ère, et serait donc un des plus anciens monuments des mystères de Mithras. Mais la juxtaposition de Helios et de Mithras nous garantit-elle qu'il s'agit de la religion de mystères que nous appelons mithriacisme? Quand d'autres inscriptions de l'Asie Mineure mettent côte à côte les noms d'Anaitis et d'Artemis,⁶⁵ il s'agit sans aucun doute du culte de la déesse perse, identifiée occasionnellement à une divinité grecque ressemblante, syncrétisme local si l'on veut, mais nullement un culte nouveau ou ou une religion nouvelle. Il s'agit d'une semblable identification occasionnelle quand le monument d'Antioche I de Commagène (69—34 avant J.-Chr.) sur Nemroud-Dagh met sur la même ligne les quatre noms d'Apollon, de Mithras, de Helios et de Hermès. Il ne s'agit certainement pas de «mithriacisme» dans l'inscription du temple de Jupiter Dolichenus à Doura-Europos ou un certain *Zeus Heliôs Mithras Tourmasgade*⁶⁶ est mentionné parmi plusieurs divinités gréco-romaines. En l'absence d'autres indices, l'inscription de Savçilar est donc sans intérêt pour l'histoire du mithriacisme.

3. Enfin, Cumont reprend la discussion d'une inscription gréco-araméenne de Cappadoce (Farasha, l'ancienne Ariaramneia). Cette

⁶² Anatolian Studies 70.

⁶³ Cf. maintenant Martin P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion* II, 643.

⁶⁴ Anatolian Studies 69.

⁶⁵ Wikander, *Feuerpriester* 2 suiv., 80 suiv. 219 suiv.

⁶⁶ *American Journal of Philology* 69 (1948) 27.

inscription, souvent publiée et commentée,⁶⁷ offre encore des difficultés spéciales: elle fait mention d'un stratège de cette ville qui $\epsilon\mu\alpha\gamma\epsilon\upsilon\sigma\epsilon$ $\text{Μιθραη}[ι]$: *mgys̄ [lm]trh*. Elle fut rapportée par Grégoire au premier siècle après J.-Cr. Selon Cumont, elle serait aussi parmi les plus anciens monuments des mystères de Mithras et elle nous donnerait deux renseignements importants: d'une part elle prouverait définitivement que l'arméen a été sinon la langue liturgique, du moins la langue littéraire des mages de l'Asie Mineure⁶⁸; d'autre part, elle montrerait clairement la liaison entre le mithriacisme et le clergé régulier de l'Iran. Car les mots cités sont à traduire «devint mage de Mithra» et Cumont ajoute, quoique sous certaines réserves, le commentaire suivant: «La dédicace aurait alors été faite à l'occasion d'une initiation. La dignité de mage était primitivement héréditaire dans une caste sacrée; elle pouvait être acquise par les étrangers quand le culte prit la forme de mystères.»⁶⁹

Pour ce qui concerne l'arméen comme langue littéraire des mages, c'est là une hypothèse qu'aucun fait ne justifie. Quand à l'interprétation de cette inscription de caractère unique, nous y reviendrons en discutant le nom de Mithra en grec.

C'est surtout l'analyse de la mythologie mithriaque chez Cumont qui nous montre ce qu'il y a de préconçu et d'arbitraire dans ses hypothèses. L'entreprise est en soi particulièrement délicate, étant donné que nous possédons d'une part, pour ce qui concerne la religion de mystères du monde gréco-romain, surtout des monuments archéologiques, d'autre part, pour ce qui concerne les cultes authentiquement iraniens, presque exclusivement des sources littéraires. Ce sont deux genres de sources difficilement commensurables, et encore les sources littéraires iraniennes ne reflètent-elles guère la forme de religion iranienne qui aurait pu former la base de l'avènement du

⁶⁷ Lidzbarski, *Ephemeris der semitischen Epigraphik* III, 66 suiv., Chabot, *Répertoire d'épigraphie sémitique* II, n:o 966, Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale* VIII, 296, H. Grégoire, *Compte-rendus de l'Académie des inscriptions* 1908, 434 suiv., A. D. Nock, *Journal of Roman Studies* 1937, 110, Benveniste, *Les mages dans l'Iran ancien* (Publications de la société des études iraniennes n:o 15, 1938) 29 suiv., Cumont, *Anatolian Studies* 68 suiv.

⁶⁸ *Les mystères de Mithra* (3:me éd.) 12, avec note 6.

⁶⁹ *Les religions orientales dans l'empire romain* (4:me éd.) 274.

«mithriacisme». Cumont connaît bien cette dernière difficulté. Mais il l'oublie quand il procède à la comparaison des données iraniennes et des données «mithriacistes»; il identifie sans la moindre hésitation les divinités grecques des monuments mithriaques avec les divinités iraniennes des textes zoroastriens.

Les douze dieux de l'Olympe ne sont représentés que sur un très petit nombre des monuments mithriaques avec tous les attributs de la mythologie classique.⁷⁰

Cumont veut donc, dans la personne d'Athéné-Minerve, reconnaître l'Anāhitā iranienne. Il ne le fait que parce que des auteurs antiques, tels que Plutarque⁷¹ et d'autres encore ont fait le rapprochement de Minerve avec Athéné. Mais certains l'identifient à Aphrodite,⁷² et à Artémis.⁷³ Ces deux dernières ont été trouvées l'une et l'autre sur un des monuments mithriaques.⁷⁴ Cumont se demande s'il est possible qu'Anāhitā ait été représentée en même temps par Athéné, Aphrodite et Artémis. Mais il l'a simultanément identifiée avec Magna Mater dans les parties occidentales de l'Empire Romain. Une méthode d'identification de cette manière large ne peut que s'annuler d'elle-même et ne conduit à aucun résultat fermement déterminé.

Vulcain et Bacchus ne sont représentés qu'à Sarrebourg.

Vulcain est, selon Cumont, identique à Ātar, le dieu du feu avestique que «les mages de l'Asie Mineure» confondaient avec Mithra.⁷⁵ Cette identification est d'autant plus singulière que Mithra lui-même serait, d'après les mages, identique à Ātar. Pourquoi devrait-il être encore personnifié par Vulcain?

Si l'on veut ensuite voir de quels «mages» il est question, on découvrira que la seule raison de l'identification Ātar-Mithras provient d'une part d'une scholie de Lucien qui interprète Mithras comme étant Héphaïstos,⁷⁶ d'autre part d'une traduction grecque de

⁷⁰ TMM I, 129: six monuments, principalement les grands bas-reliefs en Germanie.

⁷¹ Vita Artoxerxis § 4.

⁷² Bérose chez Clemens Alexandrinus, Protrept. 5, Agathias II, 24.

⁷³ Ἄρτεμις Περσική dans les inscriptions d'Asie Mineure, cf. Diodorus, Bibliotheca historica V, 77. Plutarque, Vita Luculli 24.

⁷⁴ TMM I, 149 f.

⁷⁵ TMM I, 146.

⁷⁶ TMM II, 23.

l'auteur arménien Agathange, où Mithras serait comme fils d'Ormizd identifié à Héphestos. Or, Ātar étant, d'après certains textes avestiques, le fils d'Ahuramazdah, il se trouverait qu'Héphestos serait donc identique à Ātar.

En ce qui concerne ce dernier point, il semble hasardeux de comparer côte à côte l'Avesta et la mythologie irano-arménienne, comme étant des données de même valeur. Il est vrai que Ātar est le fils d'Ahura Mazda dans l'Avesta (Yasna 62, 1. suiv., 65, 12 etc.) mais Vohu Manah (Yasna 31, 8) et Spēnta Mainyu (Yasna 45, 2) sont aussi ses fils. Spēntā Armaiti est sa fille dans l'Avesta, tandis que dans la mythologie arménienne c'est Anahit qui a cette qualité. Il est donc aussi probable ou plus probable encore que les sources arméniennes conservent une toute autre conception (bien que pas forcément non-iranienne) de ces représentations mythiques, que celle des textes avestiques les plus anciens. Mais ni dans l'un ni dans l'autre de ces cas, on ne trouve un indice permettant de supposer que les mages de l'Asie Mineure auraient servi à transmettre ces notices existant dans les coins éloignés de la littérature grecque.

La seule chose dont nous sommes certains, c'est que ces mages ont été prêtres d'Anāitis.

Selon Cumont, Bacchus correspondrait à Haoma, l'ancienne boisson alcoolique aryenne qui aurait été remplacée dans la mithriacisme par le vin, dans sa fonction de breuvage sacré.⁷⁷ Une constatation supplémentaire viendrait renforcer cette hypothèse: un relief mithriaque aurait été trouvé en Syrie près d'un temple de Dusarès, et ce même Dusarès aurait joué le rôle d'un Dionysos arabe.⁷⁸

Il faut remarquer ici que, de même que la coexistence dans certaines régions de sanctuaires consacrés à Mithras et à Cybèle ne nous renseigne qu'assez peu sur le lien qu'il y aurait entre ces deux divinités, de même, la proximité fortuite de ces deux temples, sans nulle trace de syncrétisme ne nous renseigne que très peu sur la signification de la représentation de Bacchus sur un monument à Mithras en Rhénanie. Ici comme ailleurs, on peut se demander comment Cumont ose combiner des divinités extrêmement séparées et par la géographie et par leur substance. Le rapport qui existe entre

⁷⁷ TMM, I, 14, suiv.

⁷⁸ RHR 78 (1918) 207 suiv.

Dusarès et la grappe de raisin est loin d'être le trait dominant de sa nature,⁷⁹ et même si cela était, il nous manque les preuves qu'un rituel ayant eu un breuvage alcoolique comme ingrédient essentiel, ait été connu dans le mithriacisme.

On peut faire les mêmes remarques concernant les identifications que Cumont a faites de la plupart des dieux de l'Olympe avec des divinités iraniennes.⁸⁰ Le point de départ de ces identifications est toujours constitué par certains passages chez les auteurs classiques où ces derniers identifient telle ou telle divinité iranienne avec une divinité grecque. A ces suppositions il faut objecter principalement que les indications qui nous ont été données sur les religions étrangères par les anciens auteurs grecs, n'ont absolument rien à voir avec une religion de mystères de la basse antiquité. Dans ce dernier cas, nous nous trouvons devant une religion populaire vivante qui n'est absolument pas de nature grecque, et dans le premier cas devant des informations qui proviennent le plus souvent d'auteurs de l'époque classique. Ce sont là non seulement des époques différentes, mais encore des éléments culturels et religieux tout à fait divergents. Que Plutarque cherche à expliquer à ses lecteurs la nature d'Anaïtis en la comparant à Athéné ou Artémis, c'est là une chose; c'en est une toute autre si une inscription lydienne s'adresse à Anaïtis-Artémis.

Ceci concerne bien plus encore les matériaux mithriaques.⁸¹ Il est impossible de penser que les adeptes de ce culte «barbare» tardif auraient pu connaître les auteurs écrivant le grec classique, ou à plus forte raison, en être influencés dans leurs conceptions religieuses. Nous reviendrons sur les conditions linguistiques qui reflètent clairement la divergence entre ces groupes de tradition. Mais il est évident que les dieux de l'Olympe sont un élément et *le seul*, de la religion grecque classique qui ait pénétré dans le symbolisme de l'art mithriaque.

Mais quel est en somme le rôle des dieux de l'Olympe dans cet

⁷⁹ Wellhausen, *Skizzen und Vorarbeiten III*², 48 suiv. Nyberg, *Dragma* 361.

⁸⁰ TMM I, 137—150.

⁸¹ «We must distinguish between Mithraism as a religion on the one hand and the literary dissemination of Iranian ideas of the other» Nock *JRS* 1937, 111 n. 23 — et comme troisième élément, nous devons distinguer des indications savantes chez les auteurs classiques. Cumont les mélange tous les trois.

ensemble? Il est d'autant moins probable qu'ils aient représenté des divinités iraniennes⁸² qu'ils ne figurent pas sur les monuments orientaux, mais seulement sur quatre monuments provenant des régions frontières de la Germanie (Argentoratum, Osterburken, Heddernheim, Sarrebourg) et en outre sur un provenant du Norique (Virunum) et un autre de la Pannonie supérieure (Siscia). Pour ce qui est de leur nombre limité, on pourrait les assimiler aux signes du zodiaque figurant sur les monuments de Mithras. Ceux-ci n'existaient que dans les lieux de garnison très importants dans la moitié occidentale de l'empire. Parmi eux, trois, identiques à trois des lieux de découverte pour les dieux olympiens: Osterburken, Heddernheim et Siscia, auxquels s'ajoutent les signes du zodiaque trouvés à Trèves, Gross-Kortzenbourg, Borcovicum et Londres. Un huitième zodiaque assez différent a été trouvé en Syrie à Sidon, le seul dans toute la moitié orientale de l'empire.⁸³ Cumont est coupable d'une inconséquence curieuse en ce qui concerne la signification religieuse des signes du zodiaque. Il estime qu'ils prouvent que le mithriacisme dans sa marche vers l'ouest aurait assimilé l'adoration babylonienne des étoiles.⁸⁴ Mais en même temps il lui semble que les signes du zodiaque ne sont en aucune façon un témoignage de quelque forme orientale spéciale d'astrolâtrie: «Les fidèles de Mithra n'ont fait que s'approprier une invention tombée depuis longtemps dans le domaine public.»⁸⁵

Dans un tel état de choses il est très douteux que l'existence d'un motif si fréquent ait une signification profonde quelconque pour l'analyse du contenu religieux des mystères. Car, s'il existe un caractère commun aux monuments des régions rhénanes, ce serait qu'ils sont placés à tous points de vue à un niveau artistique supérieur et qu'ils sont façonnés plus richement que ceux des provinces danubiennes et surtout que ceux des autres régions. On ne trouve qu'en cet endroit un tel développement de la composition figurative des bas-reliefs dans des formes architecturales imposantes. Il est naturel que ce dernier ait été le point culminant de l'art pour le soldat

⁸² «Ihr Wesen ist genau so unasiatisch wie das der mithraeischen Theogonie» Saxl (Mithras 75) qui met aussi en doute les identifications de Cumont.

⁸³ TMM II, 325, 348, 353, 364, 389, 395, Saxl, Mithras 96.

⁸⁴ TMM I, 109, comparer avec 8 et 231.

⁸⁵ TMM I, 110.

romain et qu'il ait voulu, sous cette forme, glorifier son dieu. Saxl qui attire notre attention sur ce point, fait ressortir en même temps que les reliefs d'Osterburken peuvent être directement rapprochés de ceux d'un arc de triomphe situé à Trèves. Celui-ci a été décoré de la même façon d'un cercle du zodiaque dans son «Abschlussbogen».⁸⁶ Ce rapprochement semble montrer clairement que le zodiaque et vraisemblablement aussi le cercle olympien appartiennent tout simplement aux éléments de culture que les adeptes des mystères de Mithras se sont efforcés de s'approprier lorsqu'ils se furent élevés socialement et purent participer à la culture de cette époque.

Un autre problème sensiblement plus délicat à résoudre se pose à propos du dieu léontocéphale du panthéon mithriaque.

Il s'agit, comme on le sait, d'une figure étrange, une statue ayant une tête de lion sur laquelle se dresse une tête de serpent. Le corps d'un serpent ou d'un dragon s'enroule autour de son corps, dans sa main il tient deux clefs et probablement d'autres symboles, ses pieds ressemblent souvent à des pattes de dragon.

Cumont appelle cette figure Saturne-Kronos et l'identifie à la divinité iranienne Zervān (TMM I, 75 ff.). On ne contestera pas ici cette appellation, mais on peut bien se demander si cette figure, en tant que divinité mithriaque, dériverait vraiment de l'Iran.

Cumont donne comme arguments: 1er, un papyrus magique qui fait mention d'un dieu couronné d'une tête de lion, ayant un bâton à la main sur lequel se trouve un dragon (TMM. II 57). La description a une certaine ressemblance avec les statues mithriaques, mais dans ce papyrus, le nom de Mithras ne s'y trouve pas mentionné. Le fait qu'il est adressé à un *Hostanes* ne suffit pas pour le classer parmi les documents mithriaques. 2e., une description de Saturne chez un mythographe de basse époque^{86a} parlant de ce dieu comme étant représenté avec une tête de dragon ou une grimace de lion; ici encore moins, si possible, d'indice sur le milieu de Mithras. 3e. Un passage tiré d'Arnobé (*Adversus nationes* VI: 221, TMM II 58) nous signale parmi d'autres monstres, un dieu à tête de lion. Cumont reprend toutefois ce passage dans ses «Textes douteux» et fait la remarque

⁸⁶ Saxl, *Mithras* 40.

^{86a} TMM II, 53, de *Mythographus Vaticanus tertius* chez Mai *Classici auctores* III, 162.

suiivante sur la suite de la description: «Aucune image du dieu léontocéphale, retrouvée jusqu'ici, ne rappelle même de loin cette description» (TMM II, 59).

Par contre il existe comme Cumont nous l'indique en passant (TMM 1, 75 n. 5) une description de Chronos s'accordant avec les figures léontocéphales, à savoir dans la théogonie orphique attribuée à Hieronymos et Hellanikos.⁸⁷ Là, *χρόνος ἀγρήραος* est caractérisé sous la forme d'un dragon avec deux têtes surajoutées, l'une de lion et l'autre de taureau, au centre, un visage de dieu et aux épaules des ailes. Si l'on admet la remarque très plausible de Staudacher,⁸⁸ à savoir que la tête de taureau y aurait été ajoutée par erreur, erreur provenant du fait que Damaskios aurait anticipé sur la description de Phanès qui suit immédiatement après, il en résulte que l'accord est aussi intime qu'on pourrait le souhaiter. Les ailes y sont également mentionnées: elles ne sont pas indiquées dans aucun des passages de textes cités par Cumont, mais elles ornent presque toujours la statue mithriaque de Chronos.

Nous affirmons donc que le seul texte qui puisse classer cette curieuse image dans un système religieux, est un texte attestant l'orphisme et en outre un texte qui par sa valeur occupe une place bien supérieure à celle des textes cités jusqu'ici.

Ceci est important, car il ne manque pas d'exemples d'éléments orphiques dans les mystères de Mithras. Sur un relief provenant de Borovicum (Housesteads, Angleterre),⁸⁹ la naissance de Mithras est représentée d'une manière qui diffère complètement de la forme ordinaire (la naissance du rocher): il sort de la coquille d'un oeuf écrasé et cette scène est entourée d'un cadre ovale avec les signes du zodiaque. Dans deux des théogonies orphiques postérieures, la rhapsodique et celle d'Hieronymos-Hellanikos, Phanès, d'une part, et Protogonos-Zeus-Pan, d'autre part, sortent respectivement de l'oeuf du monde. Il ne peut être question ici que d'un élément orphique dans les mystères de Mithras.⁹⁰

⁸⁷ Damaskios ed. Ruelle p. 317.

⁸⁸ W. Staudacher, *Die Trennung von Himmel und Erde. Ein vorgriechischer Schöpfungsmythus bei Hesiod und den Orphikern* (diss. Tübingen 1942) p. 97, n. 23.

⁸⁹ TMM II, 395, Saxl, Mithras fig. 159.

⁹⁰ Comme Saxl, Mithras 73, Staudacher, ouvrage cité 100, n. 41.

Une interprétation plus discutée est celle d'un relief provenant de Modène et représentant un jeune dieu ayant une torche à la main, à l'intérieur d'un oval portant les signes du zodiaque. Un serpent s'enroulant autour de son corps montre la tête pardessus son crâne, sur son corps, on voit les têtes du lion et du taureau. On a depuis longtemps reconnu l'identité de cette figure avec Phanès ou Protononos, comme il est décrit dans la théogonie de Hieronymos-Hellanos.⁹¹

Cumont estime que cette image est une « imitation manifeste des statues mithriaques du Temps ou Aion »⁹² puisque cette figure a les mêmes signes du zodiaque et les mêmes représentations du vent (aux quatre angles) comme l'ont souvent les monuments de Mithras.

Il est difficile de suivre Cumont dans son raisonnement. Ni les vents, ni les signes du zodiaques ne sont spécifiquement mithriaques. Toute la figure de Phanès concorde bien avec la description orphique; on ne comprend donc pas pourquoi le mithriacisme en aurait été le modèle. Une des inscriptions citées par Cumont dans le courant de son exposé, inscription qui se trouve à Rome et relative à Phanès-Zeus-Mithras (ibid. 66) peut en tous cas ne pas avoir besoin d'être citée pour expliquer cette figure clairement orphique.

Ces remarques nous font revenir au problème du dieu léontocéphale. Nous avons vu qu'il n'est nullement question d'une influence mithriaque sur l'orphisme, mais qu'au contraire, au moins dans un cas, c'est l'inverse qui se produit.

L'orphisme ayant un regain d'activité dans les derniers temps de l'antiquité, conserve dans les témoignages tardifs que Damaskios nous a transmis, bien des idées d'une haute antiquité, qui, sans doute, sont antérieures au début des mystères de Mithras. La mithriacisme assez « barbare » des monuments figurés pourrait bien avoir assimilé des doctrines orphiques, surtout si celles-ci ont présentés certaines ressemblances avec lui, ce que nous ignorons. Sur le bas-relief de Borovicum, nous trouvons à la fois le zodiaque et le langage figuratif tout particulièrement orphique concernant la naissance du dieu. La

⁹¹ Eisler, *Weltenmantel und Himmelszeit* II, 400 suiv. à comparer Staudacher, ouvrage cité 96. Martin P. Nilsson, *Symbolae Osloenses* XXIV (1945) 1 suiv. Pettazoni *La figura mostruosa del Tempo nella religione mitriaca* (*Accademia dei Lincei*, Anno 346, 1949, Quaderno 15, 6).

⁹² RHR tome 109 (1934) 68.

conception du dieu du temps, Chronos, est très voisine dans les deux sectes: l'orphisme étant antérieur, on est bien obligé de conclure que c'est lui qui a créé cette conception et influencé le mithriacisme. Mais il est aussi plus que probable que le Chronos orphique descend du dieu iranien Zervān.⁹³ Or, les éléments iraniens dans la spéculation grecque et surtout dans l'orphisme doivent appartenir à un temps assez reculé. En ce qui concerne le mythe cosmogonique des mages, qu'on trouve chez Dion de Pruse, Nyberg a montré qu'une de ses sources est le mythe du char dans le Phèdre, mais que, déjà, l'inspiration orphique de cet écrit platonique présuppose des spéculations zervanistes.⁹⁴ Il faut donc faire remonter l'idée et probablement aussi l'image orphique de Chronos à cette époque.

Jusque-là, nous nous sommes occupés des figures secondaires du panthéon mithriaque et avons essayé de montrer qu'elles se sont laissées expliquer à partir du fond commun de civilisation de la basse antiquité sans recourir à l'hypothèse des influences iraniennes. Mais Mithras lui-même, la figure dominante de la mythologie, est-il bien un dieu iranien? Il figure presque toujours avec deux porteurs de flambeaux, Cautès et Cautopatès. Ces figures n'existent pas en Iran. Leurs noms semblent être iraniens, mais ils sont impossibles à identifier, même à analyser étymologiquement.

Mithras lui-même représente un type bien déterminé: presque toujours comme immolateur du taureau, parfois comme cavalier.

Mais ces types appartiennent aux monuments du «mithriacisme» de l'empire romain à l'époque impériale et se trouvent surtout dans les provinces occidentales. Dans le Proche Orient, de la Cappadoce jusqu'à la frontière orientale de l'empire iranien inclus nous trouvons un Mithra qui ne semble guère avoir de rapport avec le dieu de la religion des mystères. Le Mithras qu'on trouve sur le Nemroud-Dagh concorde aussi peu avec le Mithras occidental que le Zeus-Oromazdes sur le même monument avec le Jupiter du mithriacisme. Là, il est le majestueux protecteur de la dynastie de Commagène qui donne les insignes du pouvoir au roi. C'est dans attitude semblable qu'il se trouve sur un bas-relief à Tāq-i-bustān (s'il s'agit vraiment de Mithra). Sur les monnaies gréco-bactriennes

⁹³ R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszeit* II, 422 suiv.

⁹⁴ H. S. Nyberg, *Journal Asiatique* 1931, II, 91 suiv., surtout 106.

il est debout, dans le style des images grecques de Zeus. Dans l'Avesta, Mithra est un combattant de char: il appartient à une ancienne couche de la mythologie, qui est en nette opposition avec une couche plus récente, celle des dieux équestres.⁹⁵

Tous ces types orientaux de *Mithra* ne sont pas seulement radicalement différents de ceux de *Mithras* de l'Occident. Ils sont aussi très différents les uns des autres. Ils se trouvent dans des pays ou iraniens ou fortement imprégnés de civilisation iranienne (Arménie, le Pont, la Cappadoce). En revanche, le dieu tauroctone et le cavalier sont des types stéréotypés et qui ne se retrouvent dans aucune des régions où l'on puisse parler avec sûreté d'une religion iranienne.

Mais les types orientaux de Mithra ont pourtant ceci de commun qu'ils représentent tous le dieu royal, le représentant du pouvoir. Le peu que nous savons de son culte dans l'Orient confirme cela. Il était le protecteur des grandes familles royales et féodales iraniennes ou iranisées. Lorsque la structure politique et sociale de la Perse antique se désintégra, le culte de Mithra disparut lui aussi.

Tout ceci est en opposition flagrante avec l'expansion des mystères de Mithras dans l'empire romain. Il reste longtemps parmi les classes les plus basses de la société. Ce n'est qu'avec Dioclétien (ou Commode, si l'on veut) qu'il parvient jusqu'au trône. Puis il prend une certaine importance pour certains empereurs, mais ceci semble bien être un phénomène récent et secondaire dans le mithriacisme romain. Ce phénomène n'a rien à faire ni avec le rôle de Mithra comme protecteur de la royauté dans la Perse antique, ni avec la divinisation et l'adoration de l'empereur romain. Il n'est guère nécessaire de rappeler que cette dernière adoration est quelque chose de plus ancien que l'influence mithriaste dans la religion officielle romaine. Tout ce qu'a dit Cumont sur l'influence des mystères de Mithras sur la divinisation et le culte de l'empereur romain⁹⁶ est d'un bout à l'autre dénué de tout fondement.

Mais, peut-on objecter, Mithras est pourtant une divinité iranienne par sa signification eschatologique. Dans l'eschatologie iranienne il se présente, selon Cumont, avec deux qualités: d'une part comme

⁹⁵ Voir p. ex. J. Wiesner, *Fahren und Reiten im alten Orient* 82 suiv.

⁹⁶ TMM I, 279 suiv., *Les Mystères de Mithra* 96 suiv.

tueur de taureau préparant le chemin de l'immortalité, d'autre part comme l'auteur de la conflagration universelle au jugement dernier. Dans cette fonction il est représenté comme Phaéon sur le monument de Diebourg. Cumont rapproche ceci, tout comme le font d'autres savants, de Phaéon dans la cosmogonie des mages chez Dion de Pruse, et de ce fait, ce document remarquable qui constitue, sans aucun doute, un témoignage sur la spéculation des mages de l'Asie Mineure serait donc à caractériser comme une doctrine mithriaque. Apport exceptionnellement important dans la tradition littéraire assez rare sur la dogmatique du mithriacisme.

A ce sujet Cumont rejette d'une façon radicale son principe de critique des sources qui est de ne puiser que dans la religion populaire de l'Iran occidental. Il puise ici dans les sources de la tradition zoroastrienne et non dans l'Avesta, mais dans la littérature pehlevi qui donne une image radicalement différente de Mithra.

Mais Cumont a ici confondu trois lignes qui doivent être séparées.

1) La cosmogonie de Dion de Pruse ne peut être dérivée avec certitude d'une source connue. Elle montre assurément des points de contact avec la spéculation stoïcienne et c'est une tâche difficile que de vouloir faire le départ entre l'élément grec et l'élément prétendument iranien de cette cosmogonie. Mais elle est, telle que nous l'avons, une interprétation du monde purement spéculative, sans orientation éthique ou sotériologique. Elle diffère par cela, à la fois du mithriacisme et du zoroastrisme.

2) Le mithriacisme a, occasionnellement, le mythe de Phaéon sur un de ses monuments, mais nous n'avons pas d'autres preuves de la doctrine de l'ecpyrosis dans le mithriacisme. Le mithriacisme n'a pas non plus d'autre eschatologie que le salut individuel. Mithras est le rédempteur et non le juge. Ceci s'accorde avec le son caractère de secte ésotérique et fermée.

Une religion qui conçoit la rédemption et la résurrection comme une affaire concernant l'univers entier peut difficilement se contenter de cette limitation du cercle des adeptes qui est si caractéristique du mithriacisme. Elle ne possède non plus aucune prétention à reposer sur des bases historiques: Mithras n'est pas fondamentalement séparé des autres dieux de mystères.

3) Le zoroastrisme connaît aussi le voyage d'outre-tombe de l'âme et le jugement particulier. Mais celui-ci n'a qu'une signification

secondaire: la chose essentielle est le jugement universel et la résurrection. Sa perspective du temps embrasse sans ses limites déterminés un processus de rédemption qui débouche dans l'ordalie. C'est là la projection eschatologique d'une ordalie terrestre, l'épreuve du métal en fusion, qui est une croyance si caractéristique du zoroastrisme. Au début de cette histoire on trouve une figure historique, celle de Zoroastre, et à la fin une autre, celle du Saoshyant, le Zoroastre ressuscité.

A ces nombreuses divergences existant entre *Mithras*, le dieu des mystères, et le *Mithra* authentiquement iranien, que nous venons d'énumérer, s'ajoute un témoignage important de l'antiquité. Chez le lexicographe Hésychios, nous trouvons la notice suivante:

Μίθρας· ὁ ἥλιος παρὰ Πέρσαις
Μίθρης· ὁ πρῶτος ἐν Πέρσαις θεός⁹⁷

Cumont remarque sur ce point: «La distinction que Hésychios semble établir entre Μίθρας et Μίθρης est une simple erreur. Le lexicographe ayant trouvé dans un auteur une définition de Μίθρας, dans un autre une explication différente de Μίθρης a cru qu'il s'agissait de dieux différents et a inséré les deux gloses côte à côte dans son ouvrage.»⁹⁸

La première chose qu'il y ait à dire en face d'une telle explication, c'est qu'elle est tout simplement nécessaire pour que le schéma de développement syncrétiste établi par Cumont les mystères de Mithras soit exact: ce schéma suppose en premier lieu qu'il n'existe pas d'opposition profonde entre les différents types de Mithra-Mithras. Cumont ne fait pas d'enquête plus précise sur les sources auxquelles Hésychios se serait rapporté pour ses diverses indications.

Pourtant il est une observation qui s'impose tout de suite: dans les inscriptions se rapportant aux mystères de Mithras, le dieu est souvent identifié avec Hélios, et le nom du dieu se termine toujours pas *-as*, et, respectivement *-a* au datif et *-an* à l'accusatif. Ceci s'accorde avec les sources littéraires: les auteurs qui nomment d'une

⁹⁷ Répétée par les lexicographes postérieurs; cf. aussi Oxyrhynchus Papyri vol. XV, n:o 1802, ligne 64.

⁹⁸ TMM II, 17.

façon précise les mystères de Mithras⁹⁹ ou qui, en raison de ce que nous savons sur eux, ne peuvent avoir vue que le dieu des mystères, emploient d'un bout à l'autre *Mithras*. Nonnos le mythographe identifie Mithras avec le soleil, un passage des Homélie des Pseudo-Clémentines qui a aussi la forme en *a*, en fait autant.

Au contraire, toutes les attestations grecques concernant *Mithra* chez les Perses emploient toujours en accord avec la définition d'Hésychios, les formes en *-e*. Il en est ainsi chez Xénophon, Ctésias, Duris (chez Athénaïos) et Plutarque. Un auteur aussi tardif qu'est le poète Nonnos emploie cette même forme dans ses *Dionysiaka*: il parle en même temps du pays bactrien et de la Perside (XXI, 250) et il compare Mithrēs à Kronos et à Phaéthon (XI, 400), mais pas à Hélios. C'est vrai que la forme en *-e* chez lui doit aussi être conditionnée par le dialecte épique.

En ce qui concerne Lucien, il fait clairement allusion au dieu des mystères, mais emploie Mithrēs: mais il s'agit d'un écrivain atticiste qui a dû préférer une forme employée par Xénophon même quand il parle des mystères populaires de son époque.

Chez Pseudo-Callisthène par contre, la forme *Mithras* est employée lorsqu'il est question du dieu des Perses. Mais c'est un texte en langue vulgaire de basse époque: il est compréhensible que cette forme empruntée à la religion populaire ait pu être employée par anachronisme à propos du Mithra iranien.

En revanche, il n'existe aucune attestation selon laquelle les inscriptions qui se réfèrent aux mystères de Mithras auraient jamais employé la forme Mithrēs.

Il est donc d'un intérêt tout particulier que la seule inscription où se rencontre la forme en *-e* soit justement l'inscription précitée d'Ariaramneia. Cette inscription possède en outre le terme «devenir mage» qui est lui aussi étranger aux mystères de Mithras.¹ Il y a un texte araméen parallèle dans cette inscription, et celui qui l'a fait rédiger porte un nom indigène — Sangarios —, pendant que son

⁹⁹ Je ne donne que quelques indications, puisque un autre fascicule de cet ouvrage discutera en détail toutes les formes (sanskrites, iraniennes, arméniennes, grecques, latines) du nom de Mithra.

¹ *magus* dans une inscription tardive (III:me siècle) du mithréum de Doura-Europos ne dit pas grand'chose et ne justifie nullement le commentaire de Cumont; voir Excavations in Dura-Europos, Seventh-Eighth Season, 150 suiv.

père a porté le nom iranien de Bagaphernes. Nous avons remarqué que les adorateurs du dieu des mystères ne portent jamais des noms iraniens. Tout ceci sépare si radicalement cette inscription des documents sur la religion des mystères que l'on doit se montrer très hésitant sur son interprétation véritable. Le plus simple, c'est de l'interpréter comme un document purement iranien. Un Iranien n'aurait pu, à cette époque (77/78 après J.-C.), employer dans une inscription que l'araméen, et si son activité s'est produite dans un milieu hellénisé, l'emploi d'un texte grec parallèle s'imposait.

Nos recherches ont fait naître certains points de vue critique à propos du rapport entre les mystères de Mithras et les religions iraniennes connues par nous actuellement.

Etant donné le rôle important que jouent les matériaux archéologiques pour l'étude du mithriacisme, on serait porté à corser la critique en posant la question suivante: si les monuments figurés que nous connaissons se trouvaient soumis au jugement de l'archéologue classique, mais il n'y avait ni aucune mention du nom de Mithras sur ces monuments ni aucune sorte de source littéraire sur les mystères de Mithras, lui viendrait-il à l'idée de caractériser ce groupe de monuments comme provenant d'une secte iranienne?

La réponse ne peut être, à mon avis, qu'un non catégorique. Les différents éléments artistiques de cet art populaire relèvent de la tradition de l'art hellénistique; leur combinaison et leur usage symbolique dans le mithriacisme semblent bien être quelque chose d'original, mais qui ne montre non plus aucune relation avec des faits iraniens connus.

La seule indication que donnent les matériaux archéologiques sur la localisation de l'art mithriaque, nous montre une toute autre direction.

Sur le grand bas-relief de Heddernheim (TMM II, Planche VII), on trouve à droite du Mithras tauroctone un arbre entouré d'un serpent. Ce dernier symbole appartient au culte de Sabazios²: il se trouve sur un bas-relief de Copenhague, dédié à Sabazios³ et ailleurs dans le culte de ce dieu.⁴ Mais pardessus tout, il est l'emblème le plus

² Swoboda, *Österreichische Jahreshfte* XXX, 23 suiv.

³ Blinkenberg, *Archäologische Studien*, planche II, Saxl, Mithras fig. 64.

⁴ Swoboda cite Conze, *Reise auf den Inseln des thrakischen Meeres*, pl. XVII, 7; cet ouvrage ne m'a pas été accessible.

ordinaire sur les monuments du «cavalier thrace», le dieu Héros-Héron. Ceux-ci représentent un cavalier tourné vers la droite et devant lui un arbre avec un serpent s'enroulant autour.⁵ Le «cavalier thrace» était la divinité principale des peuples des Balkans du Sud. Mais Sabazios lui aussi est originaire des Balkans.⁶ Il n'est pas douteux que ce symbole qui doit avoir un rapport avec la croyance à la résurrection (le serpent-âme et l'arbre de la vie) appartienne à la religion populaire balkanique — probablement thrace —, et que les mystères de Mithras se le soit approprié.

Dans certains mithréums, Mithras est figuré, soit sur une des scènes latérales, soit sur le bas-relief principal, comme chassant et montant à cheval.⁷ L'archétype de cette représentation doit être d'une part le «cavalier thrace», d'autre part certaines représentations du Proche-Orient.

Une grande distinction est à faire entre les bas-reliefs des régions rhémanes et ceux des régions danubiennes. Dans le *groupe rhéman* (comme disait Cumont), on trouve de grands et magnifiques bas-reliefs rectangulaires décorés des deux côtés et au-dessus de l'image centrale de petites scènes mythologiques qui se suivent les unes les autres de gauche à droite. Dans le *groupe danubien* d'autre part, on trouve des monuments plus primitifs, souvent en forme de stèles avec au-dessous — et parfois au-dessus — quelques figures qui se suivent dans la direction inverse, donc de droite à gauche. Selon les propres mots de Saxl: «Wir wissen, dass stelenförmige Reliefs nur in den östlichsten Gebieten, insbesondere den Donauländern, vorkommen. Wir wissen ferner, dass die Stele mit dem bogenförmigen Abschluss eine überragende Rolle in der Gesamtplastik der Ostgebiete

⁵ Kazarow, Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes, *Tafelband*, n. 45, 68, 77, 113, 135, 141, 146, 155, 158, 165, 167, 175, 176, 177, 207, 232, 234, 236, 254, 256, 299, 318, 327, 333, 349, 352, 353, 383, 385, 397, 398, 411, 417, 434, 435, 443, 460, 463, 468, 469, 476, 477, 499, 502, 503, 504, 528, peut-être aussi les numéros 61, 311, 410. Ceci donnerait 47 cas certains sur les 528 que contient la publication de Kazarow. Mais en de nombreux cas, la bordure où se trouve ce symbole est abîmée ou supprimée. La statistique est donc incertaine et leur nombre doit en réalité être beaucoup plus élevé.

⁶ Perdrizet, Cultes et mythes du Pangée 53 suiv.

⁷ A cheval à Neuenheim et Hamah, chassant à cheval à Osterburken, Diebourg, Doura; cf. The Excavations of Dura-Europos, Report of the Seventh and Eighth Seasons 114 suiv.

spielt (p. 34) ... Die weiteste Verbreitung und grösste Popularität hatte die Stelenform aber zweifellos in jener Gruppe von Kultbildern, deren Symbole wir schon oben mit den mithräischen in Verbindung brachten: den Reliefs des Reiterkultes (p. 35)». Ce ne sont donc pas seulement des particularités importantes mais aussi toute la structure d'ensemble des monuments religieux qui sont communes à l'art mithriaque et à celui de la religion populaire balkanique.

Dans ce qu'on appelle la *Tabula Iliaca*, sorte d'illustrations de l'histoire de la guerre de Troie en forme de bas-reliefs, Saxl veut retrouver l'archétype de cette série narrative de figures. Or, puisque les mystères de Mithras doivent être venus de l'Orient, ils ont dû aussi y avoir emprunté ce type de composition artistique. «Jenen Urtypus aber der Gruppenkomposition im Sinne der *Tabula Iliaca* haben nur die westlichen Denkmäler erhalten, während er im Donaugebiet gleichsam im blossen Auszug, in mehr oder weniger barbarisierten Umformungen, vorliegt (p. 39). ... «Während der Barbarisierungsprozess im Osten (c'est à dire les régions danubiennes) die architektonischen Bindungen des Ursprünglichen Typus auflockert, wird gerade im Gegensatz dazu im Westen bei einer ganzen Reihe von Denkmälern das Architektonische bereichert und kompliziert; wir meinen die Monumente von der Art des Osterburkener Mithrasreliefs, die das Mittelbild in eine Art Torbogen einordnen, um den herum die Nebendarstellungen in struktureller Bezogenheit auf das Zentrum gruppiert werden. Hier liegen zweifellos ganz bestimmte architektonische Vorbilder zugrunde: die Triumphbogen der römischen Provinzen» (Saxl p. 40).

Cependant, il sera difficile de trouver dans le Proche-Orient des modèles formés sur le type d'agencement des bas-reliefs mithriaques. Saxl lui-même reconnaît que la comparaison avec la *Tabula Iliaca* n'est qu'un palliatif (p. 38, cf. p. 41, n. 5!). Ce qui est certain, c'est que nous n'avons que deux types principaux de bas-reliefs, le groupe rhéan et le groupe danubien, et que ce dernier est décidément plus populaire. Il se rattache à l'art populaire comme à la religion autochtone des Balkans. Par contre, le type rhéan est remarquable par son niveau artistique plus élevé: quant au contenu religieux de ses monuments, il ne montre guère d'influences locales mais relève plutôt de la culture générale du monde gréco-romain. A ce sujet, nous avons déjà fait remarquer la présence des Olympiens et des

signes du zodiaque sur les bas-reliefs rhénans, alors que ceux des provinces danubiennes ne montrent pas ces symboles. Le dieu léontocéphale lui-même est très rare sur les monuments danubiens (TMM I, 75 n. 1).

Les monuments danubiens représentant un art primitif et reflétant à certains égards l'ambiance locale, on serait tenté de donner raison à Saxl lorsqu'il parle d'un « processus de barbarisation », donc d'une transformation secondaire sous des influences locales.

Cependant, nous avons vu que certains symboles typiques des monuments mithriaques, qui se retrouvent partout, non moins sur les bords du Rhin que dans les Balkans, relèvent sans doute de la religion autochtone des contrées danubiennes. Cette « barbarisation » ne s'est donc pas contentée d'exercer une influence locale isolée, elle a fourni, à ce qu'il semble, des éléments importants au mithriacisme en général. Au lieu d'être les produits d'une forme secondaire et hybride, les monuments danubiens ne témoigneraient-ils pas plutôt d'une forme originale des mystères de Mithras? Cette secte énigmatique ne serait-elle pas plutôt originaire d'une contrée des Balkans que de quelque coin de ces pays iraniens ou iranisés avec lesquels — nous l'avons vu — elle ne montre pas les moindres attaches?

Une telle hypothèse ne serait nullement infirmée par ce que nous pouvons présumer du rôle des soldats d'origine balkanique dans l'histoire du mithriacisme.

La répartition chronologique des monuments atteste une relation intime entre le mithriacisme et les provinces danubiennes. Nous avons déjà mentionné leur répartition en trois périodes: de 150 à 250 environ, de 284 à 311, et enfin de 361 à 363, pendant le règne de Julien. En ce qui concerne l'intervalle de temps compris entre 250 et 284, Geffcken fait remarquer avec raison que c'est précisément pendant cette période que certaines parties de l'empire romain, et surtout l'aire principale du culte de Mithras (il nomme la Dacie) ont été ravagées par des invasions germaniques.⁸ Mais si la décadence du mithriacisme est en relation directe avec les malheurs qui frappent les contrées balkaniques, cela nous rendra peut-être enclins à voir dans l'avènement de l'élément illyrien dans l'armée la principale cause de la première expansion mithriaste, entre 150 et 250. Les

⁸ Geffcken, Ausgang des griechisch-römischen Heidentums 25.

troupes cantonnées le long du Danube étaient sous Auguste bien moins nombreuses que celles de l'armée stationnée sur le Rhin; elles s'accrurent vers la moitié du II^eme siècle jusqu'à former 12 légions, pendant que les troupes du Rhin dans le même temps n'en comptaient plus que 4.⁹ Ces troupes furent recrutées en nombre croissant parmi la population des provinces. Sous Septime-Sévère, l'armée illyrienne prit encore de l'importance: c'est grâce à son aide qu'il parvint au pouvoir. Les prétoriens furent alors remplacés par une nouvelle garde impériale, recrutée dans les troupes illyriennes.

C'est aussi de la période 150—250 que date la grande masse des monuments mithriaques que nous possédons. Mais le mithriacisme n'atteint pas pendant cette période les classes supérieures de la société. Ceci ne se produisit qu'après 284: il jouit alors d'une certaine faveur — bien que jamais comme culte dominant — de la part de certains empereurs, comme les souverains de la tétrarchie et Julien. Mais ces premiers étaient tous, on le sait, Illyriens ou Thraces, et Julien ne renia jamais son origine «dardanique». Il se peut que sa nature pieuse ait voulu conserver des traits de la foi de ses ancêtres, à la fois dans le culte de Mithras et dans celui du Soleil.

Faut-il donc croire que les éléments balkaniques aient joué un rôle décisif dans l'histoire des mystères de Mithras, voire que cette religion ait pris son origine dans ce milieu occidental?

Cette hypothèse résoudrait bien des problèmes. Elle expliquerait les affinités entre les monuments du «groupe danubien» et certaines manifestations de la religion autochtone thraco-illyrienne. Elle expliquerait aussi pourquoi les soldats recrutés de ces contrées ont contribué à l'expansion du mithriacisme: cette expansion ne serait qu'une conséquence très naturelle du grand rôle de l'élément thraco-illyrien pendant certaines périodes de l'époque impériale, notamment dans l'armée.

Beaucoup de faits semblent plaider en faveur d'une telle thèse, et bien peu semblent soutenir l'origine iranienne des mystères de Mithras. Nous n'avons aucune trace de ce qu'on pourrait appeler une religion de mystères dans l'Iran antique, et aucune des religions de ce pays — pas même le zoroastrisme — n'a pu se développer en religion

⁹ Mommsen, *Römische Geschichte* V, 228.

internationale et «missionante». Seul le culte d'Anaïtis a eu un certain développement hors des frontières du domaine proprement iranien; mais cette expansion s'est opérée comme conséquence de la prépondérance politique de la Perse achéménide: en dehors de l'Arménie, elle n'a pas sérieusement entamé des populations non-iraniennes.

Mais on doit en même temps souligner que nous ne savons presque rien sur les conditions religieuses de l'Iran pendant les siècles où s'est formé et s'est répandu le mithriacisme. L'époque des Arsacides englobe les siècles les plus obscurs de l'histoire de ce pays. On ne peut pas tout à fait exclure l'hypothèse que pendant cette période, des mouvements religieux inconnus de nous aient joué un certain rôle et aient préparé le développement des mystères de Mithras.

Et il reste toujours des éléments qu'on peut difficilement négliger. Le nom de Mithras n'est pas un argument décisif, même s'il est accompagné de quelques termes iraniens mal compris: il a pu n'être qu'une étiquette étrangère, un emprunt superficiel fait par une religion occidentale. Cependant, il ne peut guère s'agir d'une rencontre fortuite quand Mithras et le taureau se trouvent combinés dans des traditions mithriaques, zoroastriennes et manichéennes. Il nous semble qu'on pourrait peut-être avancer dans l'étude du mithriacisme par voie indirecte, en analysant une par une les diverses traditions iraniennes et non-iraniennes concernant le dieu Mithra-Mithras et le taureau sacré dans le mythe et dans le rituel.

DICHTWERK UND LITERATURGESCHICHTE

VON

FRIEDRICH SCHUBEL

Die bei dem Begriff »Kunstgeschichte« herkömmliche Einengung des ersten Bestandteiles auf die »bildenden« Künste und die Ausschliessung anderer — etwa der musikalischen oder literarischen, die ihre Darstellungen in der Musik- oder Literaturgeschichte finden — scheint auf Differenzen im Wesen der verschiedenen Kunstarten zu beruhen.¹

Der augenfälligste — letzten Endes auch wohl der einzige — prinzipielle Wesensunterschied liegt in deren Daseinsweisen. Während die in der »Kunstgeschichte« behandelten Werke im Raum und in der Zeit als »reale« Kunstdenkmäler »da sind« oder »da waren«, haben die künstlerischen Erzeugnisse z. B. der Musik oder der Literatur eine völlig andersartige Existenz.

Die exakte Erfassung der besonderen Seinsweise — als Teil der Wesensbestimmung und Wertung — der literarischen Werke ist für die möglichen Ziele einer Literaturgeschichte erste Voraussetzung.

Wie bei anderen künstlerischen Werken, so beginnt auch für die literarischen nach dem Schöpfungsakt (= »Entstehen«) deren Existenz (= »Bestehen«). Im Gegensatz zu den Werken der bildenden Künste aber, bei denen als Ergebnis der schöpferischen Gestaltung reale Gebilde vor uns so »bestehen«, dass sie unmittelbar erkennbar, wirksam und wertbar sind, stellen die sichtbaren dichterischen Niederschläge in Form von beschriebenen Seiten oder gedruckten Büchern keineswegs die literarischen Werke dar. Vielmehr sind alle Aufzeichnungen nur »Zeichen« oder »Signale« an die Leser für die hinter oder unter ihnen liegenden »Bedeutungen«. In der realen Existenz der Bücher — oder, was hier dasselbe besagt: in der Folge von niedergeschriebenen oder gedruckten Wörtern

¹ Am Anfang der »Kunstgeschichte« stehen vor allem die Werke von Vasari (1550) und J. v. Sandrart (1675—79).

oder Sätzen — liegt nur eine wesentliche Voraussetzung für das »Dasein« literarischer (wie übrigens auch wissenschaftlicher) Werke. Ihre Existenz könnte erst stückweise in den lesenden und zugleich die »Zeichen« oder »Signale« deutenden Subjekten in ähnlicher Weise beginnen, wie ein Musikstück für die Hörer erst mit der Umsetzung der Noten in Töne zu »sein« anhebt.

Würde es sich nun bei den Literaturwerken um »ideale« Gegebenheiten handeln, dann müsste deren Lektüre stets und für alle zur »Eindeutigkeit« führen, wie das z. B. für geometrische Gebilde oder ideale Wesenheiten und Begriffe der Fall ist. Dass im Gegenteil nicht nur ein umfangreiches Buch von sehr vielen Individuen, sondern schon wenige Briefzeilen von nur zwei sie betreffenden Menschen (dem Schreiber und dem Empfänger) verschieden »gedeutet« werden können, ist eine allbekannte Tatsache, die ihre Erklärung in der Diskrepanz zwischen den »Zeichen« (Wörtern und Sätzen) und dem, was sie »meinen«, findet.

Besonders die Forschungen über die sog. »innere« Wort- oder Sprachform haben aufgedeckt, wie die Wörter nicht nur auf eine Kern- oder Hauptbedeutung, sondern auf »mitschwingende« Nebenbedeutungen (»Bedeutungsobertöne«) tendieren, deren genaue Nüancen sich häufig erst u. a. nach sorgfältiger Prüfung der Umgebung der »Wort- und Begriffsfelder« erhellen lassen.²

Angesichts dieses Sachverhaltes ergibt sich, dass nur im Idealfalle durch die Bewusstseinsoperationen der die Wörter oder Sätze deutenden Subjekte die »wahre Meinung« des Autors in allen Einzelheiten »getroffen« werden könnte, in der Regel jedoch nur mehr oder weniger genau »erfasst« wird.

Zweifellos »besteht« aber das vom Dichter einmal konzipierte und in den mit seinem Sinne bedeutungsvollen Worten und Sätzen aufgezeichnete literarische Kunstwerk irgendwie »neben« oder »unter« oder »über« den mannigfachen Konkretisationsversuchen der deutenden Subjekte, und zwar in einem eigenartigen »Sein«, das zwischen den realen »Zeichen« sowie den psychischen Bewusstseinsoperationen einerseits und idealen eindeutigen Gegebenheiten andererseits zu suchen ist und dessen, die Philosophie interessierenden,

² Vgl. meinen Aufsatz: *Zur Bedeutungskunde altenglischer Wörter mit christlichem Sinngehalt*, in: *Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen*, Bd. 188, 1951.

Charakter im einzelnen G. Jacobys Ontologie besser zu kennzeichnen scheint, als die von E. Husserl, M. Heidegger oder N. Hartmann.³

Das gleiche »Sein«, wie die bisher ins Auge gefassten »reinen« literarischen Denkmäler, führen auch die daneben vorkommenden Sonderfälle. Bei den einfach gesprochenen und bei den auf besondere Art vorgetragenen oder gesungenen Kunstwerken sind nur die visuell wahrnehmbaren realen Schriftzeichen durch akustisch aufzunehmende Worte ersetzt, wodurch zwar die Bewusstseinsoperationen der Zuhörer beeinflusst, aber nicht ersetzt werden können. Ähnliches gilt für Schauspiele jeglicher Art, einschliesslich des Sprechfilms. Bei ihnen tritt — falls sie nicht als gelesene Literatur behandelt werden — an die Stelle der geschriebenen oder gedruckten Texte eine der möglichen Darstellungen, die dem vom Autor geschaffenen Werk gerecht zu werden suchen, unter gewissen Umständen sogar — hauptsächlich bei der Mitwirkung des Autors — auch wohl einmal voll gerecht werden.

Als Grenzfälle⁴ können auch die in gleicher Weise mit dem Schauspiel »existierenden« Pantomimen und stummen Filme in eine Literaturgeschichte einbezogen werden. In beiden Gattungen fehlt zwar die das Schauspiel kennzeichnende Sprache, doch wird ein Ersatz dafür in der Mimik oder Gestik versucht.⁵

Aus dem angedeuteten besonderen »Sein« und dem aus mehreren »heterogenen Schichten« bestehenden Gebilde des literarischen Kunstwerks, womit sich erstmalig der Philosoph R. Ingarden⁶ eingehend

³ G. Jacoby, *Allgemeine Ontologie der Wirklichkeit*, Halle 1925 ff.; E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie*, 1913; M. Heidegger, *Sein und Zeit*, Halle 1929; N. Hartmann, *Grundzüge einer Metaphysik der Erkenntnis*, Bln. 1925; ders., *Das Problem des geistigen Seins*, Bln. 1933.

⁴ Die Wertung wissenschaftlicher Werke als »Grenzfälle« ist trotz der gleichen Seinsweise von der weiteren Wesensbestimmung beider Gattungen her nicht zu rechtfertigen. Im Gegensatz zum literarischen, beansprucht nämlich jedes wissenschaftliche Werk, bis hinunter zum blossen Bericht, wahrheitsgetreu objektive Sachverhalte in echten Urteilen festzuhalten und zur weiteren Forschung anzuregen. — Die Heranziehung wissenschaftlicher Werke zur Illustrierung, Aufhellung oder Stützung literarhistorischer Ergebnisse versteht sich natürlich ebenso, wie die von Denkmälern der bildenden Künste (vgl. später!).

⁵ Vgl. darüber im einzelnen R. Ingarden, *Das literarische Kunstwerk*, Halle 1931, § 58 u. 59.

⁶ Ingarden unterscheidet 1. die Schicht der Wortlaute und Lautgebilde, 2. die Schicht der Bedeutungseinheiten, 3. die Schicht der mannigfaltigen schematisier-

beschäftigt und dem ich neben Jacobys Ontologie eine Reihe wertvoller Hinweise und Ergebnisse für den ersten Teil dieses Aufsatzes verdanke, erklären sich die das »Leben« der Dichtungen bestimmenden »Veränderungen«.

Sie liegen nicht begründet in den einmal geschaffenen literarischen Werken, die sich selbst in keiner Hinsicht wandeln, sondern in den »von aussen her« durch subjektive Operationen entstehenden Konkretisationen der Dichtungen und haben somit ihren Ursprung in den für die subjektiven Operationen verantwortlichen Individuen, die sich immer in ihren Fähigkeiten, Auffassungen usw. sowohl als Zeitgenossen, als auch als Angehörige verschiedener Epochen vielfältig unterscheiden müssen (vgl. später!). In den veränderlichen Konkretisationen, nicht im »Sein« des literarischen Werks, pulst dessen »Leben«, das nach der Geburt anheben, verschiedene Blütezeiten haben, aufhören oder wieder neubelebt werden kann, solange die Voraussetzung dazu wenigstens in der realen Existenz eines Textes oder in dessen Reproduktionsmöglichkeit vorhanden ist. Und nur dieses, seiner Natur nach veränderliche »Leben« macht alle, häufig so verschiedenartigen und z. T. widerspruchsvoll erscheinenden »kritischen« Artikel, Abhandlungen, Diskussionen, Interpretationen, Betrachtungen usw., sowie auch die mannigfachen Aufführungen von Bühnenwerken u. a. möglich und erklärlich.⁷

Allein von dem eigenartigen »Sein« und »Leben« des literarischen Werkes aus können auch die umstrittenen Wertungsprobleme verständlich und die damit verbundenen Fragen von vornherein so angesetzt werden, dass sie dem Wesen dichterischer Erzeugnisse entsprechen.

Herkömmlicherweise werden diese der Form nach in Versdichtung, Dramen und Prosawerke mit den zahlreichen Unterarten⁸

ten Ansichten und Ansicht-Kontinuen und -Reihen, 4. die Schicht der dargestellten Gegenständlichkeiten und ihrer Schicksale, 5. die Schicht der Idee. — Mir scheint, dass im ganzen seiner Untersuchung aus dem Grenzgebiet der Ontologie, Logik und Literaturwissenschaft G. Jacobys Ontologie (vgl. S. 5, Anm. 3) dienlicher als Husserls Phänomenologie gewesen wäre.

⁷ Ingarden weist neben den Veränderungen in den Konkretisationen auf solche hin, die aus irgendwelchen Gründen am Text entstehen können, wodurch natürlich das »Leben« des Werks weiteren Umwandlungen unterliegt. Vgl. zu diesem Abschnitt: Ingarden, *a. a. O.*, Kap. 13.

⁸ Goethe unterschied zwischen »Naturformen der Dichtung« (Epos, Lyrik und

aufgeteilt. Die Frage, ob es sich bei den Gattungen um nachträgliche, zur wissenschaftlichen Einordnung bequeme »begriffliche Einteilungsprinzipien« oder um von Anfang an gegebene ewige, wenn auch wandelbare, lebendige Typen von eigener Gesetzlichkeit handelt, ist im Laufe der Zeit sehr verschieden beantwortet worden. Durchgesetzt hat sich die zweite Auffassung, nach der, um mit Lesing zu sprechen, ein Drama z. B. als umso vollkommener gelten muss, je mehr es Drama ist und entsprechend lyrische, epische und andere Werke umso vollkommener sind, je mehr sie ihren Typ wahren. Unter welchen Umständen das immer der Fall ist, konnte bisher für einige Kategorien, wie etwa »Tragödie«, »Komödie«, »Novelle«, »Lied«, »Ode«, »Essay«, deutlich genug gesagt, für andere dagegen nur durch die Aufstellung gewisser Grundanforderungen beantwortet werden.⁹

Entscheidend für das Entstehen möglichst vollkommener Gattungen sind — soweit die Forschung das bisher aufdecken konnte — nicht allein die schöpferischen Kräfte der Dichter, sondern ihre weltanschaulichen Grundlagen und die geistesgeschichtlichen Situationen (vgl. später!). Augenscheinlich steht es ebensowenig im Belieben des Dichters, Meister einer Dichtart zu sein oder zu werden, wie in dem eines bildenden Künstlers, die Materialwahl vorzunehmen. »Die grosse Lyrik scheint ein mystisch-pantheistisches Weltgefühl vorauszusetzen — die drei grössten deutschen Lyriker Goethe, Hölderlin, Mörike waren Pantheisten, desgleichen Shelley und Keats — während für die Tragödie ein dualistisch-idealisiertes Weltbild die günstigste Voraussetzung sein dürfte. Determinismus und Skeptizismus wieder finden im Roman ihre natürlichste Ausdrucksform.«¹⁰ Und für das Drama stellt Lublinski¹¹ heraus, dass dessen Existenz durch eine deterministische Weltanschauung ebenso wie durch eine geistesgeschichtliche Situation, in der die Masse

Drama) und »Dichtarten«: »Es gibt nur drei echte Naturformen der Poesie: die klar erzählende, die enthusiastisch aufgeregte und die persönlich handelnde: Epos, Lyrik und Drama«. Anm. zum *Westöstl. Divan*, Jubiläumsausgabe Bd. V, S. 223 f.

⁹ Vgl. hierzu L. Beriger, *Die literarische Wertung: ein Spektrum der Kritik*, Halle 1938, S. 88 ff.

¹⁰ Beriger, *a. a. O.*, S. 93.

¹¹ Lublinski, *Der Ausgang der Moderne*, Dresden 1909, S. 133.

herrscht, unmöglich gemacht wird. »Das Drama soll die höchste Kraftoffenbarung einer Zeit und einer Kultur sein, und sein Wert wird eben dadurch bedingt, ob es in der Nähe oder weitab von dem Kraft- und Kampfbereich seiner Kultur geboren wurde.«¹²

Die Form ist unlöslich verbunden mit dem Inhalt, der sie in einigen Fällen vollständig, in anderen mehr oder weniger stark bestimmt. Die zunächst sehr gross erscheinende Fülle literarischer Stoffe lässt sich, im ganzen gesehen, doch auf wenige Grundthemen zurückführen. Zur Darstellung kommen entweder die rein persönlichen Erlebnisse des Individuums, oder die über das Individuelle hinausgehenden allgemeinmenschlichen Erfahrungen, die den Menschen in seinem Menschtum und in seiner Abhängigkeit von Natur, Mitmensch und Gott fassen wollen, oder die Beziehungen des Individuums zur Gesellschaft und deren vielseitigen Einzelproblemen, oder die Natur im weitesten Sinne, oder schliesslich Gegenstände der Literatur und anderer Künste. Letzten Endes steht — was keineswegs immer gesehen oder beachtet worden ist — der Mensch, wenn auch manchmal als Tier oder anders verkleidet, oder das Leben in seiner vielfältigen Ausprägung im Mittelpunkt, worin, im Gegensatz zu speziell wissenschaftlichen Werken, das allgemeine Interesse an den literarischen begründet liegt.¹³

So zahlreich auch für die meisten Stoffe die Formen sein mögen, in denen sie dargestellt werden, für manche besteht zweifellos von vornherein nur eine ganz bestimmte oder mindestens eine, die als passendste angesehen werden muss.

Die Beachtung dieses Verhältnisses zwischen »Gehalt und Gestalt«¹⁴ spielt bei der Wertung der Literatur eine ebenso wichtige Rolle, wie die Frage der zu den verschiedenen Zeiten bevorzugten Stoffe und schliesslich die nach der Art und Weise ihrer Darstellung.

¹² Die Vervollständigung und Festigung dieser und ähnlicher Ergebnisse, die dem viel erörterten Formproblem zugutekommen, könnte einen soliden Ansatzpunkt für die immer wieder erstrebte »objektive« Wertung der literarischen Werke abgeben (vgl. später!).

¹³ Vgl. W. Hudson, *An Introduction to the Study of Literature*, Ldn. 1910, p. 10 ff.

¹⁴ Vgl. zu diesem Thema besonders die Kapitel VI—VIII des mit diesen Worten beginnenden Standardwerkes von O. Walzel, Bln.-Potsdam 1923, der auch in anderen Kapiteln Massgebliches zum Dichtwerk sagt.

Wertungen von literarischen Einzelwerken sind seit deren Existenz zu allen Zeiten von jedem normalen Menschen bewusst oder unbewusst vorgenommen worden, selbst von denen, die sich theoretisch gegen sie ausgesprochen haben, da auch für diese bereits in der unumgänglichen Auswahl der Lektüre eine erste wertende Stellungnahme zu erkennen ist.

Dass das leidige Bemühen während der Jahrhunderte um feste, allgemeingültige Maßstäbe so häufig zu Misserfolgen geführt hat, liegt in hohem Masse an der Verkennung zwischen dem »Sein« und dem »Leben« der literarischen Werke. Nur bei richtiger Beachtung und Wahrung dieser Unterschiede können, ebenso wie für das Leben der Menschen, auch für die Dichtungen gewisse »Normen« aufgestellt werden.¹⁵ Das muss sogar geschehen, wenn das Leben als Mensch oder auch als Dichtwerk in einem bestimmten Kulturkreis gewahrt werden soll.

Auch die nächste unerlässliche Voraussetzung für die Aufstellung solcher Normen resultiert aus dem Wissen um das »Leben« und die damit verbundenen »Veränderungen« der literarischen Werke. Wem die Folgen der subjektiven Momente bei deren Konkretisationen gegenwärtig sind, der muss sich, falls er nicht zu »erdichten«, sondern zu wissenschaftlich haltbaren Normen gelangen will, so weit wie möglich um die Ausschaltung einseitig individueller und rein persönlicher Anschauungen, Neigungen oder Bindungen bemühen.¹⁶ Das wird umso eher gelingen können, je grösser die

¹⁵ »Criticism cannot be reduced to a science; it cannot be made into 'a sort of botany applied to the works of man'.« (Hudson, *a. a. O.*, p. 420).

¹⁶ Die von Ch. du Bos gestellte Frage »What is Literature?« (Ldn. 1940) war bei dem vom Verf. immer wieder betonten katholischen Standpunkt nicht wissenschaftlich zu beantworten. Trotz mancher richtigen Ansätze kann die gefundene Antwort nur für den Kreis seiner Glaubensbrüder Gültigkeit haben, was noch einmal besonders deutlich in dem Schlussgebet des 124 Seiten umfassenden Buches zum Ausdruck kommt: »May God grant to the world a truly Catholic Literature that would be the apex of Literature itself, a timeless Literature that would be an incarnation consciously and willingly placed »under the shadow of the wings« of the Word!« — Eine andere Art nicht »objektiver« Wertung kritisiert z. B. auch L. Schücking in seiner Schrift: *Die Soziologie der literarischen Geschmacksbildung*, (Mchn. 1923), wenn er in O. Walzels *Deutsche Dichtung seit Goethes Tod* (Bln. 1920) die Auswahl von Dichtwerken nach dem Grade ihrer »Neuigkeit« rügt. (Anm. S. 104 ff.).

Allgemeinbildung, je tiefer die Erfassung des Menschen, je umfassender die Spezialkenntnisse von den zu beurteilenden Dingen bei den Wertenden sind und je klarer die Ziele der Literaturwissenschaft erkannt werden.¹⁷

Von einer wissenschaftlichen Wertung kann — wenigstens für die germanischen Literaturen — erst seit Herder (1744—1803) gesprochen werden. Auf dem sehr gewundenen und wechselvollen Wege von seinen Forderungen bis zu dem Augenblick, wo sich die heute geltenden Ansprüche Bahn brechen, sind vor allem drei Auffassungen wesentlich:

1. In engem Anschluss an die von K. Lachmann (1793—1851) gefestigte und für die Altphilologie bewährte Betrachtungsweise wurde jahrzehntelang auch in der germanischen Philologie das Hauptaugenmerk auf die Kritik am *Einzelwerk*, und damit vor allem auf dessen Herstellung — soweit es nach der z. T. sehr langen Überlieferung notwendig war — und Interpretation, gelegt.

2. Der altphilologischen Methode kam die naturwissenschaftliche Auffassung des Positivismus' von Comte (1798—1857), nach der auch das Dichtwerk in erster Linie ein Produkt kausal bedingter Naturprozesse sein sollte, entgegen (vgl. später!).

3. Auf diesen beiden Grundlagen entstand die »philologistische« Literaturbetrachtung, die besonders von W. Scherer (1841—1886) ausgebaut und für die literarische Wertung in Europa gegen die letzte Jahrhundertwende herrschend wurde.

Die »philologistische« Methode ist gekennzeichnet durch sprachliche, stilistische und metrische Untersuchungen, wie sie schon K. Lachmann forderte, darüber hinaus aber durch Fragen nach der Entstehungsgeschichte, nach den Gattungen und Typen, nach den behandelten Gegenständen und den damit im Zusammenhang stehenden Entlehnungen, Anspielungen, Vorbildern, Umarbeitungen, nach der Wirkung auf die Zeitgenossen und die Nachwelt u. a. m. Als wichtigstes Hilfsmittel zur Wertbestimmung des Einzelwerks diente die Vergleichung (als Parallelisierung und Kontrastierung) nach vor-

¹⁷ Dabei spielt auch das »gesunde« Verhältnis zwischen Spezialkenntnissen und Allgemeinbildung eine wichtige Rolle. Vgl. dazu z. B.: H. Hudson, *a. a. O.*, p. 366 ff.

und rückwärts, wobei Scherer die besondere Spielart der »wechselseitigen Erhellung« ausbildete.¹⁸

Zweifellos gelangte bei diesem mit wissenschaftlichem Ernst durchgeführten Streben die ästhetische Wertung von Literaturwerken zu einem Höhepunkt; und selbst R. Unger, der einer der grössten Kritiker an der »philologistischen« Richtung war,¹⁹ musste ihr als »heilsame Wirkungen« die Herstellung oder engere Gestaltung des Zusammenhangs der neueren Literaturgeschichte mit der Wissenschaft von den älteren Perioden und mit der Sprachgeschichte, die Entstehungsgeschichte einzelner Dichtungen, die Quellen-, Motiv- und Typenforschung, die internationalen Literaturbeziehungen, die biographischen und bibliographischen Studien, sowie die Theatergeschichte zugestehen.²⁰

Im Kampfe gegen diese auch heute noch nicht erloschene Richtung trat als Ergänzung eine andere hervor, die psychologische und philosophische Momente in den Vordergrund schob, um in tiefere Probleme der Literaturgeschichte einzudringen.

Nachdem bereits Herder 1767 in der 2. und 3. Sammlung seiner *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* statt der literar-ästhetischen Kritik, eine literarhistorische, auf Entwicklungsgeschichte zielende Charakterisierung verlangt hatte,²¹ die dann aber durch die altphilologische, naturwissenschaftliche und philologistische Wertung zurückgedrängt worden war, erwuchs seit 1883 durch W. Diltheys (1831—1911) *Einleitung in die Geschichtswissenschaften* — in der gegenüber der experimentellen Psychologie in den »erklärenden« Naturwissenschaften eine besondere für die »verstehenden« Geisteswissenschaften verlangt wird²² — auch der Lite-

¹⁸ Vgl. R. Unger, *Philosophische Probleme in der neueren Literaturwissenschaft*, 1908, S. 2, und *Vom Werden und Wesen der neueren deutschen Literaturwissenschaft*, 1914, S. 44. Beide Aufsätze u. a. in: *Aufsätze zur Prinzipienlehre der Literaturgeschichte*, Bln. 1929.

¹⁹ Vgl. Unger, *a. a. O.*, z. B. 2 ff., 16, 44.

²⁰ Vgl. ebd., S. 5.

²¹ Vgl. ebd., S. 10.

²² Vgl. auch W. Windelband, *Geschichte und Naturwissenschaft*, Strassbg. 1884; H. Rickert, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, Tübg. 1913; ders., *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, Tübg. 1921; G. Jacoby, *Allgemeine Ontologie der Wirklichkeit*, Halle 1925 ff.; H. Cysarz, *Literaturgeschichte als Geisteswissenschaft*, Halle 1926.

raturwissenschaft unabweisbar eine Fülle schwerwiegender Probleme oder wurde erneut in ihr wach.²³

Was Dilthey zutiefst wollte, formulierte wohl am treffendsten B. Groethuysen: »Von dem tiefsten Punkte menschlichen Lebens, von den Bewusstseinsstellungen aus, von der Art und Weise aus, wie Menschen und Welt dem Dichter in seinen Lebensbezügen erscheinen, wie sie ihm zum Erlebnis werden, will Dilthey die Welt des Dichters verstehen. Charakterauffassung, Erleben der Geschehnisse ihrer Bedeutung nach, lebendigste Erfahrung vom Zusammenhang unserer Daseinsbezüge in dem Sinn des Lebens, Anschauung dieses Ganzen, das wir Leben nennen und das in wundersamer Weise aus Umständen, Relationen der Menschen, individueller Tiefe, Schicksal gewebt ist: das sind die Momente, die das Wesen des dichterischen Werkes bestimmen. Was der Dichter erschaut, es wird ihm zu etwas, das bedeutsam ist in sich. . . . Weil der Dichter in jeder seiner Gestalten das Leben erschaut, weil in ihren Handlungen, in ihren Schicksalen ein unerschöpflicher Gehalt ist, aus dem heraus sie wirken und leiden, so erhält jedes Dichterwerk diesen Schein und Schimmer einer verallgemeinernden Lebensstimmung, diese nachfühlende Bejahung des Lebens. . . . Die Dichtung wird zum Organ des Lebensverständnisses, der Poet ein Seher, der den Sinn des Lebens erschaut.«²⁴

Es treten also vor allem die Grundbegriffe des »Verstehens« und der »Bedeutsamkeit« des Dichtwerks hervor, und damit »die Frage einerseits nach der geschichtlich gewordenen, einzelnen Tatsache, nach der zeitlichen Bedingtheit der grossen schöpferischen Leistungen, der genialen Menschen und gestalteten Kulturen — andererseits nach der überzeitlichen Gesetzlichkeit, die sich in ihnen äussert, dem ewig gleichen Werdeprozess, aus dem sie hervorgingen, den grossen ideellen Zusammenhängen und gleichmässig wiederkehrenden Formtypen, in denen sie auftreten«.²⁵

²³ Die philosophische Betrachtungsweise wird erstmalig praktisch verwirklicht von den Brüdern Schlegel, die deshalb als die eigentlichen Begründer der Literaturgeschichte im modernen Sinne anzusehen sind. Sie erfährt dann vor allem im Kreise der Hegelianer systematische Durchbildung nach ästhetischer und geschichtsphilosophischer Seite hin.

²⁴ B. Groethuysen, *Wilhelm Dilthey*, in: Deutsche Rundschau Jhrg. 39, 1913, Heft 5, S. 260 f.

²⁵ H. Oppel, *Die Literaturwissenschaft in der Gegenwart*, Stuttgart. 1939, S. 46.

In der Tat: eine unabsehbare Fülle von Problemen, die — wenn auch vor Diltheys Weckruf nicht tot,²⁶ sondern nur so zurückgedrängt waren, dass sie kaum in Erscheinung traten — immer mehr in den Brennpunkt der literarischen Wertung gehoben wurden. Kein Wunder! Denn es geht nach Diltheys Schau letzten Endes um den Menschen selbst, der sich seit der Renaissance immer dringlicher aus eigener Kraft eine persönliche Lebens- und Weltanschauung erringen muss, und dessen »Menschtum« umso gefährdeter scheint, je weiter die Zeit vorrückt. »Es sind vor allem die elementaren Probleme des Menschenlebens, die grossen, ewigen Rätsel und Schicksalsfragen des Daseins« und »als das allgemeinste und ursprünglichste dieser Probleme des Menschenseins erscheint die Frage nach dem 'Schicksal', d. h. nach dem Verhältnis von Freiheit und Notwendigkeit, von Geist und Natur, von Sittlichkeit und Sinnlichkeit.«²⁷

Und diese »elementaren Probleme« spiegeln sich in dem Verhältnis des Menschen zu Religion, Tod, Natur, Liebe, Erotik, Familie, Staat, Gesellschaft, Erziehung, Bildung, Beruf und vielem anderen, was vom Dichter »gesehen« und dargestellt wird und was es um des Menschen willen zu »erfahren« gilt.

Zu den alten, vom Philologismus systematisch ausgearbeiteten ästhetischen Wertungen, die sich auf dem abgesteckten Terrain umso besser bewährt haben, je mehr die Gefahren der subjektiven Momente am »Leben« des literarischen Werkes und am lebenden Kritiker erkannt und ausgeschaltet werden konnten, kamen also in wachsendem Masse komplizierte und vertiefende Aufgaben hinzu. Diese »ausserästhetischen«²⁸ Gesichtspunkte zugunsten der ästhetischen heute noch zu vernachlässigen, wäre ebenso unzeitgemäss wie ihre einseitige Herausstellung bei nicht genügender Würdigung der ästhetischen falsch wäre (vgl. später!).

Wie das ideale dichterische Kunstwerk eines Genies weitgehend alle ästhetischen und ausserästhetischen Elemente organisch so vereinigt, dass dadurch eben das ideale Dichtwerk zustande kommt, so kann ihm auch nur eine solche kritische Wertung voll gerecht werden, die beide Seiten in möglichst idealer Weise berücksichtigt,

²⁶ Vgl. Anm. 23, S. 12.

²⁷ Unger, *a. a. O.*, S. 155.

²⁸ Vgl. Beriger, *a. a. O.*, S. 30.

wie es Unger bereits 1908 forderte: »Die literarischen Erzeugnisse müssen . . . nicht nur Offenbarungen seelischen Lebens, sie müssen in anderer Hinsicht auch als Dichtform, also als selbständige, in sich abgeschlossene, künstlerische Gestaltungen betrachtet werden. Sie unterliegen neben der historischen und psychischen auch ästhetischer Auffassungsweise und damit zugleich ästhetischer Beurteilung.«²⁹

Je weniger die beiden Seiten beachtet werden, umso widersprechender müssen die Wertungen sein; und entgegengesetzte Beurteilungen, die erfahrungsgemäss vorkommen, resultieren meistens aus der Nichtbeachtung der einen Seite.³⁰

So viel auch über einzelne Punkte der literarischen Kritik diskutiert worden ist, und so sehr man sich auch unter Einbeziehung der zuletzt als wesentlich erkannten ausserästhetischen Momente in jüngster Zeit um die Aufzeigung notwendiger Normen für eine möglichst weithin gültige Wertung von Dichtwerken bemüht hat,³¹ eine allgemein befriedigende Lösung wurde bisher weder gefunden, noch kann sie nach Kenntnis der Gegebenheiten erwartet werden, solange diese so verwickelt und ungeklärt liegen wie beim Menschen selbst und dem mit ihm verbundenen Leben, zu dessen wirklicher Wesenserfassung kürzlich überhaupt erst die richtigen Ansätze durch die Weiterentwicklung der medizinischen Psychologie von dem verstorbenen Psychiater Carl Schneider in den sog. »Grundverbänden« der Instinkte erkannt wurden.³²

²⁹ Unger, *a. a. O.*, S. 17 f.

³⁰ Vgl. hierzu Beriger, *a. a. O.*, S. 31.

³¹ Vgl. z. B.: O. Walzel, *Gehalt und Gestalt im dichterischen Kunstwerk*, Bln.-Potsdam 1923; L. Eckhoff, *Den Nye Litteraturforskning: Syntetisk Metode*, Oslo 1930; N. Ermatinger, *Die Philosophie der Literaturwissenschaft*, Bln. 1930; H. Oppel, *Die Literaturwissenschaft in der Gegenwart: Methodologie und Wissenschaftslehre*, Stuttg. 1939; J. Petersen, *Die Wissenschaft von der Dichtung; System und Methodenlehre der Literaturwissenschaft*, I, Werk und Dichter, Bln. 1939; N. Foerster, McGilliard u. a., *Literary Scholarship: its Aims and Methods*, Chapel Hill 1941; J. Hytier, *Les Arts de littérature*, Paris 1945; D. Daiches, *A Study of Literature*, Ithaca 1948; St. Hyman, *The Armed Vision. A Study in the Methods of Modern Literary Criticism*, New York 1948; R. Wellek and A. Warren, *Theory of Literature*, Ldn. 1949, hier auch auf rd. 40 Seiten (347 ff.) weitere Literatur zu Spezialfragen.

³² Vgl. die Hinweise darauf in meinem Aufsatz: *Aufgaben und Ergebnisse der allgemeinen Linguistik*, in: *Studia Neophilologica* XX, 1947, S. 60 ff.

Was die — lange Zeit einseitig gepflegte — ästhetische Wertung betrifft, so ist das meiste hierüber weithin bekannt (vgl. oben S. 10 f.). Zur noch nicht allgemein geläufigen ausserästhetischen Würdigung gibt L. Beriger (*a. a. O.*) so nützliche Hinweise, dass wenigstens einige von ihnen erwähnt werden sollen.

Beriger stellt vor allem die Wichtigkeit der Symbolik und der »Atmosphäre« heraus, in denen die Weltanschauung, um deren Deutung es heute besonders geht, ihren tiefsten Ausdruck findet. »Atmosphäre im weitesten Sinne als inneres Leben, individuelle Lebendigkeit des Ausdrucks und der Gestalten ist Merkmal und Bedingung wahrer Dichtung. Sie ist identisch mit dem Symbolischen der Poesie, nur ist bei jenem Begriff mehr an die Wirkung, bei diesem an das Verfahren gedacht.«³³

In der Wertschätzung gebührt der Vorrang unbestritten der Dichtung, in der das Symbolische »Wesen und Gestaltungsprinzip« ist und als tieferer Sinn unter der Handlung dahingleitet, »wie die Spiegelung eines segelnden Schiffes im Wasser«.³⁴ Daher versteht es sich, »dass die *Art* des symbolischen Ausdrucks, das *Verhältnis* von Geschehen und Idee, Gestalt und Sinn, Motiv und Bedeutung für die Wertung von grösster Wichtigkeit ist«.³⁵ Je nach der besonderen Schattierung kann man von realistischer, impressionistischer, naturalistischer oder auch von psychologischer Symbolik, bzw. »Atmosphäre« sprechen. Da für jede Persönlichkeit, die die Endlichkeit des menschlichen Daseins stark empfindet — und das ist zu den meisten Zeiten der Fall — »religiöse« Probleme unabwendbar sind, steht auch hinter jeder grossen allegorischen Dichtung (in engerem oder weiterem Sinne des Wortes) das Erlebnis der Religiosität, und zwar, weil im Abendland das Christentum vorherrscht, meist in christlicher Form. Daneben tritt mit dem deutschen Idealismus die idealisierte Art auf. Goethe symbolisiert in Gestalten und Geschehnissen aus dem wirklichen Leben das Allgemeine, die »Idee«. Der Akzent liegt bei der Wertung der Dichtung als Kunstwerk aber nicht darauf, dass die Beziehung auf eine bestimmte Religion i. e. S. vorgenommen wird, sondern darauf, dass

³³ Beriger, *a. a. O.*, S. 86 f.

³⁴ Ders., *a. a. O.*, S. 70.

³⁵ Ders., *a. a. O.*, S. 63.

die Frage nach dem Sinn des Lebens, »die eine religiöse Frage genannt werden kann«,³⁶ vom Künstler mit »divinatorischer« Fähigkeit angegangen wird. »Die Frage nach der religiösen Tiefe einer Dichtung ist somit eins mit der Frage nach ihrer weltanschaulichen Tiefe«,³⁷ und der Wert einer Dichtung ist umso höher, »je mehr in ihr das Einzelne, Besondere, Endliche, sei es nun die Natur, das Verhältnis zweier Menschen, das Staats- und Gemeinschaftsleben usw. in seiner Beziehung auf ein Unendliches, Kosmisches erlebt und dargestellt ist, wodurch es freilich nichts an individuellem Sein einbüßen darf.«³⁸

Auch im Hinblick auf den »nationalen Gesichtspunkt« stellt Beriger für die literarische Wertung Wesentliches heraus.³⁹ Alle Dichter und Dichtungen können nur aus einer sie tragenden Gemeinschaft erwachsen oder in der Formulierung Hudsons: »As there is a common racial character in the literary productions of any given people, so therefore there is a common time-character in the literary productions of such people at any given period.«⁴⁰ Selbst diejenigen, die glauben gegen ihr Jahrhundert und Volk handeln zu müssen, gehören dennoch diesen an: »one belongs to one's century and race even when one reacts against one's century and race.«⁴¹ Unzählige Beispiele beweisen auch, »dass fast alle Dichter höchsten Ranges die Sinngeber und Hüter ihrer Völker und Staaten waren, auch

³⁶ Beriger, *a. a. O.*, S. 129.

³⁷ Ders., *a. a. O.*, S. 129.

³⁸ Ders., *a. a. O.*, S. 129. — Hieraus ergibt sich ebenfalls (vgl. Anm. 16, S. 9), dass z. B. die Betrachtungsweise von Ch. du Bos' Buch viel zu einseitig ist, um einer wissenschaftlichen Wertung Genüge tun zu können. Schon die im 1. Kap. (*Literature and the Soul*) angeschnittene Frage zeigt das: »The question: *What is Literature?* cannot even be touched upon before an answer has been given to the prior question: *What is Life?* To that question, thanks to God's grace, thanks to His *sanctifying* grace, we Catholics know the answer, and, far beyond any knowing of it, we live it or rather live by it: Life is Christ, participation in Him who said: 'I am the Way, the Truth and the Life.'» (P. 5).

³⁹ Vgl. hierzu noch besonders H. Oppel, *a. a. O.*, S. 144, wo ausgeführt wird, dass zu den tiefsten Fragen die des Mensch-seins gehört, wozu auch die »nach geschichtlich-bedingter Artung, nach dem Verhaftetsein im Lebensraum, nach der Teilhabe am völkisch-historischen Wachsen und Werden, nach der Zugehörigkeit zu einem umfassenden Ganzen« zählen.

⁴⁰ W. Hudson, *a. a. O.*, p. 45.

⁴¹ Ders., *a. a. O.*, p. 45.

wenn sie sich dieser ihrer Bedeutung vielleicht nicht immer voll bewusst waren».⁴² Höchstleistungen entstehen auf allen kulturellen Gebieten immer nur bei freiwilliger höchster Entfaltung innerhalb einer Nation — eine Tatsache, die leider im 20. Jh. von den für die Geschicke ganzer Völker verantwortlichen Machthabern viel zu wenig beachtet oder gar nicht gesehen wird. Deshalb ist auch die eine Dichtung einer anderen gegenüber von vornherein nicht einfach dadurch wertvoller, dass sie in dieser oder jener Sprache verfasst wurde, sondern ihr Wert hängt davon ab, in wie hohem Masse sie wirklich deutsch, englisch, französisch usw. ist.⁴³

Ebensowenig dürfte die sich irgendwie äussernde aristokratische oder demokratische Haltung des Dichters seinem Volk gegenüber oder seine politische Ansicht zu den zeitlich gebundenen Staatsformen für die »literarische« Wertung eines Dichtwerks bestimmend sein, falls eine wissenschaftliche Kritik angestrebt wird: »Da es offensichtlich Dichter gibt, die kein Verhältnis zum staatlichen Geschehen haben, die also das Leiden der Endlichkeit an anderen Erscheinungen der Welt und des Lebens verspüren . . . kann der Grad dieser Anteilnahme — im Unterschied von der Innigkeit des Verhältnisses zu Volkheit und Volk — kein allgemeiner Masstab des dichterischen Wertes sein.«⁴⁴

Entspringen die ästhetischen Beurteilungen letztlich der Frage nach dem »Können« des Dichters, so führen die ausserästhetischen Wertungen schliesslich bis auf die nach seiner »Persönlichkeit«, nach seinem »Ethos«, zurück. »Eine Dichtung ist um so bedeutender, je stärker und reiner ihr Ethos, ihre menschliche Substanz, ist. Es darf vom Dichter gefordert werden, dass er in einem letzten und tiefsten Sinne »Held« sei»,⁴⁵ und dass er neben diesem Heldischen, das man über Beriger hinaus in gleicher Weise von jedem Schöpfer höchster Kulturwerte erwarten kann, andererseits die Fähigkeit besitzt, »gerade das Unbewusste, Dunkle, Verborgene,

⁴² Beriger, *a. a. O.*, S. 132.

⁴³ Das ist für die Beurteilung eines fremdsprachigen Dichtwerks, das nicht mit den Augen eines Ausländers gesehen werden darf, sehr wichtig, worauf in aller Deutlichkeit erst Schröder in der Einleitung zu seiner *Engl. Literaturgeschichte*, Bln., Samml. Göschen Bd. 286, hingewiesen hat.

⁴⁴ Beriger, *a. a. O.*, S. 140.

⁴⁵ Ders., *a. a. O.*, S. 113.

Rätselhafte, Abgründige der menschlichen Psyche»⁴⁶ oder, wie er an anderer Stelle sagt, das »Dämonische im Menschen«, seine »Nachtseite« zu offenbaren.

Die für das Einzelwerk erhobenen Forderungen spiegeln sich naturgemäss auch in der Literaturgeschichtsschreibung wider, doch ist von vornherein in dieser, wegen der Bewältigung langer Zeiträume, weniger eine gleichbleibende Betrachtungsweise zu erwarten, als für das einzelne Dichtwerk oder für nur einen oder wenige Dichter. Tatsächlich stellen auch die meisten Literaturgeschichten eine Mischung verschiedener Standpunkte dar, wobei nicht zu verkennen ist, dass jeweils der eine oder andere betont wird.

Überblickt man die Fülle von Darstellungen der englischen Literatur, so ergibt sich zunächst bis zur letzten Jahrhundertwende — grob gesehen — etwa folgendes Bild:

Trotz der frühen Forderungen Herders von 1767 (vgl. oben!), der die Literaturgeschichte als Teil der »Geschichte des menschlichen Verstandes« ansah, wenden die Literarhistoriker im allgemeinen unter Anführung der deutschen Altphilologie (K. Lachmann (1793—1851), M. Haupt (1808—1874) u. a.) noch etwa ein Jahrhundert lang ihre ganze Kraft der Registrierung, Sammlung und kritischen Ausgabe von Einzelwerken sowie den Daten einzelner Dichter zu.

In England trat neben die bereits im 15. Jh. mit John Boston und Alanus de Linna⁴⁷ einsetzende Katalogisierung vom 16. Jh. ab durch John Leland (1506—1552)⁴⁸ und John Bale (1495—1563)⁴⁹ die Biographie, die die englische Literaturgeschichtsschreibung bis zum

⁴⁶ Beriger, *a. a. O.*, S. 116.

⁴⁷ Vgl. J. O'Leary, *English Literary History and Bibliography*, Ldn. 1928, p. 14 f.; M. Ertle, *Englische Literaturgeschichtsschreibung, Aesthetik und Psychologie in ihren Beziehungen*, Diss. Bln. 1936.

⁴⁸ J. Leland, *A New Year's Gift*, vier dem König überreichte Manuskriptbände, die dann J. Bale 1549 unter dem Titel *The Labouryouse Journey and serche of Johan Leylande for Englandes Antiquities* herausgab. Leland erkannte als erster, dass die chronologische Anordnung die einzig mögliche für die Literaturgeschichtsschreibung wäre.

⁴⁹ J. Bale, *Illustrium Majoris Britanniae Scriptorum hoc est Angliae, Cambriae, ac Scotiae, Summarum*, 1548. Hier werden von jedem Dichter einige bibliographische Angaben gemacht.

Ende des 19. Jhs. beherrscht,⁵⁰ bis zu dessen Beginn sie ausser den Werken von Thomas Warton,⁵¹ John Berkenhout,⁵² Dr. Johnson⁵³ und Charles Dibdin⁵⁴ aber nichts Nennenswertes aufzuweisen hat. Erst nach 1800 wurden Versuche gemacht, das Leben eines Dichters auf dem sozialen oder literarischen Hintergrunde zu zeichnen. William Godwin's *Life of Chaucer* (1803), Walter Scott's *Dryden* (1808) und Nathan Drake's *Shakespeare* (1817) sind die frühesten Beispiele dafür. Nach 1840 wurden für die Biographien und Textsammlungen die in schneller Folge entstehenden wissenschaftlichen Gesellschaften wichtig: 1840 die Percy, Parker und Shakespeare Society; 1842 die Philological, 1845 die Caxton, 1862 die Camden, 1864 die Early English Text Society.⁵⁵

Als erste Literaturgeschichten, die auf englischem Boden erschienen, und die wenigstens durch ihre Titel nahelegen, dass sie an den mit dem Begriff »Literaturgeschichte« verbundenen Vorstellungen teilhaben, sind die von G. Craik (*History of Literature and Learning in England*, 1844, erweitert 1861 zur *History of English Literature and the English Language*), T. Shaw (*Outlines of English Literature*, 1845, mit Anmerkungen und Illustrationen 1864 von W. Smith hrgg. als *A History of English Literature*), W. Spalding (*History of English Literature*, 1853) und Th. Arnold (*Manual of English Literature*, 1862) zu nennen.⁵⁶ Doch erweisen sich die Verfasser als mehr oder

⁵⁰ Einzelheiten darüber bei O'Leary, *a. a. O.*, und bis zum gewissen Grade auch bei Ertle, *a. a. O.*

⁵¹ Thomas Warton, *The History of English Poetry from the Close of the Eleventh to the Commencement of the Eighteenth Century*, 3 vols., 1774—81. Nach ihm hat die Literaturgeschichtsschreibung »the peculiar merit of faithfully recording the features of the times, and of preserving the most picturesque and expressive representation of manners« (vol. I, p. 1).

⁵² John Berkenhout, *Biographia Literaria*, 1777.

⁵³ Dr. Johnson, *Lives of the most Eminent English Poets with Critical Observations on their Work*, 1779—81.

⁵⁴ Charles Dibden, *Complete History of the English Stage*, 5 vols., 1800, die erste Geschichte des englischen Dramas in Erzählform.

⁵⁵ Vor diesen bereits: 1812 Roxburghe Club, 1823 Bannatyne Club, 1834 Surtees Society und Abbotsford Club.

⁵⁶ Als Engländer, der vorher europäische Literaturgeschichte schrieb, muss Henry Hallam (1777—1859) genannt werden: *Introduction to the Literature of Europe, in the Fifteenth, Sixteenth, and Seventeenth Centuries* (1837—39). Vgl. Einzelheiten bei O'Leary, *a. a. O.*, Chapt. VI.

weniger geschickte Kompilatoren ohne einheitliche Zielsetzung und Kritik, wobei Craik die Literaturgeschichte durch seine ausgedehnten Betrachtungen über die Sprache und Wissenschaften erdrückt, und Arnold jede Wertung ablehnt, weil sie nicht Angelegenheit des Historikers sei.⁵⁷

In dieser Hinsicht waren zweifellos die in Deutschland bis 1860 erschienenen englischen Literaturgeschichten positiver. Von der ersten, die jemals veröffentlicht wurde, nämlich der von F. Bouterwek (*Geschichte der Englischen Poesie und Beredsamkeit*, in: *Geschichte der Künste und Wissenschaften*, Göttg.) aus dem Jahre 1809 wusste schon Carlyle »the almost frightful laboriousness« zu rühmen.⁵⁸ Und J. Scherr drückt in seiner *Geschichte der Englischen Literatur* von 1854 einen festen Standpunkt mit der Absicht aus, »Gruppen und Personen in die richtige historische Beleuchtung zu rücken, nach den Forderungen der Wahrheit Licht und Schatten zu vertheilen und überall die Farben des Lebens in Anwendung zu bringen«, um dadurch den Deutschen »ein festgezeichnetes, warmkolorirtes und belebtes Bild vom Entwicklungsgang und Inhalt der reichen Literatur Englands vorzuführen«.⁵⁹ S. Gätschenbergers *Geschichte der Englischen Dichtkunst* von 1860 (2. Aufl. Ldn. 1874) ist zwar für Storms spätere Anforderungen »sehr unbefriedigend«,⁶⁰ doch wird sie von Scherr als verdienstvoll erwähnt,⁶¹ was angesichts dessen, was bis 1860 überhaupt erschienen war,⁶² zutreffend scheint.

Wie hoch oder niedrig auch die erwähnten ersten deutschen oder englischen Bemühungen um eine Gesamtdarstellung der englischen Literatur veranschlagt werden mögen, das Verdienst, den umfassenden Stoff von einer festen Weltanschauung aus betrachtet, gesichtet und einheitlich in vier dicken Bänden der Öffentlichkeit unter-

⁵⁷ Vgl. O'Leary, *a. a. O.*, p. 64 f.

⁵⁸ Ders., *a. a. O.*, p. 3.

⁵⁹ Einleitung zur 2. Aufl. von 1874, S. V.

⁶⁰ J. Storm, *Englische Philologie*, Bd. 2, 1896, S. 1015.

⁶¹ Einleitung zur 2. Aufl., S. VI, Anm.

⁶² Ausser den aufgeführten, in Deutschland herausgebrachten englischen Literaturgeschichten erschien vor 1860 ein *Abriss der Geschichte der englischen Literatur* von Michaelis, Kgsb. 1846, ein *Kurzer Leitfaden der englischen Literatur nach Spaldings Gesch. d. engl. Lit.*, Breslau 1854, von H. Schottky und die *Geschichte der englischen Sprache und Literatur*, Breslau 1853, von O. Behnsch, die nur bis zur Einführung der Buchdruckerkunst geht.

breitet zu haben, gebührt dem Franzosen H. Taine. Als Schüler von Comte übertrug er den Positivismus auf die Geisteswissenschaft (vgl. oben!) und lehrte besonders die Bedingtheit des Menschen und seiner Schöpfungen durch die drei äusseren Faktoren »race«, »milieu« und »moment«, zu denen beim Genie noch eine »*faculté maîtresse*« (überragende Befähigung) kommt. Taines *Histoire de la littérature anglaise*, die bis 1895 neun Auflagen erlebte, auf 5 Bände erweitert und in andere Sprachen übertragen wurde, ist lange Zeit das Standardwerk⁶³ für die Geschichte der englischen Literatur gewesen und hat in der zweiten Hälfte des 19. Jhs., während es in Frankreich die Linie durch A. Filon,⁶⁴ L. Boucher⁶⁵ und J. Jusserand⁶⁶ fortsetzte, in zweierlei Weise auf die englischen und deutschen Literaturhistoriker gewirkt.

Die englischen Anglisten sahen ihre konservative Haltung in der lange gepflegten biographischen Darstellungsweise durch die »Milieutheorie« gestärkt, zumal, da sich diese mit den neuen Erkenntnissen in der englischen Naturwissenschaft und Ethik⁶⁷ zu decken schien. Infolgedessen erhält die biographische Literaturgeschichtsschreibung in England — immer mehr unterstützt durch

⁶³ Taine folgte der Ansicht des französischen Schriftstellers Ch. Sainte-Beuve (1804—1869), der die Literatur aus dem Geist des Dichters und diesen wiederum, mit Hilfe alles erreichbaren bibliographischen Materials, aus dem »Milieu« erklären wollte. Taine verbreiterte das von Sainte-Beuve für den Einzelfall Versuchte. Dem Dichter kam dadurch in der Literaturgeschichte mehr Bedeutung als dem Dichtwerk zu. Sainte-Beuve selbst verwarf dieses Experiment und schlug als gerechtfertigten Titel der Literaturgeschichte von Taine vor: »*Histoire de la race et de la civilisation anglaises par la littérature*«.

⁶⁴ A. Filon, *Histoire de la littérature anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 1883.

⁶⁵ L. Boucher, *Histoire de la littérature anglaise*, 1893.

⁶⁶ J. Jusserand, *Histoire Littéraire du Peuple Anglais*, 2 vols., 1896; *A Literary History of the English People from the Origins to the Renaissance*, 1915.

⁶⁷ Charles Darwin (1809—1882) brachte die von Lamarck verfochtene Abstammungslehre zu allgemeiner Geltung. — Herbert Spencer (1820—1903) übertrug die Darwinsche Denkweise auf die Philosophie und andere Wissenschaften, Henry Buckle (1821—1862) auf die Geschichte. — Jeremy Bentham (1748—1832) begründete durch seine *Introduction to the Principles of Moral and Legislation* den Utilitarismus, den auch John Stuart Mill (1806—1873) vertritt. Er führte den Positivismus in radikalem Sinne durch.

die kritische Herausgabe weiterer Texte⁶⁸ gegen Ende des 19. Jhs. einen neuen Auftrieb. Mit *English Writers* (1864 u. 1867) und *A First Sketch of English Literature* (1873) begann H. Morley die sehr schnell Nachahmung findende populäre Art englischer Literaturgeschichtsschreibung und setzte sie 1887 selbst durch Ausgestaltung des erstgenannten Werkes in so grosser Planung fort,⁶⁹ dass ihm auch aus diesem Grunde nur die Kompilation in der Art von Biographien einzelner Autoren übrig blieb.⁷⁰ Bei W. Collier's *A History of English Literature* (1871) wird die gleiche Art schon durch den Untertitel *A Series of Bibliographical Sketches* gekennzeichnet, und schliesslich gehört noch St. Brooke's *Primer of English Literature* (1876) in die gleiche Richtung.

Als Beispiele dafür, dass vereinzelt, wenn auch nur auf einem Teilgebiet der Literatur, in anderer Weise geschrieben wurde, sind W. Minto's *A Manual of English Prose Literature* (1872) und J. Earle's *English Prose* (1890) zu erwähnen. Ein grosser Teil im *Manual* beschäftigt sich mit Art und Wert der verschiedenen Stile und auch das Werk von J. Earle ist eher eine Stiluntersuchung, als eine Literaturgeschichte.

Den deutschen Literaturhistorikern diene die positivistische Betrachtungsweise Taines zur Festigung der »philologistischen« Bewegung, die sich bei W. Scherer⁷¹ (1841—1886) am ausgeprägtesten entwickelte. Die minutiöse Prüfung und Interpretation der Texte, die Sammlungen, Statistiken und Chronologie, die Frage nach den Quellen, Vorbildern, Beeinflussungen, Nachwirkungen einzelner Dichtungen oder ganzer Lebenswerke von Dichtern u. a. m. zeigen sehr deutlich die Verwandtschaft zur naturwissenschaftlichen Methode und Systematik, die letzten Endes versucht, im Neuen nur eine Abwandlung des Alten zu sehen, und deshalb der Ursprünglichkeit des schaffenden Dichters nicht gerecht wird.

Auch die deutschen Anglisten stehen in der zweiten Hälfte des 19. Jhs. nicht unbeeinflusst von Taine und folgen mehr oder

⁶⁸ Über die Art der Herausgabe vgl. meinen Aufsatz: *Die gedruckte Wiedergabe mittelenglischer Handschriften*, in: *Anglia* 66, 1942, S. 129 ff.

⁶⁹ Der 11. Bd., den er noch schreiben konnte, geht bis zu Shakespeare.

⁷⁰ Vgl. O'Leary, *a. a. O.*, p. 65 f.

⁷¹ W. Scherer, *Geschichte der deutschen Literatur*, 1883; *Poetik*, 1888.

weniger stark den philologistischen Bestrebungen der Germanistik.⁷² Inwieweit deshalb etwa B. ten Brinks *Geschichte der englischen Literatur* (1877) oder R. Wülkers *Englische Literatur* (1896) auf die englischen anglistischen Kollegen wirkte oder ob deren Haltung, die sich im Laufe des 20. Jhs. herausbildete, auf den direkten französischen Einfluss zurückgeht, ist wohl kaum festzustellen, für die Literaturgeschichtsschreibung auch ohne Belang.

Wichtig dagegen ist, dass diese Haltung, wenn sie auch im ganzen weiterhin auf dem Boden der biographischen Tradition steht, im 20. Jh. eine Akzentuierung erfährt, die entweder auf dem persönlichen Ausdruck des Dichters — also auf dem, was bei Taine als »*faculté maîtresse*« reserviert, aber doch weitgehend unter den Tisch gefallen war — oder auf dem »Zeitausdruck« lag. Und wichtig ist ferner, dass nach den sehr wenigen Literaturgeschichten englischer Autoren der zweiten Hälfte des 19. Jhs., die zudem noch populärer Art waren, augenscheinlich der festländische Einfluss eine bisher in keinem anderen Lande zu verzeichnende Fülle von umfassenden Darstellungen des englischen Schrifttums mit dem Anspruch auf Wissenschaftlichkeit hervorbrachte.

Zu der ersten Gruppe, bei der die Zeit durch den Genius des einzelnen Dichters geprägt wird, und bei der die Geschichte der Literatur »keine Kurven zeigt, sondern verschiedene Gruppen von Punkten (die die Dichter repräsentieren) neben- und ineinander stellt«, ⁷³ gehören vor allem G. Saintsbury, ⁷⁴ A. Symons, ⁷⁵ E. Baker, ⁷⁶

⁷² Das ist schon rein äusserlich durch die auf Lachmanns Anregung hauptsächlich in den 80er Jahren entstandenen sog. »kritischen Ausgaben« von Zupitza, Kölbing und ihren Schülern zu erkennen, in denen ein aus den überlieferten Hss. rekonstruiertes Original erstrebt wurde. Vgl. die *Sammlung englischer Denkmäler in kritischen Ausgaben* und die *Altenglische Bibliothek*.

⁷³ Vgl. Ertle, *a. a. O.*, S. 59.

⁷⁴ Neben seinen Werken, die sich mit der französischen oder europäischen Literatur im allgemeinen befassen, stehen: *A History of Elizabethan Literature* (1887), *A History of the Nineteenth Century Literature* (1896), *A Short History of English Literature* (1898), *History of English Prosody* (1906—10), *A Historical Manual of English Prosody* (1910), *A History of English Prose Rhythm* (1912), *A History of English Criticism* (1911), *The English Novel* (1913).

⁷⁵ A. Symons, *The Romantic Movement in English Poetry*, 1909.

⁷⁶ E. Baker, *The History of the English Novel*, 4 vols., 1924 ff.

H. Williams⁷⁷ und H. Grierson.⁷⁸ Ihre Einstellung zeigt sich etwa in Äusserungen wie: »No great poet ever owed any essential part of his genius to his age»⁷⁹ oder »Poems are not written by influences or movements or sources, but come from the living hearts of men».⁸⁰

Die zweite Gruppe sieht den »Zeitgeist» als den gestaltenden Faktor für das Denken und Kunstschaffen des Individuums an, so dass das Schwergewicht auf dem Überpersönlichen liegt, dessen Strömungen die Literaturgeschichte aufdecken soll. In der »Grundfarbe der Zeit» erscheint hier der Einzelschriftsteller als Farb-»Nüance».⁸¹ Dieser Gruppe müssen u. a. C. Herford,⁸² W. Archer,⁸³ A. Nicoll,⁸⁴ A. Compton-Rickett⁸⁵ und L. Stephen⁸⁶ zugerechnet werden.

Vertreter beider Gruppen fanden sich anorganisch in den grossen Handbüchern der englischen Literaturgeschichte äusserlich vereinigt. An den 10 Bänden der *Handbooks of English Literature* (1895 u. 1903) arbeiteten ausser dem Herausgeber J. Hales: F. Snell, J. Allan, Th. Seccombe, J. Masterman, R. Garnett, J. Dennis, C. Herford und H. Walker,⁸⁷ an den 15 Bänden von *The Cambridge History of English Literature* (1907—16 u. 1927) u. a. die ebenfalls verschieden gerichteten Autoren A. Waller, H. Bradley, G. Saintsbury, W. Courthope, A. Symons, A. Thorndike, H. Child, A. Ward und Th. Seccombe.⁸⁸

Schliesslich sind noch diejenigen literargeschichtlichen Darstel-

⁷⁷ H. Williams, *Modern English Writers 1890—1914*, 1918; *Two Centuries of the English Novel*, 1911; *Outlines of Modern English Literature*, 1920.

⁷⁸ H. Grierson, *Metaphysical Lyrics and Poems in the Seventeenth Century*, 1921.

⁷⁹ Symons, *a. a. O.*, Introduction, p. 11.

⁸⁰ Grierson, *a. a. O.*, Introduction p. XVII.

⁸¹ Vgl. Ertle, *a. a. O.*, S. 60.

⁸² C. Herford, *The Age of Wordsworth*, 1909.

⁸³ W. Archer, *The Old Drama and the New*, 1923.

⁸⁴ A. Nicoll, *A History of Restoration Drama: 1660—1700*, 1923; *A History of Early Eighteenth Century Drama*, 1925; *A History of Eighteenth Century Drama*, 1927; *The British Drama*, 1925.

⁸⁵ A. Compton-Rickett, *A History of English Literature*, 1918; *A Primer of English Literature*, 1926.

⁸⁶ L. Stephen, *English Literature and Society in the Nineteenth Century*, 1927.

⁸⁷ Vgl. O'Leary, *a. a. O.*, p. 69 ff.

⁸⁸ Vgl. ebd., p. 96 ff.

lungen besonders zu erwähnen, deren englische Verfasser zwar zu einer der beiden gekennzeichneten Seiten neigen, sich jedoch um eine, den Tatsachen am gerechtesten werdende Synthese bemühen. Als erste⁸⁹ wären hier R. Garnett und E. Gosse mit ihrem vierbändigen Werk *English Literature: An Illustrated Record* (1903) zu nennen, wo die grundsätzliche Einstellung am besten durch je ein Zitat gekennzeichnet wird: »The study of literary history of a nation will generally be profitable in proportion to the student's acquaintance with the history of the nation itself including that of its institutions, political and social» (Garnett I, Preface VII) und »the only way to approach the subject with instruction is to regard it as part of the history of a vast living organism. . . . Every producer of vital literature adds an offshoot to the unrolling and unfolding organism of literary history in its ceaseless processes of growth.» (Gosse IV, p. 371).

Über O. Burdett⁹⁰ und W. Ker,⁹¹ die sich neben noch manchem anderen englischen Anglisten um die Aufhellung der jeweiligen Epoche in ihren Objektivationen (meistens soziologisch betont!) bemühen, und daneben den Dichterpersönlichkeiten z. T. als den mehr oder weniger »Isolierten« (vgl. später!) gerecht zu werden versuchen, führt die hier skizzierte Übersicht zu O. Elton,⁹² der die Synthese der beiden aufgezeigten Gruppen am besten erreicht hat, und der unter stärkerer Beachtung neuzeitlicher Forderungen an die Literaturgeschichtsschreibung den modernen Wertungsprinzipien auf englischem Boden am nächsten gekommen ist.

Bei ihm gestaltet die Persönlichkeit die Zeit: »Literary history is made by the greater men, and illuminated by the smaller.»⁹³ Deshalb ist es erste Voraussetzung, diese unter Zuhilfenahme der Bio-

⁸⁹ Als Vorläufer — noch ehe die Diskussion über die Arten der Betrachtung überhaupt eröffnet war — könnte an T. Warton gedacht werden, der in seinem dreibändigen Pionierwerk *History of English Poetry . . . (1774—81)* bei Betonung der Einzelpersönlichkeit den Zeiteinflüssen, besonders den ausländischen, weiten Raum gewährt.

⁹⁰ O. Burdett, *The Beardsley Period, An Essay in Historical Perspective*, 1925.

⁹¹ W. Ker, *English Literature, Medieval*, Home Univ. Library, 1910.

⁹² O. Elton, *The Meaning of Literary History*, in: *Modern Studies*, 1907; *A Survey of English Literature 1780—1830*, 2 vols., 1920; *dto. 1830—1880*, 1920; *dto. 1730—1780*, 2 vols., 1928.

⁹³ *A Survey of English Literature 1730—1780*, 2 vols., 1928, I, p. 160.

graphien genau kennen zu lernen. Aber auch die Zeiten müssen genau gezeichnet und ihre Züge mit denen jedes einzelnen Dichters verglichen werden. Erst dann kann die Eingruppierung in die grossen Zusammenhänge erfolgen, was ohne Geistesgeschichte und Psychologie nicht möglich ist.⁹⁴

Mit dieser letzten, deutlich hervortretenden Erkenntnis steht Elton unter den englischen Autoren natürlich nicht allein. Vor allem dringt schon bei W. Courthope⁹⁵ eine philosophische und psychologische Betrachtungsweise durch, die sich z. B. in solchen Äusserungen ausdrückt: »The business of historical criticism is to trace the stream of thought that connects age with age» oder »It is the business of historical criticism to discover the reason for these fluctuations of taste», ferner bei L. Stephen,⁹⁶ der die Literatur als »a particular function of the whole social organism» (p. 14) und als »a kind of by-product» sieht (p. 22) und sie gleichzeitig auch unter philosophischen Aspekten betrachtet.

Aber an einer programmatischen Forderung nach Einbeziehung psychologischer, philosophischer oder gar metaphysischer Gesichtspunkte beteiligten sich die im allgemeinen theoriefeindlichen Engländer kaum.⁹⁷

Um diese neuesten Wertungsmaßstäbe, um die höchsten Ansprüche an die Literaturgeschichte, haben seit Jahrzehnten ebenso, wie um den damit unzertrennlich verbundenen tiefsten Sinn der Dichtwerke (vgl. oben!), deutsche Philosophen, Kunsthistoriker und Germanisten gegrübelt und ihre Gedanken in einer Fülle von Abhandlungen niedergelegt.⁹⁸

⁹⁴ Eltons Einfluss ist so stark, dass man von einer Elton-Schule im heutigen England spricht (vgl. Ertle, *a. a. O.*, S. 102 ff.). Seiner Wertung folgt z. B. I. Evans in *English Poetry in the Later Nineteenth Century* (1933) und *A Short History of English Literature* (Penguin Library 1940 u. ff.).

⁹⁵ W. Courthope, *A History of English Poetry*, 6 vols., 1895 ff.

⁹⁶ L. Stephen, *English Literature and Society in the Eighteenth Century*, 1904.

⁹⁷ Kein Philosoph vom Range eines Dilthey befasst sich mit dem Objekt »Literatur». Erst 1927 tritt die neue Denkweise in dem Buche *Aspects of the Novel* von E. M. Forster hervor. Vgl. B. Fehr, *Typologische Literaturbetrachtung*, in: Engl. Studien 64, 1929, S. 479 f. — Möglicherweise könnte die Stilbetrachtung von Charles Mauron in: *The Nature of Beauty in Art and Literature*, 1926, in England ähnlich wirken wie Wölfflin in Deutschland.

⁹⁸ Literatur bei Wellek, *a. a. O.*, p. 347 ff.

Wie bereits oben erwähnt, gehen die ersten Forderungen nach einer philosophischen Geschichtsschreibung im Sinne Montesquiueus und Winckelmanns⁹⁹ — und damit auch die nach der philosophischen Darstellung der Literatur als eines Teils gestaltgewordener Geschichte — auf Herder¹⁰⁰ zurück. Als die eigentlichen Begründer der Literaturgeschichte in diesem Sinne müssen die Brüder Schlegel gelten, von denen Wilhelm v. Schlegel mit Nachdruck den Zusammenhang zwischen Kunsttheorie und Kunstgeschichte betonte, wobei erstere als philosophische Wissenschaft zu fassen ist.

Wie ebenfalls schon oben gesagt, wurden die lange zurückgedrängten Überzeugungen durch Dilthey (1831—1911) erneut geweckt und in vertieftem und systematischem Ausbau im Kampf gegen alle anderen Anschauungen im 20. Jh. vorherrschend. Aus innerer Notwendigkeit entstanden Hand in Hand mit den Forderungen und Wertungen gegenüber den einzelnen Dichtwerken und ihren Schöpfern diejenigen gegenüber der Literaturgeschichte.

Als Kern der Diltheyschen Auffassung, nach welcher der Dichter und sein Werk in der von B. Groethuysen treffend formulierten Weise erschaut werden müssen (vgl. S. 12), schält sich folgende, für alle Weiterungen der Literaturwissenschaft wichtige Erkenntnis heraus:

Während den Naturwissenschaften die vom Menschen unabhängige Natur als zu erforschendes, sinnenfälliges Objekt gegenübersteht, das in einen harmonischen Kosmos rein ideeller Grössen (wie Energie, Masse, Atom, Ursache, Wirkung, Beziehung usw.) aufgegliedert wird, tritt in den Geisteswissenschaften als Gegenstand der Forschung die Kultur i. w. S. auf, die ein Produkt des mensch-

⁹⁹ Montesquieu (1689—1755) suchte nach den Gesetzmässigkeiten des historischen Lebens (»Gesetze sind die notwendigen Beziehungen, die aus der Natur der Dinge fliessen«), Winckelmann (1717—1768) prüfte als erster die antiken Kunstwerke nach ihren Stilarten und versuchte, diese aus der Landschaft und Geschichte zu deuten.

¹⁰⁰ Das Bemühen nach Aufdeckung der letzten Grundlagen der Geschichte, in engem Zusammenhang mit dem Problem der Willensfreiheit, um dann die Gegenwart erklären und die Frage nach dem Wohin beantworten zu können, ist ein uraltes Anliegen des abendländischen Menschen. Auf dem Wege bis zu Herder sind als erste Suchende unter vielen anderen mindestens Thukydides, Plato, Aristoteles, Seneca, Augustin, Thomas v. Aquino und Petrus Olivi (1248—1298) zu nennen.

lichen Geistes ist. Der Mensch muss also hier das zu erfassen suchen, was durch seine Gattung Geschichte geworden ist und fortgesetzt durch sie — und damit durch die Individuen, als Teilen der Gattung — weiter wird. Da die Einzelleben Teilprozesse des gesamten bisherigen und künftigen Lebens — der Geschichte oder Kultur — darstellen, muss infolgedessen Gleiches (= das von den Menschen Geschaffene) durch Gleiches (= die schaffenden Menschen) erkannt werden. Das Geschaffene (Kultur) und die Schaffenden sind deshalb unlöslich miteinander verbunden und unterliegen denselben immanenten Gesetzen.

Die Menschengattung hat also in der Geschichte (Kultur) ihre Selbstdarstellung zu sehen, und sie könnte aus ihr das herausfinden, was ihr Ureigenstes ausmacht, nämlich das, was den Menschen zum Menschen stempelt: das »Menschliche« in allen seinen Schattierungen.

Auf der Suche nach einer Möglichkeit zur Wesenserkenntnis des Menschen bietet sich also die Geschichte in ihren vielen Teilen an, zu denen auch die Künste — also auch die Literatur — gehören. Und zu dieser Möglichkeit ist tatsächlich umso mehr Zuflucht genommen worden, je weniger alle anderen Mittel — darunter auch alle in den letzten Jahrzehnten ausprobierten Psychologien (neben den vulgären die Psychoanalyse, Charakter-Körperbau-Typologien und Phänomenologie) — befriedigten.

Davon mögen hier nur ein paar der sehr zahlreichen Äusserungen zeugen: Nach Ungers Aufsatz *Literaturgeschichte als Problemgeschichte* von 1924 »erwächst uns Heutigen die Pflicht, insbesondere Diltheys Voraussetzungen für diesen Problemkreis prinzipiell und praktisch fruchtbar zu machen und so eine neue Art geistesgeschichtlicher Synthese in die literarwissenschaftliche Forschung einzuführen« (S. 144). Dem Autor scheint auch »die Bewegung zur Problemgeschichte ... in unserer Wissenschaft (d. h. Literaturgeschichte!) in verheissungsvollem Aufstieg« (S. 152). Fünfzehn Jahre später konnte H. Oppel für *Die Literaturwissenschaft in der Gegenwart* (Stuttgart 1939) feststellen: »Die Frage nach dem Wesen des Menschen und nach dem Sein des Menschen in der Welt ist zum dringendsten Problem der heutigen philosophischen Besinnung geworden« (S. 3). »Was ist der Mensch«, lautet sie letztlich, und »Instinktiv erkennt der Mensch die Gefahr, dass der *nur* Wissende,

nur Handelnde und nur Hoffende sich von der menschlichen Mitte entfremdet, die alle Kräfte unserer Existenz aufruft, um vor dem Anspruch des Hier und Jetzt zu bestehen.» (S. 8). Dazu gehört auch eine neue Kunstwertung. Durch die »Loslösung von einer 'Gegenstandskunde' (gemeint ist die philologistische Methode),¹⁰¹ die in ästhetischer Katalogisierung oder historischer Reihung des gegenständlich Aufgreifbaren der Beziehung zu dem lebendigen Menschen entsagt, erlangen die unmittelbaren Lebenszusammenhänge» — eben in dieser neuen Kunstwertung — »erneut Gewicht» (S. 158). Somit: »Auf dem neuen Wissen um das Wesen der Kunst — um das, was sie uns in unserer Gesamtexistenz zu sein vermag — gründet das Schicksal der Kunst in unserer Zeit.» (S. 159).¹⁰²

Da nun weder die Kultur, noch der sie schaffende Mensch etwas Willkürliches darstellen,¹⁰³ taucht in Analogie zu den Naturwissenschaften folgerichtig als nächste Frage die auf, ob nicht auch im »Bereich des Geistes» (subjektiver Geist = Mensch; objektiver Geist = Kultur) letzte Gesetzmässigkeiten auffindbar seien. Und nachdem, wie bereits erwähnt, alle bisherigen Versuche zu deren Aufspürung am »subjektiven Geist» durch die verschiedenen Psychologien, Charakter-Körperbau-Typologien und Phänomenologien in den erhofften Ergebnissen doch mehr oder weniger enttäuschend waren, hat man sich mit umso grösserem Eifer um die Aufdeckung der gesuchten letzten Gesetzmässigkeiten in den verschiedenen Reichen der Kultur bemüht.

Tatsächlich entdeckten bekanntlich die Kunsthistoriker in der Kunstgeschichte einen Wechsel der Stile, der für dieses Teilgebiet der Kultur als festes Ergebnis Geltung behalten hat (vgl. später!).

¹⁰¹ An anderer Stelle spricht Oppel von dem Irrtum, »Leben» mit seinen »zeitlichen Ablagerungen» verwechselt und »den Lebenswert an faktitiven Normen» ermassen zu haben (S. 137).

¹⁰² Wie alt im Grunde die heutigen Bestrebungen der Kunstkritik sind, zeigt auch der Tagebucheintrag von Hebbel aus dem Februar 1841: »Die Kunst hat den Zweck, alles, was im Menschen und seiner irdischen Situation liegt, zum Bewusstsein zu bringen, so dass nach Jahrtausenden alle mögliche Erfahrung aus ihr genommen werden kann.» (Hebbels *Tagebücher*, hrsg. v. R. Wernér 2, 90 Nr. 2242.)

¹⁰³ R. Kaim sagt in seiner Schrift *Der Sinn der Literaturwissenschaft*: »... wenn Wachsen, Blühen und Vergehen zufällig sind, dann ist alles Leben schliesslich sinnlos, und die Vorgänge in der Welt sind Chaos.» (S. 132).

Die Versuche O. Walzels,¹⁰⁴ F. Strichs¹⁰⁵ u. a., einen gleichen rhythmischen Wechsel der deutschen Literaturgeschichte aufzuzeigen und dabei Gotik, Barock, Romantik und Expressionismus auf die eine Seite, und Renaissance, Neuklassizismus und Realismus auf die andere zu stellen, sind so heftig angegriffen worden, dass gegenwärtig für diese direkte Übertragung des in der Kunstgeschichte bewährten stetigen Stilwechsels auf die Literaturwissenschaft kaum noch positiv gesprochen wird.

Aber das Suchen nach letzten Kategorien hat weder für die Literaturgeschichte, noch für andere Teile des »objektiven Geistes« aufgehört. Im Gegenteil ist der Drang dahin immer deutlicher zu verspüren, und letzte Fragen, wie sie Unger schon 1908 aufwarf,¹⁰⁶ bleiben lebendig: »Ist der Kulturprozess etwas vom Naturprozess völlig Verschiedenes?« »Bleibt bei allem Wandelbaren etwas Unwandelbares?« Handelt es sich nur um einen »ewigen Wechsel der Erscheinungen« oder um eine »endlose Wiederkehr des Gleichen?« »Liegt ein letzter Sinn vor« oder »eine Zielstrebigkeit?«

»Selbst der nachhinkende Anglist«, so stellt B. Fehr 1929 in seinem Aufsatz *Typologische Literaturbetrachtung (a. a. O.)* fest, merkt, dass es »längst nicht mehr um die Darstellung der blossen Zuständlichkeiten in der Literatur dieses oder jenes Zeitabschnitts« geht (S. 475), und dass auch die auf das Schrifttum angewandte »Entwicklung« »heute nicht mehr ziehen« will. »Geschichte« werde jetzt interpretiert als »Ausdruck der ewig sich gleichbleibenden Sinngehalte, 'die das menschliche Urmotiv endlos abwandelnde ewige Melodie'« (S. 476), die es gilt, als die »Urprobleme des Menschenlebens« (S. 479) aufzudecken. Und Fehr stellt nicht nur die Versuche der Literarhistoriker, »schon fertig vorliegende Typologien in der Literatur bewahrheitet zu finden oder selber aus der Literatur eine geeignete Typologie abzuleiten« (S. 478), fest, sondern liefert in dem gleichen Aufsatz auch einen Beitrag dazu neben seinen

¹⁰⁴ O. Walzel, *Künstlerische Absicht*, in Germ.-rom. Monatsschrift VIII (1920), S. 329 ff.; *Gehalt und Gestalt im dichterischen Kunstwerk*, Bln.-Potsdam 1923; *Das Wortkunstwerk: Mittel seiner Erforschung*, Lpz. 1926.

¹⁰⁵ F. Strich, *Deutsche Klassik und Romantik*, Mchn. 1924.

¹⁰⁶ Vgl. Unger, *a. a. O.*, S. 25.

deutlichen Bemühungen um geisteswissenschaftliche Betrachtungsweise in seinen sonstigen Publikationen.¹⁰⁷

Auch andere festländische Anglisten erstreben in der Erkenntnis und Billigung der aus der jüngeren Vergangenheit geborenen literarhistorischen Zielsetzungen über die ästhetische Würdigung hinaus die problemgeschichtlichen. Auf deutscher Seite W. Keller,¹⁰⁸ L. Schücking¹⁰⁹ und P. Meissner,¹¹⁰ sowie — wenn auch im Vergleich zu dem späten Zeitpunkt der Veröffentlichung sehr zurückhaltend — W. Schirmer.¹¹¹

Am weitesten sind die französischen Anglisten vorge drungen. L. Cazamian¹¹² entdeckte in der englischen Literatur eine Pendelbewegung (»an oscillation of the moral rhythm of the English national soul«) zwischen den beiden Polen Gefühl und Verstand, die mit fortschreitender Zeit schneller wird.

Auch dieser Schau ist, wie allen anderen, die auf eine derartig einfache Endformel zurückgehen, mit so viel Kritik begegnet worden, dass im Augenblick das heisse Bemühen um die letzten Gesetze innerhalb eines Teils des »objektiven Geistes«, der Literatur, genauso der Resignation verfallen scheint, wie es sich nach den enttäuschenden Ergebnissen bei der versuchten Erhellung der letzten Gesetzmäßigkeiten für den »subjektiven Geist«, den Einzelmenschen, ergeben hatte.

Ohne hier auf die Argumente gegen die bisher versuchten literarischen Typologien im einzelnen eingehen zu können, drängen sich

¹⁰⁷ B. Fehr, *Die englische Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts*, Bln.-Potsdam 1923; *Die englische Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts*, Bln.-Potsdam 1928; *Die englische Literatur der Gegenwart*, Lpz. 1930; *Das England von Heute*, Lpz. 1932; *Die englische Literatur der heutigen Stunde*, Lpz. 1934.

¹⁰⁸ W. Keller, *Die englische Literatur der Renaissance*, Bln.-Potsdam 1928.

¹⁰⁹ L. Schücking, *Die angelsächsische und frühmittelenglische Dichtung*, Bln.-Potsdam 1927.

¹¹⁰ P. Meissner, *Englische Literaturgeschichte*, Bln. 1937 ff. (Sammlg. Göschen 1116, 1124, 1136).

¹¹¹ W. Schirmer, *Geschichte der englischen Literatur*, Halle 1937; *Kurze Geschichte der englischen Literatur*, Halle 1945.

¹¹² L. Cazamian, *L'Évolution psychologique de la littérature en Angleterre*, Paris 1920; E. Legouis et L. Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris 1924; engl. Übersetzung 1927.

doch bei einigen von ihnen gewisse Hinweise auf, die wohl in der künftigen Literaturgeschichtsschreibung Beachtung verdienen:

So unbefriedigend im grossen Ganzen bisher auch alle auf die Erforschung des subjektiven oder objektiven Geistes gerichteten Untersuchungen zur Auffindung von Kategorien, die das letzte Wesen des Menschen zu erfassen trachten, gewesen sein mögen — es kann nach allen bisherigen Ergebnissen in den verschiedenen Geisteswissenschaften kein Zweifel darüber bestehen, dass es solche Kategorien gibt.

Durch H. Wölfflin,¹¹³ F. Wickhoff,¹¹⁴ A. Schmarsow,¹¹⁵ G. Dehio,¹¹⁶ A. Riegl,¹¹⁷ W. Pinder,¹¹⁸ R. Hamann,¹¹⁹ H. Nohl,¹²⁰ W. Worringer,¹²¹ u. a. m. gewann in der Kunstgeschichte der Gedanke eines rhythmischen Gestaltwandels immer konkretere Formen.¹²² Es wurden als in dauerndem Wechsel stehend der »architektonische«, »plastische« und »malerische« Stil erkannt und genau definiert, von denen jeder aus einer besonderen, von den anderen deutlich unterscheidbaren Lebensauffassung fliesst. Ähnliches wies A. Lorenz¹²³ für die Musik nach.

Da nun auch die Literatur eine Kunstart bildet, die trotz verschiedenartiger Seinsweise (vgl. oben!) mit den anderen wesensverwandt ist, und neben ihnen, ebenso wie alle menschlichen Objektivationen, eine mögliche Ausdrucksform des Menschen darstellt,

¹¹³ H. Wölfflin, *Renaissance und Barock*, 1888; *Die klassische Kunst*, 1899; *Die Kunst Albrecht Dürers*, 1905; *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe*, 1915.

¹¹⁴ F. Wickhoff, *Wiener Genesis*, 1895, in: *Jahrb. d. kunsthist. Sammlungen* Bd. 15 u. 16.

¹¹⁵ A. Schmarsow, *Gotik in der Renaissance*, 1921.

¹¹⁶ G. Dehio, *Geschichte der deutschen Kunst*, 1919—26.

¹¹⁷ A. Riegl, *Gesammelte Aufsätze*, 1929.

¹¹⁸ W. Pinder, *Das Problem der Generation in der Kunstgeschichte Europas*, 1926; *Die deutsche Plastik*, 1924.

¹¹⁹ R. Hamann, *Geschichte der Kunst*, 1935²; *Die deutsche Malerei . . .*, 1925.

¹²⁰ H. Nohl, *Die Weltanschauungen der Malerei*, 1908.

¹²¹ W. Worringer, *Abstraktion und Einfühlung*, 1908; *Griechentum und Gotik*, 1928.

¹²² Der Gedanke eines rhythmischen Wandels in den Kulturabläufen tritt schon bei Giambattista Vico (1668—1744) auf. Er ist der erste, der auf das Gesetz der Polarität, das über aller Kulturentwicklung herrscht, hinweist.

¹²³ A. Lorenz, *Abendländische Musikgeschichte im Rhythmus der Generationen*, 1928.

liegt es nahe, auch durch das Dichtwerk die Aufdeckung letzter Kategorien zu erwarten.

Um diese aber — wie in den bildenden Künsten — auffinden zu können, müssen für die Literaturwissenschaft sinngemäss die gleichen Ausgangspositionen geschaffen und dieselben Grundsätze befolgt werden. Dass das meistens nicht beachtet worden ist, beweisen die Kritiken an solchen Untersuchungen wie von F. Strich u. a. meistens mehr als derartige Untersuchungen selbst.

Aus dem zu Anfang dargelegten »Sein« und »Leben« des Dichtwerks leuchtet ein, dass sich der Kunsthistoriker von vornherein gegenüber seinem »sinnfälligen« Material in weit günstigerer Position befindet, als der Literarhistoriker, der schon allein für die »Erstellung« der Schöpfungen eines Dichters durch die Konkretisationen das Vielfache an Zeit von der gebraucht, die jener benötigt. Während die Denkmäler der bildenden Künste »dastehen« und nach verschiedenen Gesichtspunkten unschwer — eventuell in Nachbildungen oder Photographien — an- und umgeordnet, sowie ausgelesen werden können, sieht sich der Literarhistoriker schon in diesem Anfangsstadium seiner Forschung vor erheblich schwierigere und sehr zeitraubende Notwendigkeiten gestellt.

Komplizierter als dieses zunächst erforderliche Bekanntwerden mit dem literarischen Material ist dessen Sichtung. Aus der häufig noch verkannten Tatsache, dass jedes Individuum im Laufe seines Lebens einander widerstreitende Stadien durchlebt, in denen er sich also auch ebenso verschieden gibt und äussert — und zwar häufig ungehemmter und nebensächlicher, als etwa der durch Raum und Zeit mehr gebundene Baukünstler oder Plastiker — und aus dem noch weniger beachteten Umstand, dass es nie zu einer Zeit nur eine Kulturrichtung gibt, sondern dass neben oder unter der einen mindestens eine andere lebt,¹²⁴ die häufig (oder meist? oder vielleicht immer?)¹²⁵ der Quell der kommenden vorherrschenden Tendenz

¹²⁴ Diese Tatsache stellte kürzlich H. Flasdieck besonders drastisch in seiner Schrift *Kunstwerk und Gesellschaft* (Hdbg. 1948) heraus: »Es gibt in einer Zeit nicht *ein* Weltbild oder *eine* Weltwertung oder gar *einen* Kodex der Lebensführung.« (S. 12). Und deshalb die Forderung: »Wer den »Geist der Zeiten« begreifen will, muss ihn in der konkurrierenden Mehrzahl seiner gleichzeitigen Manifestationen aufsuchen« (S. 21).

¹²⁵ Vgl. hierzu Goethes Wort: »Jede geistige Bewegung löst eine Kraft ent-

wird, erwachsen der Sichtung des Materials sehr viel mehr Schwierigkeiten, als im allgemeinen gesehen werden. Um nachträglich, wie in der Kunstgeschichte, einen bestimmten »Zeitgeist« — d. h. die Summe der in einem bestimmten Zeitabschnitt vorherrschenden Willens- und Leistungsäusserungen — zu erfassen (darauf muss es ja zunächst ankommen!),¹²⁶ darf auch bei der Darstellung der Literaturgeschichte ohne weiteres weder alles das herangezogen werden, was in einer bestimmten Periode von den verschiedenen Schriftstellern gleichzeitig, noch von einem hintereinander geschrieben worden ist. Auch ist selbstverständlich, dass der einzelne Dichter nicht den »gesamten« Zeitgeist ausdrückt: »The relation between literature and society is usually discussed by starting with the phrase, derived from De Bonald, that 'literature is an expression of society'. But what does this axiom mean? If it assumes that literature, at any given time, mirrors the current social situation 'correctly', it is false; it is commonplace, trite, and vague if it means only that literature depicts some aspects of social reality. To say that literature mirrors or expresses life is even more ambiguous. A writer inevitably expresses his experience and total

gegengesetzter Richtung aus, die später die herrschende wird, um dann selbst wieder dem Schicksal der Zersetzung zu verfallen.»

¹²⁶ Flasdieck akzentuiert *a. a. O.* die Tatsache, dass innerhalb einiger enger Zeiträume sehr verschiedenartige literarische Tendenzen vorhanden gewesen sind, und lehnt mit Recht die »Zeitgeistformel«, die nur *einen* Geist zu den verschiedenen Zeiten proklamiert, ab. Die Folgerung jedoch, dass wegen der hin und wieder dicht nebeneinander auftretenden andersartigen Tendenzen auch diejenigen »Anhänger der Zeitgeistformel« abzutreten haben, die »unter dem Zeitgeist schlechthin nur die geistig-seelische Sonderbeschaffenheit desjenigen Vergesellschaftungsgebildes verstanden wissen möchten, das an der Spitze der historischen Bewegung steht« (S. 20), ist wohl solange nicht notwendig, als erstens der bisherige Augenschein dafür spricht, dass in vielen Epochen nur eine Richtung wirklich führend ist (und zwar nicht nur von der Literatur her gesehen), und zweitens für die *a. a. O.* herausgegriffenen Perioden nicht der eindeutige Beweis erbracht ist, dass die erwähnten literarischen Richtungen auch in *ihren* Zeiträumen bei *ihren* Zeitgenossen die gleiche Wirkung hatten und als gleichwertig nebeneinander standen. Auch wenn sich tatsächlich für eine Zeit bei Beachtung der von Flasdieck selbst herausgestellten, bisher kaum gesehenen, methodischen Gesichtspunkte ergeben sollte, dass einmal zwei literarische Richtungen nebeneinander gleichzeitig »herrschten«, so wäre diese »Ausnahme« noch kein Beweis gegen das sonst Übliche.

conception of life; but it would be manifestly untrue to say he expresses the whole of life — or even the whole life of a given time — completely and exhaustively.»¹²⁷

Damit muss wiederum direkt das sehr umstrittene Problem der »Rangordnung« der verschiedenen literarischen Erzeugnisse angegangen werden. Ungeachtet der Frage, welche Faktoren bestimmend sind für die Qualifizierung einer Dichtung als »echtem Kunstwerk«, ist für die Ermittlung eines Zeitgeistes massgeblich, welche Werke als Ausfluss einer Epoche anzusehen sind, oder inwieweit sie diese gestalten. Es trifft keineswegs zu, dass ein Werk, welches sich als Kunstwerk »bewährte«, das also »has stood the test of time, and by its stability and permanence, and the universality and persistency of its appeal, has given unmistakable assurance of immortal life«,¹²⁸ immer auch kennzeichnend für den Zeitabschnitt sein muss, in dem es geboren wurde. In vielen Fällen ist gerade in der Dichtkunst ein »Kunstwerk« das Ergebnis betonter »Abseitigkeit und Vereinzelnung des Schriftstellers«,¹²⁹ wodurch es trotz des sich später ergebenden Wertes für die Kennzeichnung des Zeitgeistes zwar nicht belanglos, aber doch zunächst nicht typisch ist.

So unmöglich es auch für den Literaturhistoriker sein kann, solche »Kunstwerke« etwa hintanzustellen,¹³⁰ da diese ja gerade — wie oben dargelegt wurde (S. 17 f.) — von einer anderen Seite her den Schlüssel zu den tiefsten menschlichen Daseinsgründen liefern können¹³¹ — so ergibt sich doch für den Versuch, aus dem tatsächlich vorherrschenden Bild einer Zeit die letzten menschlichen Regungen

¹²⁷ R. Wellek u. A. Warren, *Theory of Literature*, Ldn. 1949, p. 90.

¹²⁸ Hudson, *a. a. O.*, p. 411, wozu als allgemeine Ergänzung noch gesetzt werden kann: »the higher the organism the greater its power of adaptation to perpetually changing and increasingly complex surroundings« (p. 412).

¹²⁹ A. Eggebrecht, *Wellliteratur*, Hbg. 1948, S. 10.

¹³⁰ Auch »Lieblingswerke« der Dichter bedürfen einer verschiedenen Schau. Wenn z. B. für Edmund Spenser die 88 Sonette »Amoretti« (1551—94) besonders wertvoll waren, so darf das in einem anderen Zusammenhang nicht zu einer Überbetonung führen.

¹³¹ Hermann Grimm ist wohl der entschiedenste Vertreter der Auffassung, in der Literaturgeschichte handle es sich um die grössten Werke der Grössten. Dazu sagt Unger *a. a. O.*, S. 38: »Die Vernachlässigung des Historischen und Genetischen, der kulturellen, psychologischen und materiellen Bedingtheit des literarischen Lebens prägt ihr den Stempel der Unwissenschaftlichkeit auf.

oder einen »Rhythmus« zu entziffern, diese »Isolierten«¹³² auch als solche zu behandeln. Sie und ihre Werke in einer Literaturgeschichte, die moderne Ziele verfolgen will, anders zu plazieren, als ihnen für die betreffende Periode gebührt, kann nur zu Verschleierungen führen, die umso dichter werden, je mehr man sich auf die rein ästhetische Wertung beschränkt: »limitation to the great books makes incomprehensible to the continuity of literary tradition, the development of literary genres, and indeed the very nature of the literary process, besides obscuring the background of social, linguistic, ideological, and other conditioning circumstances«.¹³³

Andererseits ergibt sich, dass gerade literarische Erzeugnisse wie etwa die älteste »niedere Dichtung« (Zauberformeln, Opfer- und Orakelverse, Gebete, Weihinschriften u. a. m.),¹³⁴ oder solche, die die folgende Generation eventuell längst vergessen hat, denen nach rein ästhetischer Wertung nur sehr geringe oder fragwürdige literarische Bedeutung zukommt, oder bei der man oft nicht weiss, »to distinguish poetry from ritual, magic, work, or play«,¹³⁵ für die Erhellung gewisser Zeiten heranzuziehen sind.

Auch die Betrachtung der Entwicklung nur einer Dichtungsgattung schliesst von vornherein die Möglichkeit aus, einen eventuell im Laufe der Jahrhunderte vorhandenen »Rhythmus« zu erkennen.

¹³² Die »wirklichen« Genies gehören kaum zu diesen, da es in ihrem Wesen liegt, nicht nur in der Zeit zu stehen, sondern diese massgeblich zu gestalten und damit irgendwie Träger des Zeitgeistes zu sein: »We must regard the great writer as the creator as well as the creature of his time, and while keen to appreciate what the age gave him, we must be equally solicitous to discover what in turn he gave to the age.« (Hudson, *a. a. O.*, p. 53). Vgl. auch Schücking, *a. a. O.*, S. 47. — Das wahrhaft Geniale bei Goethe zeigt an einem Punkt besonders klar auf: S. Liljegren in: *The English Sources of Goethe's Gretchen Tragedy*, Lund 1937.

¹³³ Wellek, *a. a. O.*, p. 11. — Gewiss überspitzt, aber doch wohl manche Schiefheiten treffend, sagt Ortega y Gasset in seinem Büchlein *Über die Liebe* vom Historiker allgemein: »Es ist merkwürdig, dass sich die Historiker bis vor kurzem einzig mit dem Aussergewöhnlichen, den überraschenden Tatsachen, beschäftigten und nicht merkten, dass dies alles nur einen anekdotischen oder bestenfalls einen partiellen Wert hat, während die Wirklichkeit in der Geschichte gerade das Alltägliche ist, jener ungeheure Ozean, worin sie alles Seltene und Hervorragende begräbt.« (S. 206).

¹³⁴ Vgl. A. Heusler, *Die altgermanische Dichtung*, Bln.-Neubabelsberg 1923, S. 26, und W. Schirmer, *Geschichte der englischen Literatur*, Halle 1937, S. 16 ff.

¹³⁵ Wellek, *a. a. O.*, p. 89.

Denn abgesehen davon, dass sie zu verschiedenen Zeiten, und z. T. erst recht spät, einsetzten, steht fest, dass nach ihrem Vorhandensein ebensowenig wie in den verschiedenen Kunstarten, in den einzelnen Dichtungsgattungen eine durchgängig gleichmässige Pflege stattfindet. So sehr auch die eine oder andere Dichtungsart für gewisse Zeiten charakteristisch sein mag, so ist es doch unmöglich, aus der Geschichte nur einer, vom ganzen literarischen Schaffen einer Periode abgeordneten Gattung den Zeitgeist deuten und damit für die Erkenntnis der diesem zugrunde liegenden letzten Kategorien etwas beitragen zu wollen.

Für die Trübung des Bildes der Literaturentwicklung ist auch eine von L. Schücking schon 1923 unterstrichene Anzahl »störender Faktoren« verantwortlich,¹³⁶ die zur Erhellung des Zeitgeistes ebenso herangezogen werden müssen, wie etwa die Kenntnis darüber, »welche Zeitungen und Zeitschriften zu der neuen Richtung übergangen, ob die politische und konfessionelle Richtung dabei eine Rolle spielte, wie sich Hauptstadt und Provinz, Osten und Westen, Süden und Norden dabei unterschieden und was die Witzblätter sagten. Es müsste der Buchabsatz untersucht, die Auflagenziffern der angegriffenen alten und der auftretenden neuen Literatur festgestellt, die Propagandamittel müssten geprüft werden. Es müsste ferner aufgeklärt werden, wie sich die Leihbibliotheken verhielten, und inwieweit die Bücherzirkel in den Kreisen der Gebildeten beeinflusst wurden, welche neuen Kreise für die Literatur gewonnen, welche alten zurückgestossen wurden.«¹³⁷

Damit berührt Schücking u. a. die Frage nach den verschiedenen Leserkreisen, den »publics«, die umso verwickelter wird, je weiter wir uns der Gegenwart nähern: »wer den Blick auf das Volksganze richtet, der sieht doch recht bald, dass es sich in Hinsicht auf Weltbild, Weltwertung und Grundsätze der Lebensführung sehr gründlich unterscheidet. Die Teile sind hier so verschiedenartig, dass

¹³⁶ L. Schücking, *Die Soziologie der literarischen Geschmacksbildung*, Mchn. 1923. Genannt werden: Zufälligkeiten des Bekannt- oder Berühmtwerdens einer Dichtung, die »Brotgeber« der Dichter, Verleger, Berufskritiker, Buchhändler, Literaturvereine u. a. m. — Vgl. auch Wellek, *a. a. O.*, p. 95 ff. und Flasdieck, *a. a. O.*, wo die, infolge der Vernachlässigung der »soziologischen Standortforschung« erzielten, falschen Wertungen besonders heftig angeprangert werden.

¹³⁷ Schücking, *a. a. O.*, S. 53.

ihr Denken nicht so leicht auf eine Formel gebracht werden kann.»¹³⁸ Und: »Die verschiedenartige soziale Atmosphäre lässt verschiedenartige Gesellschaftsideale erwachsen».¹³⁹ Infolgedessen kann auch von vornherein bei dem Vorhandensein verschiedenartiger »publics» keine einheitliche und gleichwertige Gestaltung der Dichter und Schriftsteller erwartet werden, weshalb A. Thorndike für das 19. Jh. z. B. sehr richtig bemerkt: »the outstanding characteristic of the printed matter of the 19th century is not its vulgarization, or its mediocrity, but rather its specialization. This printed matter is no longer addressed to a uniform or homogeneous public: it is divided up among many publics and consequently divided by many subjects, interests, and purposes.»¹⁴⁰

Der sicheren Aufhellung einer Epoche macht ferner die leidige Frage der Überlieferung der Quellen erhebliche Schwierigkeiten. Die sehr verschiedenartige Bewahrung literarischer Erzeugnisse, die im ganzen gesehen, sicherlich wegen des besonderen »Seinscharakters» der Dichtwerke, von mehr Zufällen abhängt, als die der Denkmäler der bildenden Künste, kann leicht zu falschen Wertungen verleiten, und zwar dann, wenn verhältnismässig wenig überkommen ist ebensowohl, wie wenn alle auch noch so beiläufigen Notizen eines Schriftstellers oder anonym aus einer Zeit, erhalten geblieben sind. Die Zeitnähe und die Vollständigkeit der Quellen aus der zweiten Hälfte des 19. Jhs. z. B. machen das Wertungsproblem wegen der Fülle des heute nebeneinander liegenden Materials für die damalige Zeit besonders unübersichtlich, und nur dessen richtige Sichtung kann dem Ziel nach Erkenntnis des Zeitgeistes gerecht werden.

Diesem Ziel wird auch dienlich sein, wenn gewisse Kapitelüberschriften aufgegeben würden, nicht nur, weil dadurch eine zu äusserliche Etikettierung stattfindet, sondern weil sich durch sie leicht falsche, dem Zeitgeist nicht entsprechende Vorstellungen einschleichen können. Die verschiedenen gleichstrebigem Ausdrucksformen der Kultur einer Epoche — also auch die verschiedenen

¹³⁸ Ders., *a. a. O.*, S. 15. Im Gegensatz dazu gilt, worauf Q. Leavis hinwies, z. B. für den Bauern des 18. Jhs., dass er, wenn er lesekundig war, das lesen musste, was ihm von nur wenigen Seiten geboten werden konnte. Vgl. *Fiction and the Reading Public*, Ldn. 1932.

¹³⁹ Schücking, *a. a. O.*, S. 15.

¹⁴⁰ A. Thorndike, *Literature in a Changing Age*, New York 1921, p. 36.

Kunstarten — brauchen weder alle zum gleichen *Zeitpunkt* anzuheben, noch in demselben Jahrzehnt ihre Höhepunkte zu haben, noch gleichzeitig schnell dahinzusterben.¹⁴¹ Die Einteilung nach Jahrhunderten, Königsgeschlechtern oder politischen Ereignissen¹⁴² kann nur dann gerechtfertigt erscheinen, wenn derartige Bezeichnungen über ihre ursprüngliche Bedeutung hinaus zu geisteswissenschaftlichen, oder besser noch literarhistorischen, Begriffen geworden sind. Die heutigen Literarhistoriker, so wird gefordert: »have first of all to pay heed to the ideas and conceptions, the programs and names, of the writers themselves, and thus be content with accepting their own divisions».¹⁴³

Bei nicht genügender Beachtung der gerade für die Aufdeckung eines Zeitgeistes wichtigen und voraufgehend dargelegten Gegebenheiten ist es verständlich, dass man von der Literaturgeschichte aus z. B. dem Jahrzehnt von 1825 bis 1835 für England bisher einen anderen »Zeitgeist« unterschob, als er sich bei genauer Prüfung der damals wirklich herrschenden literarischen Gattung — der sog. »fashionable novels« — darbietet.¹⁴⁴ Und bei Ausserachtlassung der angedeuteten Probleme nach hundert Jahren wäre im Extremfalle von der Literaturwissenschaft her die ebenso falsche Feststellung möglich, dass es in Deutschland zwischen 1934 und 1944 keinen »vorherrschend« nationalsozialistischen Zeitgeist gab, weil in der angegebenen Epoche auch nicht-nationalsozialistische Literatur vorhanden war, die nach 1945 aufblühte, auch besser überliefert wurde und von der Generation um 2050 künstlerisch höher gewertet werden würde, während die einmal tatsächlich florierende nationalsozialistische in Vergessenheit geriet.

Zur Bannung — oder wenigstens zur Minderung — der Gefahren,

¹⁴¹ Diese Tatsache sieht auch Wellek, *a. a. O.*, p. 134, und folgert daraus wohl irrtümlich die Unbrauchbarkeit der Typologien.

¹⁴² Flasdieck wendet sich *a. a. O.*, S. 11, auch gegen die Art, die Zeitalter mit Dichternamen zu etikettieren, wie das »englischer geistiger Wesenheit« entspricht, aus der heraus »Geschichte vorzüglich in Biographien« geschrieben wird. (Vgl. oben S. 18 ff.).

¹⁴³ Wellek, *a. a. O.*, p. 276.

¹⁴⁴ Vgl. meinen Aufsatz: *Das englische Dandytum als Quelle einer Roman-gattung*, in *Studia Neophilologica* XXII, p. 81 ff. oder als Sonderdruck in *Essays and Studies on English Language and Literature* IV, Uppsala 1950. — Vgl. auch S. Liljegen, *Essence and Attitude in English Romanticism*, Uppsala 1945.

die sich einer, den gegenwärtigen Forderungen der Literaturwissenschaft dienlichen, Sichtung und Wertung des Materials hindernd entgegenstellen, ergibt sich nicht nur die Möglichkeit, sondern erstet die Notwendigkeit, andere menschliche Objektivationen als Ergänzung oder Kontrolle, und sogar als Korrektiv, für die Erhellung der Literatur heranzuziehen, da sie nur eine der vielen Offenbarungsarten der Kultur — und dazu noch eine sehr verwickelte — darstellt: »Für die Geistesgeschichte ist die Dichtung ein zu verarbeitender Stoff, der in gleichem Range steht mit allen anderen Äusserungen des geistigen Lebens und vor oder nach ihnen je nach seiner Ausgiebigkeit bewertet wird.«¹⁴⁵

Die meisten der voraufgehend angedeuteten Fragen, die für die Ermittlung des Zeitgeistes von der Literatur her wesentlich sind, wurden bisher kaum in ihrer Schärfe erkannt, geschweige denn gleichmässig nebeneinander beachtet. Solange das nicht der Fall ist — das Material also zur Aufdeckung des Zeitgeistes nicht richtig erstellt wurde — sind auch richtige Ergebnisse für einen eventuell ebenfalls im literarischen Werden vorhandenen ewigen »Rhythmus« gar nicht zu erwarten, und alle Verwerfungen der Typologien, weil sie sich z. B. in der zweiten Hälfte des 19. Jhs. »nicht bewährt« haben,¹⁴⁶ verfrüht.

Selbstverständlich kann weiterhin sehr viel Wertvolles über Dichtung gesagt und geschrieben werden ohne Berücksichtigung dieser oder jener aufgeführten Gegebenheiten. Für den tiefsten Gehalt manches Einzelwerkes, besonders eines »Isolierten«, worauf die Literaturgeschichte natürlich nicht verzichten darf (vgl. oben!), sind

¹⁴⁵ J. Petersen, *Wesensbestimmung*, S. 181 f. Vgl. dazu auch S. Liljegen: »The history of literature has as its sole reason the analysis of literature in order to find out what forms, ideas, and ideals condition and inspire this side of human activity ...« (*Studia Neophilologica* XIII, p. 157); oder Hudson, »Literature is only one of the many channels in which the energy of an age discharges itself; in its political movements, religious thought, philosophical speculation, art, we have the same energy overflowing into other forms of expression.« (*A. a. O.*, p. 47 f.). Oder J. Kaim: »Denn schliesslich ist die Literatur kein für sich dastehendes Gebiet, das, gesondert betrachtet, einen Sinn für sich allein hat.« (*Der Sinn der Literaturwissenschaft*, Mchn. 1921, S. 110).

¹⁴⁶ Das rügen z. B. wiederholt R. Wellek und A. Warren, *a. a. O.*, wo neben der Anerkennung wenigstens gewisser Resultate der Typologien, immer wieder deren Zurückweisung erfolgt, weil sie sich hauptsächlich am Victorianismus nicht bewährt haben. Vgl. z. B. p. 6.

sie vielleicht überhaupt ohne Belang. Eine Literaturgeschichte jedoch, die den hauptsächlich von den deutschen Germanisten geforderten und später auch von französischen und deutschen Anglisten gesehenen Zielen nützen will, kann ohne die hinreichende Beachtung all der skizzierten Umstände keine dazu dienlichen Ergebnisse zeitigen.

Bei der Verfolgung dieser neuesten Ziele sind deshalb — um es zusammenfassend noch einmal zu sagen — künftig mindestens folgende Momente zu berücksichtigen:

Um den »Zeitgeist« einer Epoche als Teilstück des gesamten »objektiven Geistes« von der Literatur her genau erfassen zu können, muss aus der exakten Kenntnis des wahren Wesens vom »Sein« und »Leben« des Dichtwerks i. w. S., sowie den damit verbundenen Konkretisationserscheinungen und Veränderungen, die richtige Materialerstellung erstrebt werden.

Diesem Ziel kann nur Genüge getan werden, wenn alles das, was den »Zeitgeist« repräsentiert, herangezogen und andererseits das, was sich als »Isoliertes« erweist, auch als solches behandelt wird, wobei die Frage der »Rangordnung« der literarischen Erzeugnisse anders als vor Jahrzehnten angepackt werden muss.

Der »ästhetischen« Wertung in ihrem weiten Umfang hat sich die »ausserästhetische« in ihrer Tiefe zuzugesellen. Unter möglicher Vermeidung alles Subjektiven, das einer wissenschaftlichen Wertung hinderlich sein muss, ist sowohl für die den Zeitgeist widerspiegelnden, als auch für die ausserhalb dieses stehenden Dichtungen am richtigen Orte der Sinn, die Weltanschauung, das Ethos — oder wie immer man dieses Letzte nennen mag — des Dichters oder Schriftstellers zu entziffern, wobei dem Verhältnis zu allem Irdischen (Natur, Volk, Staat, Gesellschaft, Familie, Wissenschaft u. a. m.) und Überirdischen, besonders aber dem »religiösen« Problem (in obigem Sinne), die Aufmerksamkeit zuzuwenden ist.

Für die Entwirrung der verwickelten Verflechtungen mit »störenden Faktoren« und für die Aufdeckung der komplizierten Verbindungen zwischen den Dichtwerken und den »publics« erweist sich die Heranziehung anderer Ausdrucksformen des menschlichen Geistes, besonders der bildenden Künste, als nützlich, z. T. als unentbehrlich, weil sie — von Ausnahmen abgesehen — am direktesten und sinnfälligsten den vorherrschenden Geist auszuprägen scheinen.

Von einer solchen Literaturgeschichte sind wir noch sehr weit entfernt. Ihren Forderungen nachzukommen, macht, da einige gerade erst erkannt worden sind, jahrelange Arbeit notwendig. Eine Reihe von Publikationen der letzten Jahrzehnte zeigt, dass manches bereits geleistet wurde, und zwar umso mehr, je deutlicher die verwickelten Verhältnisse am Material und die erstrebten Ziele gesehen und beachtet worden sind.

Erst wenn nach vielen Einzeluntersuchungen in der angedeuteten Richtung als Ergebnis schliesslich die den heutigen Ansprüchen genügende Literaturgeschichte vorliegt, wird sich erweisen lassen, ob irgendeine der für die Dichtkunst versuchten »Typologien« auf diese tatsächlich anwendbar ist, oder ob der für andere Künste herausgefundene Rhythmus auch für die Dichtkunst gilt, oder ob sich vielleicht in der Literatur, als einem besonders feinnervigen Ausdrucksmittel menschlichen Geistes, neben rhythmischen Hauptschwingungen polare sekundäre Bewegungen offenbaren.

Darüber schon heute zu entscheiden, ist angesichts des Standes der literarhistorischen Forschungen nach dieser Richtung hin verfrüht, und die Übertragung von einem für einen kleinen Zeitabschnitt eventuell herausgefundenen »Rhythmus« oder »Dualismus« auf den Gesamtverlauf der literarischen Entwicklung ist ebenso falsch, wie dessen Ablehnung, solange die richtigen Voraussetzungen für eine Beurteilung dieses Phänomens fehlen.

Um des Menschen willen, von dessen wahrer Wesenserkenntnis und den sich daraus ergebenden Folgerungen für eine artgemässe Lebensführung seine Zukunft abhängt, werden auch die Bemühungen um die letzten Gesetzlichkeiten am Individuum — dem »subjektiven Geist« — und der Kultur — dem »objektiven Geist« — von all denen in den verschiedenen Wissenschaften weitergehen, die, wie H. Heyse, den ganzen Ernst der Situation des 20. Jhs. erkannt haben: »Der Mensch ist vor die beiden Grundmöglichkeiten gestellt, das Gesetz des Seins, die wahre Seins- und Existenzordnung unter Aufbietung aller Wachheit, Einsatz- und Opferbereitschaft zu vollziehen — oder in der Verkennung, Verletzung, Missachtung der wahren Seins- und Existenzordnung unterzugehen.«¹⁴⁷

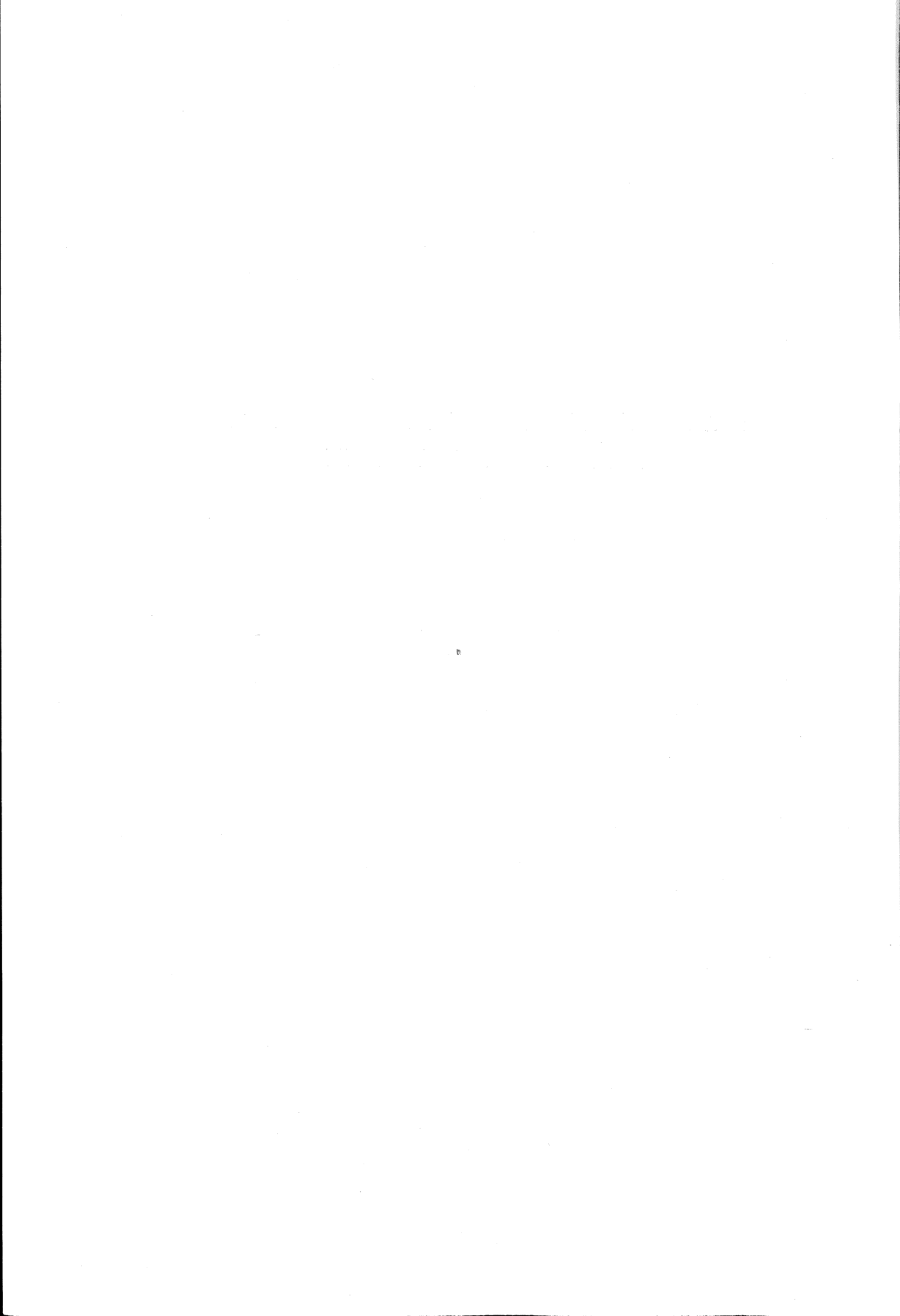
¹⁴⁷ H. Heyse, *Idee und Existenz*, Hbg. 1945, S. 13.

VITALIS NORSTRÖM OCH HANS AVFALL
FRÅN BOSTRÖMIANISMEN

EN MOTIVBESTÄMNING

AV

ALF NYMAN



Med förbigående av åtskilligt — bland annat av disputationssavhandlingar från 1885, inläggen mot Herbert Spencer 1887 och 1889, den mera populärt anlagda skriften »Om pligt, frihet och förnuft» (Uppsala 1891), ursprungligen hållen såsom föreläsningar i Göteborg, liksom av de systematiska studier, Norström under titeln »Om natursammanhang och frihet» utgav från Göteborg 1895 — tager jag direkt upp den avhandling, som på en gång betecknar Norströms skiljebrev från boströmianismen och hans bekännelse till en ny, mera pragmatiskt och voluntaristiskt betonad åskådning: avhandlingens »Hvad innebär en modern ståndpunkt i filosofien?», vilken utkom i Göteborg 1898. Jämte skriften »Religion och tanke» måste den uppfattas som Vitalis Norströms viktigaste insats i svensk filosofi, och den visar oss hans tänkande mitt upp i krisen — den kris, som han egentligen aldrig helt övervann.

1.

I sin vidlyftiga Inledning till denna programskrift framställer sålunda Norström ingående sina betänkligheter mot Boströms objektiva idealism, vilken varit det självfallna startplanet för hans egen filosofi, och sammanför den med Kants criticism, vilken han under 1890-talet synes ha ägnat ett uppmärksammare studium än tillförne.

Boström, framhåller han sålunda där, uppfattade det andliga under substansens och personlighetens synpunkter. »Personligheten» föreställer sig Boström därvid helt oberoende av rummets och tidens båda åskådningsformer samt tillgänglig och fattbar »genom människans förnuftiga tänkande» (sid. I).

Därmed markeras också redan från början Boströms avvikelser från Kants filosofi. Norström finner följaktligen, att (sid. II) »substansbegreppets återuppsättande på tronen måste betecknas såsom sjelfva brytningspunkten mellan den boströmska filosofien och

den tyska idealismen.» Sid. III läser man om denna brytningspunkt ytterligare: — »I sin vetenskap om det personliga stanna (derför) Kant och Fichte vid mensklighetens ideala uppgifter och de ideala lagar, som bestämma den menskliga verksamheten, medan deremot Boström gör anspråk på att utgå från ett vetande om det andliga såsom individuell substans och att kunna vidga detta vetande.

Detta Boströms anspråk kunna vi för vår del *icke* godkänna.»

Han gör kort efter (sid. V) ett kritiskt tillägg och uttalar: »Personlighetens begrepp i denna betydelse af 'absolut verklighet', lem-nar oss icke nyckeln i händerna till lösningen af metafysikens högsta problem, utan strör endast sand i ögonen på den, som stirrar efter lösningen. Ut öfver medvetandets formella bestämningar, öfver psykologiens och logikens lagar och former bringar detta begrepp det på intet vis.»

Så mycket om personlighetsbegreppet hos Boström. Det ägnar sig enligt hans nu tillkämpade uppfattning icke att läggas till grund för en transcendent metafysisk tydning av verkligheten. Och om gudsbegreppet såsom det »absoluta förnuftet» i Boströms filosofi framhåller Norström därefter (sid. IX f.), att det »måste stämpas såsom en blott hypotaserad abstraktion, ett blott tanketing, emedan det på ett ytterst betänkligt sätt hålles fritt sväfvande öfver allt historiskt-empiriskt underlag». Det är icke en »gud», sådan Norström tänker sig honom. I varje fall är det alldeles icke kristendomens gudsföreställning — och Norström understryker även detta. »Vi veta alltför väl (skriver han), att Boströms gudomlighet icke är Abrahams, Isaks och Jakobs Gud, icke heller Jesu Kristi fader . . . Vi veta äfven, att den icke ens är fattad såsom den ande, som lifvar det åskådliga och fysiska universum och förhåller sig till detta fysiska universum, som människans själ förhåller sig till hennes kropp.» (Norström menar alltså, att Boströms gudomlighet lika litet får fattas såsom »Världsande» eller på panteismens vis; det skulle för övrigt i Boströms ögon vara att neddraga honom i relativitetens och fenomenalitetens värld: någonting som Boström skulle akta såsom något oerhört.) Annorlunda då Vitalis Norström. En transcendent, tidlös »gud» vore för honom så gott som ingen »gud». — »Men hvad är en personlighet (invänder han också) utan all åskåd-lighet och utan all real verksamhet inom det enda område, der verksamhet kan utöfvas, det vill säga sinneverlden, en person utan

fysisk bestämdhet, utan föränderlighet och utveckling? Jo (svarar han oss), en sådan personlighet är en tanke, en idé. Men just såsom idé är denna personlighet icke en verklighet, utan en uppgift.» — Som man finner, ha den kantska Förnuftskritikens syror fräckt ner boströmianismens substantiella personlighetsbegrepp hos det senare 1890-talets Norström så långt, att för honom endast föreställningen om en idé, en uppgift står kvar därav.

En likartad angreppspunkt mot Boströms objektiva idealism framföres sid. X f. och syftar mot det gudomligas transcendens och overksamhet — dess bristande historicitet. — »Det gudomliga», utreder Norström då, »framträder icke för Boström såsom en historisk makt, hvilken i och under sitt verksamma lif genom en kedja af historiskt och i den enskildes erfarenhet konstaterbara handlingar söker bereda människans frälsning och salighet och dermed på samma gång förverkliga sitt eget ändamål. För Boström innebär den reala verksamheten i sinneverlden endast ett empiristiskt och lågt föreställningssätt om det gudomliga . . .» Annorlunda dömer och känner författaren av skriften: »Hvad innebär en modern ståndpunkt i filosofien!» Här har han sitt egentliga »Pathos der Distance» gentemot boströmianismens lära om det absoluta förnuftet. — »Det personliga», hävdar han sid. XI, »är föreställbart såsom verkligt endast under form af en i sinneverlden verksam makt. Derigenom, att detta villkor inom Boströms lära om det gudomliga lemnas ouppfyldt, ja, ännu mer, förnekas, får hans gudsbegrepp en abstrakt prägel och förvandlas i sjelfva verket det gudomliga hos honom i sig eller objektive till ett abstrakt genusbegrepp.» Och detta »abstrakta genusbegrepp», varom Norström här talar, skulle naturligtvis vara allmänbegreppet förnuft, då »gud» enligt Boström är det absoluta förnuftet.

En tredje anklagelsepunkt är vidare den förebråelse för dogmatism, Vitalis Norström riktar mot boströmianismens grundläror, — »en förebråelse», tillägger han (sid. XII), »som träffar så mycket hårdare, som denna kritiska sofring redan före Boström blifvit med önskvärd tydlighet utförd, nemligen af Kant och Fichte. Boström förbiser» — utreder Norström vidare —, »att all tanke blott hänför sig till den gifna verkligheten såsom dess formella väsende . . . och att det formella väsendet omöjligen kan innebära någon kunskap om ett i sig varande reallt väsende, hvilket står i förhållande af

'sann verklighet' i absolut mening till den gifna erfarenhetens värld såsom 'fenomenverld' ... Det är den naiva 'absoluta' karakteren hos Boströms metafysik, som stämplar den såsom dogmatisk», slutar Norström, »och som icke minst är egnad att förringa dess vetenskapliga värde» (sid. XII). — Ånyo för sålunda Vitalis Norström sin frigörelsekamp från boströmianismen med den kantska kunskapskritikens vapen. Genom sin dogmatism såväl som genom andra formella och reella brister har Boström också, understryker den forne anhängaren (sid. XIV) »bidragit till att sänka den filosofiska utvecklingsnivån flera streck nedanför den kritiska ståndpunkten». Så till vida påyrkar också Norström, såsom en gång tidigare Otto Liebmann och Friedrich Albert Lange, ett: »Zurück zu Kant!» Och utan hjärtnupenhet uppvisar han nu de olika logiska cirkclar, vartill den svenska rationalismens mästare gör sig skyldig.

Med fotpunkt, *ej* i kunskapsteorien utan i det väldiga teodicéproblemet, ger Norström följande anvisningar i syfte att komma ifrån boströmianismens svårigheter i denna besvärande fråga (sid. XVI f.): »Vill man icke förvandla det ondas fakticitet till en skriande instans mot sina metafysiska principer, så gäller det att ställa förnuftet under andra synpunkter än verklighetens och substansens.» — Vilka dessa synpunkter då bli, antyder Vitalis Norström a. a. sid. XVII. Där läser man bland annat hos honom: »I höjdens riktning måste vi (ock) stiga högre än Boström, i det att vi upplyfta det förnuftiga och personliga lifvet till uppgiftens ideala och öfververkliga ståndpunkt, hvarest detta i sanning kan hållas fritt från förorening med verklighetens motsatser.» Detta är i och för sig intet dåligt besked! Och därmed löses teodicéfrågan. Ty, kan Norström numera säga: »När det förnuftiga förlägges till denna abstrakta sfer, då kommer det heller icke i logisk strid med det faktiska oförnuftet i världen» (a. a. sid. XVII).¹ Detta betecknar samtidigt ett nytt sätt att lösa teodicéns gordiska knut. Tidigare har man sålunda såsom välbekant vanligen löst det antingen genom att affirmera det onda men samtidigt urskulda och motivera detta såsom ett nödvändigt moment i världsutvecklingen, liksom skuggan behöves i tavlan eller disharmonien i musiken (Nyplatonismen; Berkeley);

¹ Märk dock, hur han kort förut själv skjutit skarpt mot boströmianismen för den »abstrakta prägel» av dess gudsbegrepp.

eller också omvänt, genom att negera det och bortförklara det såsom allenast beroende på vår begränsade, ändliga uppfattning, varvid alltså allting i och för sig själv eller för gudomen vore riktigt och gott och fulländat (Heraklit; Spinoza; Boström). Vi ha också den platonska lösningen via det fria valet inom det transcendenta, enligt ordet: *αἰτία ἐλομένου θεός ἀνάιτιος*, vilken lösning på ett hår erinrar om den kantska via den intelligibla karaktären i dess förhållande till den empiriska. Här skymtar emellertid nu hos Norström det lösningsförsöket att bli teodicéns fråga kvitt genom att *sublimera förnuftet från verklighetens till uppgiftens plan*; eller, som man också kunde uttrycka samma sak: genom att taga steget från den (transcendent) boströmska idéläran till den (transcendentala) kantska.¹ — Men Vitalis Norström fasthåller ingalunda alltid rent denna de ideala uppgifternas filosofiska perspektiv. Alltför ofta dalar denna öververklighetens värld till ideella realiteter för honom, till andemakter och andesammanhang, skönjbara och verksamma i det historiska skeendets värld. I detta avseende påminner han slående om Rudolf Eucken, av vars arbete »Der Wahrheitsgehalt der Religion» (1901) han längre fram skulle mottaga så starka intryck (jfr hans artiklar i Göteborgs Handelstidning den ²⁶/₁₁, ³/₁₂ och ¹⁷/₁₂ 1902, omtryckta i hans »Tal och tankar», Stockholm 1919, sid. 348—376).

Nog av. För Norström som boströmianismens kritiker står det numera fast, att denna svenska filosofis grundfel är »svagheten i dess analys av personlighetsbegreppet» (a. a. sid. XVII) — det vill säga av det begrepp, som är denna filosofis bärande.

2.

Men Vitalis Norström ställer sig icke blott i harnesk mot den svenska boströmska metafysiken. Då hade läget för hans eget vidkommande varit mera entydigt på samma gång som mindre intressant än det är. Han för i själva verket en kamp på tvenne fronter, och denna andra frontlinje riktar sig kärvt mot den konstruktiva tyska idealismen efter Kant. (Som kritiker är Norström

¹ Detta låter nu ganska väl säga sig och det ställer samtidigt ett fullt begrippligt program för praktisk idealism eller ideell aktivism, med Allen Vannérus' term.

nästan alltid kärv.) Att han redan tidigare legat i inre delo med transcendentalfilosofien, framgår bl. a. ur det brev han den $27/10$ 1895 skriver till docenten Erik Olof Burman i Uppsala. Däri meddelar han sin vän och filosofiske bikt-fader, hurusom denna filosofi har »i flera år» legat över honom »såsom en mara» och att den har givit honom »obehagliga drömmar». Men — fortsätter brevet — »nu är jag viss på att jag ej skall behöfva fastna deri, lika viss, som jag är, att jag har oändligt mycket att lära deraf — positivt och negativt». Och han utlovar Burman »ett längre bref . . . just om denna emancipationshistoria» längre fram (jfr »Vitalis Norströms Brev 1889—1916», Uppsala 1923, sid. 42). Föga mer än ett halvt års tid före utgivandet av avhandlingen »Hvad innebär en modern ståndpunkt i filosofien?» anförtror han Burman i ett brev av den $18/2$ 1898, hurusom han har haft stort utbyte av sitt »förnyade» Fichte-studium. — »Icke som om jag hos honom skulle märka något väsentligt framsteg öfver Kant», skyndar han sig att tillägga. Fichtes hela problemställning finner han tvärtom fortfarande »lika förfelad». Emellertid trycker han på, att det är »ytterst lärrikt och stärkande att tränga in i honom för att göra sig hård och befast gentemot honom och deraf lära 1) att icke tolka Kant i hans anda och 2) att fly som pesten den idealistiska konstruktionsfilosofien, sådan den utbildades efter honom väsentligen på hans föranledning». Slutfasen av denna emancipation föreligger av allt att döma i den tryckta avhandlingen från 1898, vilken samtidigt utgör Norströms skiljebrev från boströmianismen.

Ett viktigt principuttalande i själva Inledningen (sid. XVII f.) klargör denna dubbla kampställning. Norström resolverar nämligen: »Om boströmianismen i anseende till sitt rent vetenskapliga värde på det stora hela taget måste betecknas såsom en i icke ringa mon konstruktiv dogmatism i förkantisk anda och riktning, så framstår den efterkantiska filosofien inom de i Tyskland uppkomna, stora idealistiska systemen i samma afseende såsom en criticism, som med rent konstruktiva hjälpmedel utför kantianismen i en fantastisk riktning.»

»Konstruktion», alltså, på båda hållen — endast mera dogmatisk sådan i förra fallet, mera fantasibetonad i senare! Och om avhandlingen »Hvad innebär en modern ståndpunkt i filosofien?» kan uppfattas såsom Vitalis Norströms vetenskapliga avskedsord till

boströmianismen, så är den detta i minst lika hög grad till den senare tyska transcendentalfilosofien, i synnerhet fichteanismen. Skriften är därigenom ett starkt polemiskt farväl till tvenne decenniernas tankearbete i hans eget liv och ett överkorsande av dess facit.

Närmare utföres denna kritik av den tyska efterkantiska idealismen (sid. XVIII f.) under följande former: »Det är den konstitutionella svagheten i Fichtes, Schellings och Hegels idealism, (heter det nu), att den fattar den intelligenta ... verksamhet, hvarifrån den utgår såsom från sin realprincip eller verkliga grund, såsom en verksamhet in abstracto utan att fästa den i bestämda åskådliga, historiskt konstaterbara orsaker. Jag lägger en utomordentlig vikt vid att på denna punkt blifva förstådd ...» Norström djärves ock (sid. XIX) påstå, »att den gemensamma, ödesdigra grundbristen hos Fichte, Schelling och Hegel är den och ingen annan, att de icke knutit den intelligentas verksamhet, som är deras realprincip, vid en verklig orsak, utan, hållande den fritt sväfvande i abstraktionens rymd, låtit den sakna konkret, faktiskt och historiskt underlag». Med en viss furia fullföljer han denna sin huvudanmärkning mot de tyska transcendentalfilosoferna efter Kant. Han invänder sålunda (sid. XX): »Att skapa en verksamhet, som icke uppbares av dessa konkreta subjekter såsom orsaker» — Norström tänker här på människan och Gud — »och som icke helt förlöper inom erfarenhetens och historiens faktiskt gifna gränser, en objektiv verksamhet af allmänart, men under pretention på konkret väsende i sig, det röjer ett fantastiskt föreställningssätt, som tager tomma och rotlösa fiktioner för af erfarenhetsinnehåll mättade och välgrundade tankar ...»

Satser av detta slag — och man finner sådana i växlande formuleringar samt av största frenesi i hans utredningar från dessa år — antyda Norströms »Pathos der Distance» i förhållande till den efterkantiska spekulatjonen. Denna förflyktigar sig i abstraktism. Och lika långt har han själv avlägsnat sig från boströmianismens personlighetssubstantialistiska läror.

Var står han då?

Ståndpunkten framgår av några uttalanden sid. XXII ff., och den erbjuder viss likhet med vad Friedrich Albert Lange betecknat så-

som »der Standpunkt des Ideals». — »En kritisk tänkare i våra dagar (skriver sålunda Vitalis Norström), som hvarken vill eller kan uppgifva den idealistiska och rationella ståndpunkten, han måste fasthålla den förnuftiga idén eller idealet såsom sin egentliga ledande synpunkt, då han icke längre till sådan kan taga den så kallade andliga och förnuftiga substansen eller verkligheten, hvilken man trott sig finna i personligheten. Personlighetens substantialitet kan nemligen icke fasthållas annat än såsom en uppgift eller ett ideal.» Detta åsyftar tydligen Boström och omöjligheten att fasthålla vid hans ståndpunkt. — »Men å andra sidan», fortsätter Norström, »får heller icke uppgiftens begrepp förflyktigas till att vara uppgift åt en orsaklös, därför abstrakt och fantastisk verksamhet. Här betecknar den förkantiska dogmatismen Scylla, det efterkantiska abstrakta fantastieriet Charybdis.» Och han tillägger: »Blott en utväg står öppen för den, som vill undvika båda. Men på den utvägen pekar också hela den andliga utvecklingens riktning i vår tid . . . Kan icke en ideal verksamhet konstateras i den enskilda människans erfarenhet, det vill säga kan icke idealet styrkas vara riktpunkt för den enskilda människans sträfvan och arbete, då» — slutar Norström med en *tour de force* — »finnes principiellt ingen plats för någon egentlig filosofi.»

Om denna sin nya ställning till metafysikens och översinnlighetens värld dekreterar Norström också nu detta (sid. XXVIII): Det »förnuftiga» är icke det verkliga i verksamheten utan verksamhetens »väsende». För att förstå detta hans uttalande och dess skiljande mellan *verkligheten* och *väsendet* må man erinra sig den gamla distinktionen mellan »existens» och »essens», vilken spelat en så framskjuten roll inom den filosofiska diskussionen alltför från Avicennas, Wilhelm från Auvergne's, Duns Scotus', Suarez' och Spinozas dagar. För denne sistnämnde voro sålunda *essenserna* = väsenheterna, liktydiga med idealbilderna, åtskilda från *existenserna* såsom de empiriska, alltid ofullgångna och ofullkomliga avbilderna, och endast hos »gud» eller substansen *sammanföllo* essens och existens (= det ontologiska gudsbevisets allmänna tankegång). Men därför blir ur denna synpunkt den metafysiska världsaspekten ett ideal, och detta får betydelse framför allt för den *etiska* betraktelsen, ity att människans uppgift därmed blir att förverkliga sin ideala essens, sin fullkomliga urbild hos »gud», och

medlet härför blir, såsom bekant, enligt Spinoza kunskapen, stegrad från *imaginatio* genom *ratio* till den 3:e och högsta kunskapsarten, *scientia intuitiva*. — Fasthålles i denna distinktion särskilt essensens förebildliga, exemplariska innebörd, dess betydelse av handlingsmönster och uppgift, så närmar man sig den tankegång, Vitalis Norström numera följer, när han i det citerade uttalandet skiljer mellan det »förnuftiga» såsom verksamhetens »väsende» och det verkliga i verksamheten. Närmare utvecklas denna tankegång på följande sätt: »Såsom reallt och substantiellt är detta väsende», skriver han, »endast vardande, och såsom sådant kan det icke fångas i kunskapens kategorier i annan mening än såsom symbol . . .» Det vill med andra ord antagligen säga, att det översinnliga (eller »väsendet» i verksamheten) blott kan fattas symboliskt, ej såsom Boström hade menat, i den *förnuftiga* kunskapens form. Denna tydning får stöd av vad Norström i fortsättningen utreder. Där anmärker han nämligen: »Till hvilken höjd eller grad av riktighet förnuftssymboliken kan föras beror ytterst på det förnuftiga viljelivets makt och på tillströmningen af andligt lif till de mystiska källsprång, ur hvilka viljan när sig. Dessa krafter», heter det vidare, »framträda i människans erfarenhet såsom tro, hopp och kärlek, och det är av dem och endast af dem menkligheten kan vänta att vinna en rikare uppfattning af det öfversinnliga. Förnuftet måste lefvas först, innan det kan tänkas, och den metafysiska spekulationen har intet annat val, ingen annan uppgift än att skänka begreppets form åt trons och hoppets innehåll. Credo ut intelligam.»

Sådan är Vitalis Norströms filosofiska ståndpunkt i detta genombrottsverk från 1898. Och generaliserande denna sin ståndpunkt påstår han (sid. XXXIX), »att öfverallt ligger åskådningens påtaglighet och trons visshet till grund för den vetenskapliga klarheten, men icke tvärtom». Ja, han avger denna programmatiska förklaring, att det »är icke menkligheten förunnadt att ställa sin öfversinnliga och förnuftiga visshet på annan bas än trons och hoppets, och det är icke filosofien förunnadt att i sin så kallade världsförklaring bringa det längre än till en systematisk öfversigt öfver trons och hoppets innehåll». Att steget till denna nya uppfattning från Boströms transcendentia objektiva rationalism för honom personligen varit smärtsamt påkostande, ser man ej minst av hans Brev. —

»Det slag jag fick den dag, då jag insåg, att förnuftet aldrig kan bevisas utan bara tros och hoppas, hämtar jag mig nog aldrig från», skriver han sålunda till en vän långt senare. Själva förnuftet måste emellertid då enligt Norström vara något erfaret, upplevat. Man måste kunna hänvisa på det säregna erfarenhetsunderlaget i vårt personliga liv för detsamma, för att det skall få gälla och åberopas. Det var detta, han åsyftade, då han i ett nyss anført textställe uttalade, att förnuftet »måste lefvas först, innan det kan tänkas.» (Jfr ovan sid. 13). Dock föranledes han därvid till ett energiskt påpekande gentemot den vanliga empirismens uppfattning av erfarenheten. Denna synes honom alltför ensidig och trång. — »Det betänkliga och sorgliga med den filosofiska utvecklingen i våra dagar synes mig vara» — skriver han i Inledningen sid. XXIX —, »att det fordrade återgåendet på erfarenheten såsom underlag och kunskapskälla för begreppen nästan öfverallt paras med förkastande och förnekande af de förnuftiga erfarenheterna och med likställande af dessa erfarenheter med sofistiska slutsatser eller rena fantastier. Men det är en fruktansvärdt ödesdiger ensidighet att inskränka erfarenhetsbegreppet till det sinnliga området, och» — understryker Vitalis Norström, säkerligen med boströmianismen i tankarna — »det torde vara den svenska filosofiens största förtjenst, att hon så kraftigt trädt in för berättigandet af att antaga en förnuftig erfarenhet (om hon ock icke mäktat bringa förhållandet mellan de olika slagen af erfarenhet till önskvärd klarhet).»

Programmet för vad författaren kallar »den sannskyldigt moderna filosofien» kan därmed och med hans egna ord sägas vara det, att »principiellt bevara den idealistiska och rationella ståndpunkten, men förlägga den inom en säker erfarenhets hank och stör och genomföra den med enbart analytisk metod» (sid. XXIX). Vad som Norström i tankarna fikar efter, är följaktligen en slags översinnlighets-empirism, sit venia verbo, arbetande med självanalysens medel samt, vetenskapligt talat, fullt konkurrenskraftig med den vanliga (»positivistiska») sinnlighetsempirismen. Det är Boströms välbekanta lära om den »förnuftiga erfarenhetens» ursprunglighet, under avskuddande av hans transcendentala personlighetsmetafysik men med bibehållande av hans analytiska metod. Åtminstone kan detta sägas vara en del av det norströmska programmet, satt i relation särskilt till Christopher Jacob Boströms filosofi. En annan del

av det är emellertid det starkt voluntaristiska och livspragmatiska inslag, vilket tydligt framträder redan i genombrottskriften, för att sedan aksentueras ännu starkare i de följande skrifterna.

3.

Låt oss emellertid först taga fasta på det kvarlevande boströmska motivet i denna översinnlighets-empirism, det vill säga på Norströms hävdande av den »förnuftiga erfarenhetens ursprunglighet», och belysa det med yttranden från själva avhandlingen!

Där möter det oss i olika versioner. Vid ett tillfälle införes det i samband med frågan om oändligheten samt huru denna erfares av oss. Norström visar sig då först och främst underrättad om, att oändligheten icke kan åskådas. »Men» — fortsätter han — »detta hindrar icke, att oändligheten kan positivt och direkt kännas. Och jag har aldrig sedt bevisat på något ställe, att icke känslan kan vara en lika real och objektiv form av uppfattning, som någonsin åskådningen, och att sålunda icke det kända i vissa af sina former kan vara fullt ut så objektivt som det åskådade» (a. a. sid. 22). Därmed företräder Vitalis Norström en uppfattning, diametralt motsatt den nutida så kallade Uppsalafilosofiens (exempelvis hos Axel Hägerström) och visar sig alltjämt hänga fast vid Boströms bekanta lära om den förnuftiga känslan såsom det översinnligas närmaste spegling i vårt inre liv. Ja, han gör det beaktansvärda, upprepande tillägget: »Ingenting hindrar mig därför att antaga något blott känt såsom fullt reallt och en vetenskap om detta kända såsom fullt ut vetenskaplig.»

Ett annat klargörande och sakligt betydelsefullt ställe — här rörande frågan om det »absolutas» vetbarhet — finner man i samma avhandling, sid. 33 f. — »Finnes det icke någon uppfattning af det absoluta, som öfverstiger åskådlighetens och förståndskategoriernas begränsning» — skriver Norström —, »då kunna vi för alltid säga farväl till hvarje tanke på ett absolut.» Emellertid *gives* det enligt hans tanke en sådan uppfattning, fast av emotionell natur. Han utvecklar detta grundtema av sin filosofi så (sid. 34): »Det är tvärtom min alldeles bestämda mening, att en objektiv, öfver verkligheten och dess former nående uppfattning finnes i och med en viss

känsla. Af denna känsla, det absoluta, kunna åskådningar vara symboler i olika grad af trohet.» Därmed återupptages temat om »förnuftssymboliken», vilket på detta sätt omedelbart sammanhänger med läran om det i känslans form givna »översinnliga» livsinnehållet. Emellertid understryker han tillika, att »det är ingen mening i att logiskt deducera symbolerna ur det absoluta, som de symbolisera, ty detta» — anmärker texten vidare — »låter sig icke utföra på annat sätt än genom det absolutas sänkande till åskådningens plan» ... Huru han därvid (såväl som annars) fattar det av honom ofta återopade symbolbegreppet, utvecklas å sid. 40. Med symbol förstår han nämligen då »en åskådning, som är bild, uttryck eller uppenbarelse af en allmännare och abstraktare uppfattning i sig varande innehåll. Symbolen uppenbarar alltså en öfvergripande enhet af ideal natur, men tjenstgör *icke* såsom »representant» för konkreta åskådningar. Och» — heter det till slut — »symbolens samband med det symboliserade ligger i hvarje fall i en förnuftig känsla, icke i en åskådning eller en åskådningsform.»

Så gestaltar sig följaktligen det kvarstående boströmska motivet, vederbörligen förtunnat och beskuret genom kantianismen, i Vitalis Norströms tänkande efter 1898! Det »oändliga», »absoluta» och »översinnliga» gör sig förnummet hos oss i den »förnuftiga» känslans form; — detta är det boströmska reliktet. Men detta »oändliga», »absoluta» och »översinnliga» kan samtidigt blott fattas i symboler — och däri röjer sig hos honom den kantska gränsdragningen gentemot metafysiken.

Letar man i Norströms utgivna korrespondens från samma tid efter bekräftande uttalanden om den beskurna boströmianism, var till han i avhandlingen om den »moderna» ståndpunkten alltfört bekänner sig, så torde det avgörande stället läsas i det viktiga brevet till E. O. Burman av den ¹⁶/₁ 1899, några månader efter avhandlingens framkomst. Där samlar Norström sig till ett klart upplagt *pro et contra* rörande denna äldre filosofi, i vars kölvatten hans egen spekulation under drygt ett årtionde stävat fram. Först och främst står då klart för honom, att den boströmska filosofien har »den enda riktiga utgångspunkten, personligheten». Ty, fortsätter han, »endast från denna utgångspunkt kan man komma fram till en universell erfarenhetsförklaring; i den mon ur den historiska utvecklingen utkristalliseras ett universellt och absolut *värde* (ideal)

kunna» — menar han vidare — »motsatserna i erfarenheten öfvervinnas, praktiskt och teoretiskt». I sin praktiska filosofi synas honom också Boström och Carl Yngve Sahlén stå detta ideal närmare än någon annan tankeriktning, han känner. »Häri ligger en omätlig förtjenst, så stor, att ingen spekulation har goda utsigter att lyckas, om den går Boströmianismen förbi.» Detta anger — i brevet — *propunkterna* och den obstruerande boströmianens tackfyllda avsked.

Slag i slag följa så *contrapunkterna*, och dessa sakna ej sin sälla. Innehållet i systemet har sålunda, bekänner han för Burman, »hvarken erhållit den genomarbetning i abstraktionen och reflexionen, som lägger dess relationer till andra och motsatta ståndpunkter klara, hvadan den ännu ej på långt håll kan sägas hafva uppvisat sin logiska möjlighet (motsägelseslöshet), än mindre har åsikten fått den monumentala gestaltning, som berättigar den att, ur formell synpunkt, uppträda vid sidan af utlandets stora systembildningar. Åsikten saknar klara linjer, bestämdhet, utarbetning, m. e. o. *form*.» Dessa systemets logiska och arkitektoniska brister härleda sig enligt hans omdöme däraf, att fastän åsiktens främsta företrädare varit »män med ett ovanligt sundt, rent och rikt personligt lifsinnehåll (inre erfarenhet)», så har ingen av dem varit »en intellektuell kraft af första rang, och *ingen* har varit utrustad med genialitetens gåfva, den monumentala byggande fantasien». Så formas domen över bl. a. sådana män som Sigurd Ribbing och Carl Yngve Sahlén, boströmianismens närmaste arvtagare och fortbildare i Uppsala och Norströms tidigare handledare i filosofien. Ty vad som fordras är enligt brevet »först och sist *geni* (fantasi)» — just det, som den svenska filosofien enligt Norström dittills i alltför hög grad hade saknat.

Med ett tvärt omslag från kritik till profetia slutar så Norström denna sin återblick med spådomsorden: »Derför är framtidens system att vänta af ett filosofiskt geni, som har den svenska filosofiens utgångspunkter i den inre, förnuftiga erfarenheten».

Det torde icke vara alltför ogrannlaga att förmoda, att Norström härvid har haft sig själv och sin nyvunna »ståndpunkt i filosofien» i tankarna. Denna »ståndpunkt» ägde i varje fall just de fästen i den boströmska traditionen, varpå spådomen hänsyftade; och fantasi, på underlag av lidelsefull viljestyrka, var å andra sidan

den begåvningsfaktor, som han i andra sammanhang frikostigt tillerkände sig själv — men bittert saknade hos den dåtida uppsala-filosofien, Burmans egen icke undantagen.

Emellertid utgör det här senast framställda endast en *del* av det nya norströmska programmet efter avfallet från boströmianismen. Den *andra* delen är dess starkt markerade *voluntarism* och *pragmatism* — det som tillika kunde sägas utgöra det egentligt »moderna» i ståndpunkten. Ty Norströms filosofiska grundtes, när han går till författandet av den celebra avhandlingen från 1898, synes vara satsen: *Stat pro ratione voluntas* — och denna sats fattad och tilllämpad i både kunskapsteoretisk och psykologisk bemärkelse.

Sid. 82 (anm.) uttryckes den såhär:

»Menniskan kommer sanningen principiellt närmare, i den hon hennes vilja förbättras. Det gifves till sist intet annat sätt att häfva erfarenhetens motsägelser och sanningens dermed hand i hand gående fattigdom på innehåll och innehållets blotta bildlighet än att erfarenheten successive blifver en annan, det vill säga omskapas genom viljan.»

Detta närmast sett ur etisk-noetisk synpunkt. Ur reall-psykologisk synvinkel formuleras samma grundtes (sid. 85) av honom sålunda: »Vi kunna (sålunda) utgå derifrån, att viljan är den psykiska kraften, och att det icke finnes några andra psykiska krafter än viljor och, i andra hand, viljeriktningar . . .» Ett annat principuttalande i voluntaristisk riktning turneras (sid. 86) så: »Viljan (skriver Norström) är den konkreta substansen på det psykiska området, och hon sträcker sig genom alla psykiska bestämningar såsom enheten sträcker sig genom mångfalden och kraften genom yttringarna (förmågan genom funktionerna). Hon är deras grund och deras hand.» Därav följer också, att intelligensen råkar i viljans släptåg; eller som det å sid. 87 säges: »Alla föreställningar och begrepp måste fattas såsom funktioner af viljan, om de nämligen tänkas utan abstraktion från sin grund eller i sitt totala psykiska sammanhang.» Det »teoretiska klarhetsintresset» uppfattas därvid såsom en specifik form av viljans »strävan efter harmoni». Norström fortsätter att *con amore* utveckla denna nya voluntaristiska psykologi med uttalanden sådana som dessa: »Hela den teoretiska utvecklingen drifves ju och uppbares af andlig energi,

och hvad är andlig energi annat än viljekraft?» (a. a. sid. 88). Han tillägger (ibid.): »Jag drar af allt detta den slutsats, att all verksamhet är viljeverksamhet eller är praktisk, hvilket visar sig ur både ändamålets, orsakens och formens synpunkter, och att den så kallade teoretiska verksamheten blott är en sida af den praktiska.» Och han förklarar (sid. 89) som sin *bestämda* mening, att »hvarje framsteg i klarare och fylligare medvetande, hvarje utveckling inom det teoretiska medvetandet» måste förstås »genom viljans energiriktning och energi i sin riktning». — »Af viljornas på djupet verk samma krafter lyftas och sänkas nu den teoretiska kulturens böljor» (sid. 89 f.), heter det i ett annat uttalande. Ja, än mer: »'Känsloförmågan', 'föreställningsförmågan', 'tankeförmågan' beteckna något hos, i och genom viljan varande och kunna blott i sekundär och öfverförd bemärkelse kallas 'förmågor', inskräper ett annat ställe (a. a. sid. 90). Samtidigt vänder han sig kritiskt mot intellektualismen i både kunskapsteori och psykologi och anmärker: »Söker man deremot att ställa detta medvetande (= det teoretiska medvetandet) så att säga på egen grund och botten och använder man detsamma inom psykologien såsom det psykiska lifvets bärande fundament, då kommer den psykologiska vetenskapen att sväfva i luften, i abstraktionens tomma rymd.» Och från Inledningen kunna dessa orden tagas (a. a. sid. XXXI): »Det praktiska subjektet» — inpräntas det där — »eger en sådan bärkraft såsom erfarenhetens grund, att det inom vetenskapen kan tjenstgöra såsom real-princip.» — Med samtliga dessa uttalanden, varmed en mångfald andra kunde jämföras, hävdar Vitalis Norström således det praktiska förnuftsens både *praktiska* och *teoretiska* primat. Klarare och mera reservationslöst kan man heller knappast bekänna sig till den huvudströmning inom äldre och nyare filosofi, som Tönnies och Friedrich Paulsen betecknat såsom voluntarismen och som efter Fichte och Schopenhauer företrätts bland annat av Nietzsche (under »Umwertungs»-åren), samt vidare av Tönnies, Wundt, Sigwart, Fouillée, Dilthey, Windelband, Rickert, Royce, Vaihinger, Bergson, Dewey, William James och inom nordisk filosofi av Harald Høffding. Vitalis Norström får betraktas som den *mest* utpräglade skandinaviske representanten för denna starka och vitt utbredda strömning inom det utgående 1800-talets och det ingående 1900-talets filosofi.

I närmaste samband med sin voluntarism bekänner Vitalis Norström sig till en lika utpräglad *konkretism*, om en sådan term må få brukas; till det enskilda, det personligt på något sätt erfarna, i skarp motsättning till det abstrakta och generella — samma tanke-tema, som vi förut berört i samband med hans kritik av Boströms lära om det »absoluta förnuftet» (ovan sid. 6 ff.). Detta krav på konkretion så långt möjligt formulerar han vid ett tillfälle (Inledningen, sid. XXXII) med hänsyn till viljan och den psykiska kausaliteten på detta sätt: »Den kauserande viljan skall ses ur historisk och empirisk synpunkt såtillvida, att hon alltid ses i sammanhang med de fysiska individer, hos vilka hon framträder och uppenbarar sig. Filosofien har med andra ord icke att utgå från andra orsaker än verkliga, det vill säga historiskt gifna, personer i deras individuella åskådningsgestalt.» Över huvud yrkar han på konkretion i allt. Man når sålunda, hävdar han i ett annat sammanhang, aldrig det ideala på abstraktionens och reflexionens väg. Reflexionen, förkunnar han (sid. 93), »bygger ingen bro från ett 'diesseits' till ett 'jenseits'». — »Det ideala måste *vara*, innan det kan *tänkas*, hvilket endast kan betyda, att det måste vara gifvet för människans konkreta uppfattning såsom ett enskilt, innan det kan tänkas till sin allmänna form. Och det ideala varat är viljeprocess, knuten till en i den konkreta känslans natt nedsjunkande viljesubstans.» Så falla hans egna ord (a. a. sid. 93). Och på detta sätt sammanhänga hos honom konkretismen och voluntarismen med *läran om den i känslans form givna s. k. »förnuftiga» erfarenheten* — i polemisk samverkan mot den av Norström alltid hudflängda »abstrakt-intellektualistiska uppfattningen af det psykiska.» Det inflytande detta uppfattningssätt utövat på vår världsåskådning, är enligt honom »i sanning ofantligt, men också i sanning tragiskt» (a. a. sid. 93). Dess verkningar spårar han ej minst hos Immanuel Kant, vars transcendentalfilosofi han även av denna grund kritiskt antastar, dock under framhållande av (sid. 94), att »hans idealism aldrig blir ihåligt konstruktiv, utan är i det högre (abstrakta) registret anderik agnosticism och i det lägre sund och ädel praktisk rationalism»; — en träffande och förträfflig karakteristik, för övrigt! — Hos Kants närmaste efterföljare blir läget emellertid värre. »Då lössläppes de rotlösa abstraktionernas koppel till den

'vilda jakten'» (a. a. sid 95), finner Norström på sitt alltid bildrika men icke alltid stilfulla, med katakreser späckade språk.

Skarp är också den synnerligen ingående kritik av Fichtes filosofi, som Vitalis Norström inleder å sid. 103 av sin avhandling och sedan fullföljer till dennas slut (sid. 147). Denna vidräkning går ut över så gott som alla grundbegreppen i Fichtes Vetenskapslära. Om den »intellektuella åskådningen» — Fichtes nyckelbegrepp — utsäges (sid. 112), att den »visar sig vara helt alogisk, därför omöjlig att uttrycka och meddela åt andra». I denna Fichtekritik följer han ej sällan Loewe och Erik Olof Burman, den senare såsom bekant hans vägvisare till Fichte under 1890-talets år och den beständige adressaten för hans filosofiska handbrev. — Om emellertid hela denna upprödning inom det Fichte'ska systemet, vilken för övrigt ej saknar enstaka briljanta moment, får anses vara helt på sin plats i en avhandling, som *enligt titeln* önskar utreda innebörden av en »modern» ståndpunkt i filosofien, må vara tvivel underkastat. Den röda tråden tappas bort, och intrycket av helgjutenhet äventyras.

Å slutsidorna av sin Inledning ställer författaren den kommande filosofiens horoskop. Utan att vara utrustad med profetians gåva menar han, att man måste inse, »att framtidens filosofi kommer att stå hvarken under den absoluta substantialitetens eller den absoluta kausalitetens, utan under den historiska kulturutvecklingens tecken». Det vill med andra ord säga, att den kommer att fullfölja varken Christopher Jacob Boströms, eller fichteanismens eller hegelianismens linjer. Den blir *personlighetsforskning* i vidsträcktaste bemärkelse — därvid omfattande även det ethos, som röjer sig inom den handlande och dömande människan. Eller som Norström i ett föregående sammanhang betonar, så har man att lancera »den i sinneverlden lefvande och verksamma, konkreta och individuella personligheten såsom den moderna filosofiens samskyldiga realprincip». Denna förändrade och vidgade form av personlighetsforskning, som Norström också själv anser sig företräda, ligger också — enligt hans övertygelse (sid. XXXV) och trots allt — »i den nationellt svenska filosofiens rätta utvecklingslinje». Under starkare behjärtande av Kants förnuftskritik fortsätter den i själva verket, finner han, Geijers, Boströms och Carl Yngve Sahlins personlighetsfilosofi. »Derför är den en personlighetens filosofi under relativistisk (historisk) form» (sid. XXXVI). Kraftigt understryker

Vitalis Norström därvid dock det kantska inslaget i denna sin nya »personlighetsfilosofi» — delvis säkerligen med rätta! Sålunda vittnar han om den, att den »vill vara en boströmianism, som genomtränges af kriticismens vetenskapliga sjelfmedvetande ...» Utan tvivel vill och avser den ock att vara detta. Likvisst vidgar Norström samtidigt det av Kant snävt fastlagda rent naturvetenskapliga erfarenhetsbegreppet genom att hävda vad han kallar den »förnuftiga» erfarenhetens verklighet, vari han närmast följer Boströms äldre stråt. Och därjämte flyttar han sina kulturfilosofiska positioner ett stycke framåt i samma allmänna riktning, som samtidigt och något senare följes hos en rad tyska tänkare sådana som Wilhelm Dilthey, Wilhelm Windelband och Heinrich Rickert. — I formel alltså: med Christopher Jacob Boström tillbaka till Kant — och så vidare framåt i nykantianismens, voluntarismens och pragmatismens riktning; dock så, att så mycket som möjligt av det specifikt kristna tankegodset får löpa med i denna först tillbakagående kritiska och sedan positivt framåtgående rörelse! Enklare än så är icke den tankebanan Norström haft att tillryggalägga efter avfallet från Boströms objektiva idealism.

4.

Jag nämnde det *kristna* tankearvet hos Norström — och trots alla kantianiserande förbehåll och vändningar hos honom är det omöjligt att förbise det. Såväl före som efter avfallet *är* och *förblir* han städe ett stycke lutheransk teolog. Och då detta kristna tanke-tema behärskar honom, uttalar han sig avsevärt mera positivt och dogmatiskt än i sin här förut berörda *symbollära*. Bland annat är han då angelägen om att »få till fullo erkänna — och att i detta mitt erkännande blifva uppfattad alldeles efter orden — att Gud i förhållande till världen är sann verklighet och är världens väsende» (sid. 44). Då kan det undslippa honom ett så pass anmärkningsvärt uttalande som detta: »Den för oss givna verkligheten är det gudomliga förnuftet, och världen är till sitt väsen personlig» (sid. 44). Ja — »Gud» är för honom då kulturens »i sin enhet uppfattade grund» (ibid.). Att Vitalis Norström kan fästa *sådana* satser på papperet och samtidigt tro sig fasthålla vid den kantska kunskapskritikens

agnostiska, eller såsom han medgav, »ädelt» agnostiska ståndpunkt, är överraskande. Det utvisar, att den gamla rationalistiska surdegen och den gamla teologiskt färgade metafysiken trots alla försäkringar om motsatsen ingalunda äro utrensade hos honom. Man springer icke så lätt ifrån sin skugga — särskilt ej när den redan följt en mera än ett halvt människoliv.

Ej nog med, emellertid, att sådana satser äro klart oförenliga med den kantska agnosticismen; de synas även vara det med andra utredningar hos Norström själv och i samma skrift. Jag lånar en sådan från Inledningen, sid. XXXIII. Det har då varit tal om, att filosofien har att utgå från verkliga orsaker, »det vill säga historiskt gifna personer i deras individuella åskådningsgestalt» — och det är det nya tanketema hos honom, som vi förut betecknat såsom konkretismen i dess karakteristiska förbindelse med voluntarismen. Likväl kan och måste enligt Norström »förståndet» inse nödvändigheten av en djupare liggande orsak än dessa historiskt givna konkreta personviljor — »en allenhetsorsak», kallar han den. Även om »förståndet» alltså måste ponera (och postulera) en sådan »allenhetsorsak», så *strider dock varje egentlig kunskap om en dylik orsak*, hävdar Norström här, *radikalt mot »det menliga medvetenhetslivets villkor»* (ibid.). Ja, han inskräper än ytterligare (ibid.): »Den yttersta grundens i sig varande väsen är och förblir inom människans kunskaps-sfer ett gränsbegrepp och ingenting annat. Att taga denna grund till aktiv princip för och inom sin filosofiska vetenskap . . . det är all sund vetenskaps gifna död, enär det tvingar till att ställa den omöjliga uppgiften för sig att härleda vetande ur det ovetbara och dessutom till ett ovärdigt logiskt spegelfäkteri vid de outhärliga försöken att för sig och andra dölja de konstgrepp, som ensamt möjliggöra skenet af en sådan härstamning.» Ett uttalande som detta är *god kantianism* men just därför omöjligt att förena med det förut anförda. Över huvud har Norström svårt att inarbeta det kristna tankegodset inom den nya tanke-ramen. I varje fall ökar det avsevärt spänningen mellan de olika disparata tankemotiven i hans nya filosofi, och man får ingen klarhet.

Oklara äro även de allmänt kunskapsteoretiska och psykologiska idéerna, sådana de få framträda i detta verk. Så mycket kan dock anses givet, att Vitalis Norström styr i den strömfåra, som i opposi-

tion mot »mosaikpsykologiens» äldre uppfattningssätt löper i riktning mot den nutida *helhetspsykologien*, »komplexionspsykologien» och *gestaltpsykologien*, sådana dessa utformats av Felix Krueger och Würzburgskolan å ena sidan, av Wertheimer—Koffka—Köhler, å andra. Läs förslagsvis sidd. 48—49 i avhandlingen! — »Psykologiens urfaktum», dekreterar Norström där (sid. 49), »söker jag ... icke i sensationen, utan i en oförmedlad, faktisk helhetskonception, der det på en gång färdiga och gifna tinget står emot det på en gång färdiga och gifna subjektet ... Hvad jag opponerar mig emot, det är, att det i psykologien någonsin skulle vara fråga om bildandet af en ursprunglig erfarenhet, om uppkomsten af ett yttre ting genom förmedling af psykiska processer och dylikt ... I psykologien kan endast vara fråga om den oförmedlade psykiska helhetens successiva öfvergång i en förmedlad, om det aktuella medvetandets genetiska förverkligande från basen af en för medvetandet ursprunglig motsättning mot det objektiva och i och under och medelst denna motsättnings fortskridande skärpning och utvidgning.» Ja, Norström menar (ibid.), att vi kunna »lugnt utmönstra ur vår vetenskap hela den kausala apparat, som skulle tjena till förklaring af erfarenhetens »bildande och uppkomst», såsom »sensationerna», såsom »psykiska elementer», skillnaden mellan »primära» och »sekundära» kvaliteter eller mellan »det som har objektivt och det som har subjektivt ursprung» hos tingen, en ursprunglig »syntetiserande» verksamhet hos medvetandet ...» Men i denna Norströms exposé är kunskapsteoretiskt och psykologiskt så hoptrasslat med vartannat, att det icke lätt kan tvinnas i sär. Och om man, som Norström här, anser sig kunna »utmönstra» tanken om en »ursprunglig syntetisk verksamhet hos medvetandet», kantianismens kärnpunkt, i kraft av läran om apperceptionens ursprungligt syntetiska enhet: hur kan man då i *andra* väsentliga stycken vilja fasthålla vid den eller förklara, att ens personlighetsfilosofi vill vara en av kriticismens vetenskapliga självmedvetande genomträngd boströmianism? (Jfr ovan sid. 22.)¹ Man möter alltså alldeles icke ett genomfört systems klara och fixerade linjer hos den Norström, som filosoferar i avhandlingen från 1898, utan en

¹ På denna punkt upphör i varje fall min egen förståelse av Norströms ståndpunkt i denna avhandling.

bubblande och jäsande tankemassa, vars säkrast skönjbara men tillika mest svårförenliga ingredienser äro de förut här framhållna: *voluntarism, konkretism, kantianism och läran om den förnuftiga erfarenhetens omedelbarhet* — allt i förbindelse med *ett immanent fattat kristet gudsbegrepp*, vilket senare sannerligen knappast är ägnat att göra denna redan i förvägen egenartade motivkombination klarare. Det enda, som synes fullt avgjort och säkert, är här som i föregående skrifter, hans förkastande av naturalismen. I detta sammanhang försvarar han viljefriheten såsom förenlig med den obrutna naturkausaliteten och lagen om energiens konstans med bland annat följande argument, vilka det är svårt att låta stå helt oemotsagda (sid. 11 f.):

1. Energilagen utesluter icke, menar han då, att »andliga orsaker kunna bestämma riktningen hos fysiska förändringar, fattade såsom rörelser, om de än icke kunna anses bestämma deras art och styrka» (sid. 11). — Härvid förbiser Norström, att det även för förändring av krafter och rörelsers *riktningar* kräves verkliga krafttillskott. Och sin felaktiga allmänna sats tillämpar han omedelbart på det psykofysiska förhållandet med denna fråga: »Hvarför skulle ej psyke kunna aktualisera denna (= den molekylära energien i hjärncellerna) i olika riktningar, det vill säga utefter olika utåt förande nervösa ledningsbanor, och på det sättet sätta olika muskler i verksamhet . . .?» Men på en felaktigt ställd fråga måste även svaret bli felaktigt. För själva »aktualiseringen» av den molekylära energien erfordras ett bestämt mått av energi, liksom för förändringen av krafter och rörelsers riktningar.

2. Utlösning på psykisk väg av latent energi antages av Norström såsom en möjlighet också enligt följande resonemang: »Man kan icke förstå, ur energilagens synpunkt, hvarför icke lika gerna en psykisk orsak, som en fysisk, skulle kunna (utlösa?) den latent energi. Ur energilagens synpunkt synes det vara fullt likgiltigt, om en ande, en vilja, utlöser den i krutet liggande energien, eller den nedfallande hanens mekaniskt arbetande kraft gör det . . . Hvarför skulle alltså den latent energi i nervcentra icke kunna urladdas lika väl på föranledning af en viljeakt, som af aktuell nervenergi, då nervenergien inom den bestämda serien af nervösa förändringar hvarken ökas eller minskas och ingen lucka inträder i det fysiska sammanhanget?» (sid. 13). — Likaledes felaktigt! Ty

liksom för en förändring av redan bestående rörelseriktningar, fordras även för utlösning av latent krafter faktiska krafttillskott. Därmed är satsen om energiens bestånd träd för nära. Ty kan den blotta föresatsen, kan vår blotta åstundan åvägbringa rörelser, då importeras energi och »arbete» i verkligheten. Än vidare: förmådde blotta lusten, blotta viljan att rubba så mycket som en enda äggvitemolekyl i vår hjärna, då vore det icke mycket orimligare att tänka, att vår vilja kunde försätta berg eller hejda månen i dess bana. »Il n'est que le premier pas que coute» — och Vitalis Norström bereder med sitt resonemang i själva verket rum för undret inom mekanikens och molekylarfysikens ramverk.

3. Ett tredje argument! För Universum, såsom oändligt, kan man enligt Norström icke tala om en bestämd summa energi och därför ej heller om energiens *konstans*, vilken senare förutsätter ändliga, mätbara mängder. »Derför» — tillägger författaren sid. 16 — »gäller energilagen inom naturen, men icke om naturen, inom en fenomenräcka, men icke om fenomenräckan utan vidare.» — Argumentet synes helt och hållet gagnlöst. Ty när vi tala om energiens konstans, så mena vi alltid förhållandena inom ett visst slutet arbetande system: det *enda*, inom vilket vi kunna utföra mätningar och jämförelser mellan energisummorna i tvenne skilda tidsmoment. Och över allt, där vi behärska alla inspelande omständigheter, inom experimentalfysiken, inom kemien och, så långt man hunnit, även inom fysiologien, ha förhållandena befunnits vara sådana, som lagen om energiens bestånd utsäger. Det är nog för naturforskaren, om denna så kallade lag gäller *inom* naturen och följaktligen också för det mänskliga nervsystemet och den mänskliga hjärnan. På denna väg synes Norström icke kunna vinna något för sin teori om viljefrihetens samgång med lagen om energiens bestånd; han har uppenbarligen icke rätt förstått de verkliga svårigheter, som härvid möta honom, därom vittna hans egna argument. — I det allra sista arbetet av hans hand, den oavslutade boken »Om viljans frihet» (1917), upptagas ånyo dessa frågor rörande möjligheten att förbinda viljefrihetsteorien med lagen om energiens bestånd och återkomma även (i kapitlet om »Naturalismens mytologi», sidd. 103—123) samma argument, som framföres här i skriften från 1898. Ståndpunkten är följaktligen även då supranaturalistisk, för så vitt som Vitalis Norström vill hävda friheten inom den fysiska

energiens värld och ej med Kant förlägger den till det transcendentas och noumenalans område. Han hör nu en gång till de tänkare, för vilka determinismen och den obrutna naturkausaliteten skulle innebära sedlighetens, ansvarighetens och viljans död och vilka inför naturalismens aspekt av tillvaron utbrista: »Es möchte kein Hund so länger leben!» På viljans makt att omdana verkligheten i förnuftig riktning måste han tro för att stå ut med livets äventyr och tror han också fullt och fast. Så till vida är han voluntaristisk optimist, åtminstone i denna genombrottsskrift. Å sidan 58 läser man de för honom både som tänkare och politiker karakteristiska orden: »För viljans ordnande af tillvaron och ombildande deraf i förnuftig riktning är . . . ingen synbar gräns satt, och vi kunna icke acceptera den satsen, att någon orubblig skranka här stänger vägen . . . Hvilken ömklighet ligger i att t. ex. stänga utsigterna för den verldsomdanande kulturen i djupaste mening inom vår tillfälliga fenomenverld och utmåla det slutliga målet för kulturen såsom industrialismens gyllene ålder och ett allmänt broderskap! För den rena och utbildade förnuftskänslan ter sig en sådan slutlig utsigt tvärtom såsom något i hög grad otillfredsställande, för att icke säga frånstötande. Nej, här kan i sanning ingenting annat tillfredsställa än det oändliga utvecklingsperspektivet med dess möjligheter att steg för steg upphäfva sjelfva sinnligheten . . . Ty för den allmänna fredens ideal, för altruismen, för det sociala jemvigtsläget, för ett fullt mekaniseradt världstillstånd kan menskligheten icke på allvar sätta in sina bästa krafter.»

Så uttalar sig Norström. Och, i sanning, må man väl säga: märkliga och kärva ord, dessa, att det »allmänna broderskapets», den »allmänna fredens» och »altruismens» idealer skulle te sig »frånstötande» för den odlade förnuftskänslan. Att man icke skulle acceptera dem som det slutgiltiga och fullt tillräckliga målet för den historiska processen, låter måhända säga sig. Men att de skulle te sig såsom »frånstötande», det är till och med i en Norströms mun starkt. Oundgängliga *etapper* på mänsklighetens framtidsväg få de väl under alla omständigheter anses beteckna, om denna annars går emot »förnuft». Hur skulle en »kultur» utan dem se ut? frågar man sig med bestörtning. Som äkta norströmska frispråkigheter och temperamentsutbrott må de äga sitt värde. Men filosofiskt te de sig som åtskilligt förflugna. I alla händelser varsla

de om Norströms senare kulturkritik i skrifter sådana som »Hvad vi behöfva», »Ellen Keys tredje rike» och »Masskultur».

Till några av tankemotiven i dessa ha vi därmed också banat oss väg. Särskilt i den förstnämnda av dessa skall uppfattningen av den vetenskapliga begreppsbildningen som *rent konventionalistisk* framträda starkare än i genombrottsskriften från 1898 — och liksom där i förbund med det voluntaristiska och religiösa motivet. Norström finner efter hand säkrare fotfäste på den »moderna ståndpunkt i filosofien», som han i kampskriften mot boströmianismen intog, på samma gång som han allt medvetnare utnyttjar den till religionens och den kristna livskänslans fromma. Man skulle därför kunna säga: han blir »modern» i kunskapsteorien för att kunna förbli *konservativ* i »tron». Så röjer sig ej minst i hans egen tänkareutveckling det »viljans primat», som han i sin filosofi förkunnar.

RÉSUMÉ

Un des événements les plus remarquables de la philosophie suédoise des années 1890 est la désertion de *Vitalis Norström* de l'ancienne philosophie suédoise de la personnalité, dont le monument classique est le système philosophique de Jacob Boström et sur les idées de laquelle Norström s'était toujours appuyé depuis ses années d'études à Upsal.

Avec cette désertion, marquée par la thèse »Que comporte une position moderne en philosophie?» (»Hvad innebär en modern ståndpunkt inom filosofien?», 1898), Norström entame en réalité un combat sur *deux* fronts: l'un dirigé contre l'idéalisme objectif dogmatique de Boström avec sa doctrine de la divinité comme raison absolue et personnelle, s'élevant au-dessus des formes temporelles et historiques de la vie; l'autre contre l'idéalisme allemand constructif post-kantien, principalement contre Fichte qu'il considère comme ayant entraîné la philosophie kantienne dans une direction »fantastique» et abstraite. Norström réalise aussi sur des points essentiels sa propre lutte de libération des doctrines de Boström avec les armes kantienne de la critique des connaissances. Il considère que le défaut fondamental du système boströmien est »la faiblesse de son analyse du concept de la personnalité». Vis-à-vis de son concept de

la personnalité transcendante et intemporelle, il fait ressortir avec force que celui-ci ne constitue qu'une abstraction hypostasée et que le personnel ne peut être conçu que comme »une force active dans le monde sensoriel». Le »moderne» de ses points de vue postérieurs à sa désertion, doit avant tout être considéré comme reposant dans son volontarisme et son pragmatisme en relation avec l'interprétation conventionnaliste qui se montrait déjà chez lui dans sa conception de la construction des concepts scientifiques.

Malgré ces efforts vers le »moderne», Norström désire dans son règlement de comptes avec Boström conserver une aussi grande part que possible de la philosophie de la personnalité et de la conception chrétienne idéaliste de son système, entre autre sa doctrine de »l'expérience raisonnable» donnée sous forme de sentiment. Le programme philosophique de sa thèse de 1898 pourrait donc être exprimé par cette courte formule: Avec Christopher Jacob Boström, retour à Kant — et ensuite, avec une critique de Fichte, nouveau départ vers le néo-kantisme, le volontarisme et le pragmatisme de telle manière pourtant que la plus grande partie possible du domaine de pensée spécifiquement chrétien puisse suivre ce double mouvement d'abord de retour *critique* puis de progression dans la direction de la *philosophie culturelle* et de la personnalité.

Ou plus brièvement encore: Norström s'est fait *moderne* dans la théorie des connaissances pour pouvoir rester *conservatif* dans la »foi». C'est ce qui semble être la véritable portée de la désertion qu'annonce Norström dans sa célèbre thèse de 1898.

KRING BIRGER GUNNERSENS PALTEBOK

NÅGRA RÖN BETRÄFFANDE LUNDS ÄRKESÄTES GODS OCH
DESS FÖRVALTNING VID MEDELTIDENS SLUT

AV

GÖSTA JOHANNESSON

Källorna rörande den lundensiska kyrkans historia under medeltidens senare del är påfallande rika. Detta gäller ej blott det bevarade brevmaterialet utan även handlingar rörande kyrkogodsets omfattning och administration, i främsta rummet jordeböcker. Sålunda har bl. a. två jordeböcker från årtiondena närmast före kyrkoreformationen bevarats över större delen av det gods, som hörde till ärkebiskopsbordet. Den till omfånget mest betydande av dessa är den s. k. Palteboken.

Till Palteboken knyter sig många problem. Den är nämligen bevarad ej i original utan blott genom en avskrift från 1600-talets mitt. Denna avskrift är numera defekt — ett par blad saknas i slutet — men de felande partierna kan suppleras efter en kopia, som togs år 1747 efter den nämnda avskriften. Vad jordeboken kallats, medan det katolska lundensiska ärkebiskopsdömet ännu bestod och det i densamma förtecknade godset fortfarande befann sig i kyrklig hand — genom reformationsbesluten år 1536 indrogs egendomen till kronan — är ej med säkerhet känt. Benämningen "Palte" är nämligen belagd först mot 1500-talets slut. Den exakta tidpunkten för Paltebokens uppläggning är ej fastställd, och någon grundligare undersökning rörande dess omfång, innehåll och syfte har aldrig gjorts. Detta är blott några av de spörsmål som aktualiseras vid ett studium av Palteboken. En del av de väckta frågorna torde kunna besvaras, om Palteboken insättes i sitt historiska sammanhang och betraktas i ljuset av det källmaterial, som är bevarat rörande den ärkebiskopliga godsförvaltningen vid medeltidens slut.¹

¹ För handskrifternas utseende och historia hänvisas till förf:s inom kort utkommande edition av Palteboken, vilken tillsammans med den i det följande behandlade uppbördsjordeboken från år 1522 kommer att utges i Vetenskaps-Societetens i Lund skriftserie »Skånsk senmedeltid och renässans» under titeln »Jordeböcker över Lunds ärkesätets gods vid medeltidens slut». — Palteboken — dvs. den bevarade 1600-talshandskriften — har tidigast behandlats av S. Lager-Bring i Monumenta Scanensia 1 (Lund 1744), vari han bl. a. påpekat några av

Den av traditionen givna centralpunkten i ärkebiskopsgodsets administration var ärkebiskopens residens i Lund, Lundagård. Förutom över Lundagård, som sedan 1400-talets mitt var befäst, förfogade ärkebiskopen över flera fasta platser inom stiftet, vilka samtidigt var administrativa centra. På Bornholm, som av gammalt lydde under Lunds ärkesäte, låg Hammershus slott, i Listers härad i Blekinge innehade ärkebiskopen Elleholms slott, kring vilket en av ärkebiskopen år 1450 privilegierad stad uppvuxit, i Vemmenhögss härad i Skåne tillhörde Näsbyholms slott ärkesätet, och slutligen innehade ärkebiskopen även Åhus slott och stad. Enligt de privilegier, som ärkebiskop Jens Brostrup (1472—1497) gav Lunds domkapitel, skulle fogdar på dessa slott — i källorna i regel bärande titeln »embetsmand», »præfectus» eller mera sällan »höfvitzmand» — utses endast med samtycke av domkapitlet.² Bevarade räkenskaper och jordeböcker ger oss en inblick i hur förvaltningen var ordnad på Lundagård och på Åhus slott.

Av bevarade utgiftsräkenskaper för åren 1534—1535 framgår, att under Lundagård lytt även fogdarna på ärkebiskopens gårdar Flyinge i S. Sandby socken, Torna härad, och Värpinge (numera Trolleberg) i Flackarps socken, Bara härad, skogvaktarna i ärkesätets skogar i Hardeberga, Sövde, Snårestad och Veberöd samt föreståndaren för ärkebiskopens järnhytta i Stidsvig, N. Åsbo härad.³

dess särdrag och fastslagit dess karaktär av avskrift. På hans framställning byggde i allt väsentligt N. Wessman i Äldre och nyare skånska handlingar för år 1755 (u. å.). Wessman tillade dessutom ett uttalande av Johan Ihre, som i namnet »Palte» såg samma ord som lat. palatium, och tolkade benämningen Paltebok som »Codex palatii». Därtill fogade han en beskrivning av 1747 års avskrift samt avtryckte två brev från 1501 resp. 1555 rörande ett par rågångar i Skåne. I sina Samlingar till Skånes historia och beskrifning I: 2, 3 (Lund 1802, 1814) återgav N. H. Sjöborg tämligen osjälvständigt Wessmans framställning och avtryckte efter 1747 års avskrift under titeln »Utdrag af Skånska Palteboken af år 1504» samtliga notiser om markaskäl, dvs. rågångar, som Palteboken innehåller. — I senare tid har Palteboken helt kortfattat behandlats av L. Weibull i Bibliotek och arkiv i Skåne under medeltiden (Lund 1901) samt av C. G. Weibull i Bidrag till Lunds domkapitels och dess arkivs historia efter reformationen (Hist. tidskr. för Skåneland 4. 1910—1913).

² Lunds ärkestifts urkundsbok, utg. av L. Weibull (i det följande förkortad: LÄU) 4: 142. Fogdarna belagda exempelvis i LÄU 4: 382; 5: 62, 126 f.; 6: 250, 277.

³ Utgiftsräkenskaper för Lundagård 1534—1535, Gamle Regnskaber, Lunde Ærkebispes Regnskaber 1519—1535, Rigsarkivet, Khvn. Dessa upptar även ut-

Fogden på Lundagård har utbetalt löner till ärkebiskopens official, till fogden över ärkebiskopsgodset i Halland, till ett tiotal frälsemän, som stod i ärkebiskopens tjänst samt till husfolket på Lundagård, bl. a. stallmästare, köksmästare, duksvenn, munkänk, portvakt och ett antal bösseskyttar. Eftersom en del av det gods, som tillhörde ärkesätet, donerats dit i samband med upprättandet av vissa andliga stiftelser, utgav fogden även smärre summor till kaniker och mässdjäknar i Lund och bestred kostnaderna för hållande av vissa gudstjänster i domkyrkan.

Intäkterna från ärkebiskopsgodset inflöt i pengar och in natura. Penningavgifterna inbetaltes och redovisades i skrivarestugan på Lundagård, naturapersedlarna levererades till ärkebiskopens fatabur. Ett flertal tjänstemän — de benämndes oftast »skrivare på Lundagård» eller »scriptor curiæ» — var knutna till skrivarestugan, och de ovan nämnda utgiftsräkenskaperna uppger sig vara förda av en »notarius curiæ Lundensis» vid namn Johannes Petri. Fataburen förestods av fatabursprästen och dennes medhjälpare, fataburssvennerna. Den direkta uppsikten över ärkebiskopens landbor omhändertogs av särskilda ridefogdar.⁴ En särställning bland tjänstemännen intogs av officialen, fodermarsken och källarmästaren, vilka alla var ärkebiskopens personliga förtroendemän. Åt officialen anförtroddes Lundagårds nycklar, och han synes ha intagit främsta rummet bland förvaltningspersonalen på ärkebiskopsresidenset.

Bland de »jura episcopalia», vilka enligt kyrkolagen tillkom en katolsk stiftschef, sammanfattades en grupp rättigheter under benämningen »jurisdiction». Hit hörde främst rätten att stifta lag för kyrkans tjänare inom stiftet och att dispensera från sådan lag, att besätta kyrkliga ämbeten och att utöva straff- och disciplinarrätt över sina underlydande samt att beskatta dem. Vid utövningen av dessa rättigheter biträdades ofta stiftschefen av en »officialis specialis», på

giftsposter för Näsbyholms slott och Borgeby gård, vilka emellertid torde ha varit av tillfällig natur. Enligt 1522 års uppbördsjordebok var Näsbyholm och Borgeby sistnämnda år skilda från Lundagård. — Belägg för fogdarna på Flyinge och Värpinge exempelvis i LÄU 4: 143 f.; 5: 228; 6: 103 f.

⁴ Landgilleleveransernas fördelning på fatabur och skrivarestuga är belagd bl. a. i Hans Skovgaards genbrev 14 jan. 1517 på N. Vrams län (Gejstlige Arkiver, Lunde Ærkebisp, Proces 1523—1528, Rigsarkivet, Khvn). Belägg för tjänstemännen i LÄU 4: 194, 143, 144, 439; 5: 353, 206; 6: 131, 158 etc.

vilken han överlät vissa bestämda befogenheter. Officialen bekläddes därigenom med »*jurisdictio vicaria*», vilket utslöt möjligheten att appellera till biskopen, om man var missnöjd med hans domslut eller anordningar. Överlåtandet av befogenheterna var personligt och utslocknade exempelvis om biskopen dog eller avsattes, såvida ej fullmakten förnyades av efterträdaren.⁵

En sådan official fanns av gammalt i det lundensiska ärkestiftet. År 1404 var hans titel »*officialis d:ni archiepiscopi Lundensis in temporalibus*». En räkenskapskvittens från år 1361 ger vid handen, att officialens ämbetsområde vid den tidpunkten var betydligt större än vid medeltidens slut.⁶ Detta förhållande sammanhänger med att officialsfullmakten var personlig och kunde ges den omfattning stiftschefen vid varje särskilt tillfälle fann vara lämpligt.

Om officialens verksamhet vid medeltidens slut är vi förhållandevis väl underrättade tack vare de räkenskaper, som efterlämnats av riddaren Hans Skovgaard till Vrams Gunnarstorp, ärkebiskopens official under åren 1519—1522.⁷ Som en följd av den rådande inre spänningen i Danmark vid denna tid skedde täta personskiften på Lunds ärkebiskopsstol, sedan ärkebiskop Birger Gunnersen, som år 1497 efterträtt Jens Brostrup, avlidit den 10 dec. 1519. I tur och ordning insattes på ärkesätet Jörgen Skodborg, Didrik Slaghæk och Johan Weze. Den sistnämnde följde Kristian II i landsflykt i april 1523. Helt i överensstämmelse med den kanoniska rätten mottog Hans Skovgaard officialsdömet av varje ny stiftschef personligen, och samtidigt lämnades Lundagårds nycklar i hans vård. Han redovisade också för sin förvaltning inför ärkebiskopen personligen, stundom i närvaro av några ledamöter av domkapitlet. Notiser om dessa rättshandlingar finns införda i räkenskaperna.

Officialens ämbetsutövning karakteriseras bl. a. av det samtida uttrycket, att han »redh i the godtz» som lydde under Lundagård.⁸ Dessa tjänsteresor företogs i regel, enligt vad datumangivelserna i räkenskaperna utvisar, med några veckors mellanrum, och officia-

⁵ P. Hinschius, *System des katholischen Kirchenrechts*, 2 (1878) s. 40 f., 206 ff.

⁶ *Repert. danicum* nr. 4652, 2639.

⁷ Hans Skovgaards räkenskaper finns i avskrift i Gamle Regnskaber, Lunde Erkebisp 1519—1535; avskrifter i flera exemplar i Gejstlige Arkiver, Lunde Erkebisp, *Proces* 1523—1528. Rigsarkivet, Khvn.

⁸ LÄU 6: 146 ff. och annorstädes.

len hade härvid rätt att uppbära s. k. officialsgästning, oftast en penningavgift. Som biskopens befullmäktigade insatte han länsmän över ärkebiskopsgodset. Två sådana fall — ett rörande Hagestads län i Ingelstads härad, ett gällande Snårestads län i Ljunits härad — omtalas i räkenskaperna under år 1522. Vidare insatte och avhyste han landbor på ärkebiskopens gårdar. Av den tillträdande landbon uppbar han därvid en avgift, gårdlega, och den bortflyttande betalte förlov för att få rätt att bortföra sitt lösöre från hemmanet. Dessa avgifter utgör huvudparten av de i räkenskaperna redovisade intäkterna. Vidare inkasserade officialen ärkebiskopen tillkommande arvpengar från de landbor, vilka arv tillfallit, samt lega för kreatursbeten och fisken.

Med äganderätten till jord, dominium, förknippades ej blott rätt att av brukaren, landbon, uppbära landgille, vilket utgick årligen i pengar eller in natura efter givna normer, samt s. k. ovisa intäkter, utan även skyldighet att inför rätta värja jorden. Denna skyldighet benämndes »försvar» eller defensio. Bland de ovisa intäkterna märktes de förut nämnda gårdlega — vanligare benämnd städs mål eller infästa — och förlov, men dit räknades även rätt till körslor och dagsverken, till strandning och vrak, till fiske och jakt samt olika slags gästningsavgifter.⁹ Som av det ovan anförda framgår, deltog officialen i uppörden av de ovisa intäkterna. Ärkebiskopens dominium sträckte sig emellertid även till sockenkyrkorna, och i enlighet därmed bortlejde Hans Skovgaard, efter vad hans räkenskaper utvisar, vid flera tillfällen egendom, som tillhörde dessa kyrkor. De plikter, som förknippades med defensio, fullgjordes ofta av officialen. Det är säkerligen ej någon tillfällighet, att så gott som alla de bevarade urkunder, i vilka de lundensiska officialerna omtalas, på olika sätt är knutna till rättssaker rörande omtvistat gods. Dessutom åtog sig Hans Skovgaard att föra enskilda landbors talan på ting mot en — ofta hög — avgift.

Till ärkebiskopens myndighet hörde även rätten att fälla dom i äktenskapsmål och att uppbära de därvid utdömda böterna. Hans Skovgaard har i sådana mål å ärkebiskopens vägnar fällt utslag och uppburit böter vid flera tillfällen. Han uppbar vidare böter för vålds-

⁹ Om ärkebiskopens dominium se E. Schalling, Kyrkogodset i Skåne, Halland och Blekinge under dansk tid (1936) s. 140 ff., 154 ff.

verk mot kyrkans personer eller egendom samt böter för släppande av driftefä i ärkebiskopens marker. Räkenskaperna säger intet om vem den skyldige i dessa fall varit. Var denne en kyrkans landbo, föll målet under ärkebiskopens domsrätt, och Hans Skovgaard har följaktligen som ärkebiskopens befullmäktigade även fällt domen, men var den felande en världslig mans landbo, har officialen endast haft rätt att uppbära böterna. De svarande var emellertid alltid bönder. Rättssaker av detta slag mellan kyrkan och frälsemän drogs inför härads- eller landsting.

I 1472 års domkapitelprivilegier hade Jens Brostrup förbundit sig att till »officialis in temporalibus» ej utse någon lekman utan blott en klerk, som mottagit de lägre vigningarna,¹⁰ men varken han själv eller Birger Gunnersen handlade enligt denna regel. Tvärtom tillhörde nästan samtliga kända officialer under deras arkiepiskopat frälseståndet.¹¹

Att bereda ärkesätets landbor rättsligt skydd var dock i första hand fodermarskens uppgift. Han skulle, som ärkebiskop Birger en gång uttryckte det, vara redo att rida till häradsting och landsting att svara för landborna, så ofta behov gjordes, och ej tillstämja att någon orätt övergick dem. »Är han för svag, skall vi själva försvara dem».¹²

¹⁰ LÄU 4:142.

¹¹ Följande lista över officialsdömetts innehavare kan sammanställas:

1472 Tage Henriksen Hollunger

1476 Tage Henriksen Hollunger

1491 Peder Lang

1497 Oluf Gris

1499 Oluf Gris

1503 Erik Jensen Urup

1504 Erik Jensen Urup

1505 Erik Jensen Urup

1507 Jakob Norrby

1508 Jakob Norrby

1515 Anders Madsen

1516 Knud Lauridsen Giedde

1519—1522 Hans Skovgaard.

Belägg: LÄU 4: 146; 4: 253, 6: 146 f.; 5: 136, 154, 6: 147 f.; 5: 323, 400; 6: 102, 148 ff. 165, 176; 6: 236, 254. Skötebrev den 5 april 1515, brev 22 maj 1516, båda i avskrift i Ny kgl. Saml. Fol. 726. Det Kongel. Bibl. Khvn.

¹² Samlinger til den danske Historie, udg. af P. F. Suhm, 1: 3 (1779—1780) s. 69 ff.

I gengäld erlade landborna en tunna havre, s. k. fodermarskhavre, vilken årligen skulle levereras till fodermarskloftet på Lundagård. Liksom i fråga om officialsdömet vittnar de bevarade källnotiserna om att fodermarskämberet under de sista lundensiska ärkebiskoparnas tid innehafts oftast av adelsmän.¹⁴

Medan sålunda officialen och fodermarsken främst fullgjorde åligganden, som sammanhänge med ärkebiskopens »försvar» över ärkebiskopsbordets egna gårdar och landbor, bildade ärkebiskopens dominium över sockenkyrkorna den rättsliga grundvalen för källarmästarens verksamhet inom stiftets förvaltning. Sockenprästerna skulle föra register över sina kyrkors ekonomiska rättigheter, över tionden och över bortförläning av sockenkyrkornas egendom. Källarmästaren visiterade sockenkyrkorna å ärkebiskopens vägnar, varvid han granskade sockenprästernas register över den kyrkliga egendomen och de redovisade för aktuella förläningar och villkoren för dessa. Därjämte hade han uppsikt över att från socknen utgavs den del i tionden samt andra intäkter, vilka tillkom ärkebiskopen. I samband härmed synes källarmästaren ha beklåtts med vissa juridiska befogenheter gentemot felande och tredskande. Källarmästarens visitationer benämndes »kielderting» och skulle om möjligt hållas varje år. Härvid hade han rätt att upptaga en särskild gästningsavgift, »kieldertingsrenten», av sockenborna, adelsmännens landbor ej undantagna.¹⁵ Endast en namngiven källarmästare är känd från

¹⁴ Följande fodermarskar är kända:

1476 Jes Olsen Baad

1498 Sten Stensen Laxmand

1499 Sten Stensen Laxmand

1501 Sten Stensen Laxmand

1505 Pavel Jensen

1507 Tord Jepsen Sparre

1511 Jep Jepsen

1521 Axel Eriksen Urup.

Belägg: LÄU 4: 253; 5: 355, 400; 6: 21; 6: 165; 6: 236; 6: 343; Skånebrevförteckningen, Acta privata, nr 710.

¹⁵ LÄU 5: 312. Samling af gamle danske Love, udg. af J. L. A. Kolderup-Rosenvinge, 4 (1824) s. 10, 114. Danske Magazin VI: 360. H. Fr. Rördam, Forhandlinger om Tiende og Præsterente, især i Skaane (Nye Kirkeh. Saml. II, 1860—1862) s. 697. Hans Skovgaard's genbrev på N. Vrams län den 14 jan. 1517, Gejstlige Arkiver, Lunde Ærkebisp, Proces 1519—1523, Rigsarkivet, Khvn. Palteboken, fol. 136 v.

tiden omkr. 1500, och vid detta tillfälle bekläddes ämbetet — liksom fallet i regel var med de båda andra förtroendeposterna — av en adelsman.¹⁶

Uppbördsarbetet i skrivarestugan på Lundagård kan följas i en till våra dagar bevarad uppbördsjordebok från år 1522. Den är utskrivnen av en »scriptor episcopi» Jakob Laurensen, enligt vad dess titel ger vid handen, men ändringar och tillägg har — troligen ganska kort tid efteråt — gjorts av en hand, som visat sig tillhöra den i det föregående omnämnde »notarius curiæ Lundensis» Johannes Petri.¹⁷ Uppbörden var förlagd till hösten, vilket var naturligt, eftersom grödan då var inbärgad, så att spannmål, där sådan ingick i landgillet, kunde tagas ur årets skörd, och slaktdjur kunde levereras gödda och slaktfärdiga. Uppbörden var delad på två terminer, den ena vid Mickelsmässan (29 sept.), den andra vid Mårtensmässan (11 nov.), och uppbördsjordeboken har använts vid den förstnämnda terminen.¹⁸ Då inlevererades förutom penningar också korn, humle, hö, ved, kol, kor, får, galtar, höns, gäss, lamm, smör, ljusvekegarn och vagnshjul. Alla inbetalta poster har avprickats med ett »sst» (= solvit) i höger marginal, det uppburna har hopsummerats och de erhållna summorna på varje sida utskrivits nedtill. I vänster marginal läses här och där smärre anteckningar, som vittnar om att vissa persedlar — mest spannmål men även får, gäss och höns — av landborna inlevererats i delposter.

Jakob Laurensen har sålunda uppburit både penningintäkterna och naturapersedlarna. De senare inlades, som förut nämnts, i fataburen, medan pengarna inbetaltes på skrivarestugan. Att skrivarens redovisningsskyldighet och ansvar främst gällde pengarna, framgår redan av uppbördsjordebokens titel »*Registrum penningorum Curie*

¹⁶ 1506 var Jep Gregersen Ulfstand källarmästare (LÅU 6:215).

¹⁷ Utförligare härom i den av förf. förberedda editionen av jordeboken. Jordeboken förvaras i Gamle Regnskaber, Lunde Ærkebisp 1519—1535, Rigsarkivet, Khvn.

¹⁸ Vid N. Strö län, Ö. Göinge härad, upptages intäkterna fördelade på dessa två terminer, och blott den förstnämndas summa är avprickad som inbetald. Förhållandet är enahanda i fråga om Väsby län, Luggude härad, där därtill varje landbos landgille uppdelats på två poster; en hopsummering av delposterna ger de båda större delsummorna som resultat. Vid Järrestads län i häradet med samma namn anges, att hela landgillet erlagts vid Mickelsmässan. Detsamma gäller en gård i Malmö.

Lundensis inchoatum et scriptum per me Jacopum Lauren(tii) tunc episcopi scriptorem vigilia S:ti Laurentii Anno Dni Mdxii». Vidare har den totala summan av penninguppbörden uträknats och inskripts sist i boken under rubriken »Summa summarum paa indtecten aff penninge siden S:ti Michelss dag ...».

Skrivarens redovisningsområde, sådant det kan avgränsas på grundval av godslistorna i uppbördsjordeboken, omfattade ej allt ärkesätets gods inom stiftet. Först och främst inbegreps däri ej godset på Bornholm, vilket förvaltades under Hammershus, och efter som detta gods saknas även i övriga i detta sammanhang behandlade jordeböcker, lämnas det i fortsättningen helt ur räkningen. Vidare upptager jordeboken ej den ärkebiskopsbordets egendom, som lydde under Åhus slott, men däremot både Näsbyholms och Elleholms slottslän. Godset i Halland förvaltades av en särskild fogde, Arild Gris, som personligen redovisade inför ärkebiskopen, men inom skrivarens redovisningsområde föll Ränneslövs län i Höks härad och en gård i Övraby socken, Halmstads härad. Dessutom omnämner jordeboken egendom i köpstäderna, bl. a. en öde gård i Landskrona och en öde gård i Trelleborg. I Malmö uppges fyra gårdar ha tillhört ärkebiskopsbordet. Av dessa befann sig tre i ärkesätets ägo redan 1435.¹⁹ Den fjärde tillkom 1519 i samband med ärkebiskop Birgers gudstjänststiftelse i Lunds domkyrkas krypta,²⁰ och de förut behandlade utgiftsräkenskaperna för Lundagård utvisar, huru notarien utanordnat intäkterna från denna gård till firandet av Birger Gunnersens årtid i domkyrkan. Jordeboken upptar även två gårdar i Kalundborg, som genom samma gudstjänststiftelse kom i ärkesätets ägo. Däremot saknas den gård i Köpenhamn, från vilken enligt utgiftsräkenskaperna intäkterna var anslagna till firande av ärkebiskop Jens Brostrups årtid. Uppbördsjordeboken omfattar sålunda ej allt ärkesätets köpstadsgods, en omständighet, som ej är på något sätt märklig. Medeltidens förvaltningspraxis bestämdes mindre av rationella och praktiska hänsyn än av en under årens lopp utbildad tradition, som försvårade införandet av de omläggningar och förenklingar

¹⁹ LÄU 3: 158 ff.

²⁰ Samlinger til den danske Historie, udg. af P. F. Suhm, 1:3 (1779—1780) s. 50 ff. — Däremot upptager uppbördsjordeboken ej Hardeberga gård, Torna härad, och Åkarps gård, Bara härad, vilka också tillföll ärkesätet genom Birgers donation. Med deras förvaltning har skrivaren sålunda ej haft något att skaffa.

i administrationen, vilka egendomens gradvisa tillväxt — åtminstone enligt vår tids sätt att se — kunde kräva.²¹

Huvudmassan av den egendom, för vars avkastning skrivaren redovisade, var belägen på den skånska landsbygden. Den redovisades dels byvis och häradsvis gård för gård, dels sammanförd i smärre län. Strögodset omfattade nära hundratalet gårdar och upptogs i jordeboken utan någon av de geografiska förhållandena betingad ordning. Länen — häri inräknat även de två nämnda slottslänen samt Ränneslövs län — var 42 till antalet, och huvuddelen av dem uppfördes under rubriken »Exactiones maiores». Dessutom redovisas i uppbördsjordeboken som strögod en mängd gårdar, vilka i Palteboken sammanförts till ej mindre än 17 län, ett förhållande, som utförligare behandlas i det följande.²²

Vid några av länen anges, att de innehafvs av en namngiven länsman. Detta gäller följande:

Elleholms slott, förlänt till väpnaren Knud Lauridsen Giedde.

Näsbyholms slott, förlänt till riddaren Axel Eriksen Urup.

Örsjö län i Gärdslövs socken, Vemmenhögs härad, lydte under Näsbyholm och var likaså förlänt till Axel Urup.

N. Åsums län, Villands härad, likaledes förlänt till Axel Urup.

Tullstorps län, Ingelstads härad, förlänt till riddaren Jens Holgersen Ulfstand.

Hälsingborgs län, förlänt till riddaren Truid Gregersen Ulfstand.

Gislövs län, Skytts härad, förlänt till Jens Ibsen.

Järrestads län, Järrestads härad, förlänt till Jep Nielsen.

Sörby län i Anderslövs socken, Skytts härad, förlänt till Anders Madsen.²³

Från samtliga dessa länsmän inflöt avgifter, vilka upptogs i jordeboken.

Vid N. Vrams län, S. Åsbo härad, har skrivaren infört namnet Hans Skovgaard, men detta har senare överstrukits. Denne hade

²¹ Se härom Snape, English monastic finances in the later middle ages (1926).

²² En detaljerad översikt ges i tabellerna 1 och 2 nedan.

²³ N. Sandby län, V. Göinge härad, står blankt i jordeboken, varför några slutsatser ej kan dragas om detsamma. Vittskövle län, Gärdts härad, var troligen ej bortförlänt. Vid detta län står: »Jtem lxxx m:ch och xii sk antwarde megh Pether Twitzssen jbidem landgille aff fornemde læenn». Vid de ovan behandlade länen står i regel en notis av typen: »Her Axel Vgerop habet», eller blott länsmannens namn. Detta gör det troligt, att Peder Tuesen var landbo i länets skudgård, och att länet ej var bortförlänt. 1532 lydte det under Åhus slott (jmf. nedan).

1517 fått länet av ärkebiskop Birger, men av Johan Weze anklagades han för oredlighet i utövandet av officialsämbetet och insattes i fängelsetornet på Lundagård. Hans Skovgaard's sista redovisning gjordes enligt officialsräkenskaperna den 10 nov. 1522, och dessa upptar därutöver fem intäktsposter för dagarna närmast efter Mårtemässan. Därefter har tydligen Hans Skovgaard berövats friheten och även länet. Strykningen av hans namn i jordeboken står i samband med dessa händelser. Någon uppbörd har ej gjorts från länet, ty avprickning saknas genomgående. På nyåret kom det emellertid till en försoning, och i början av 1523 återfick Hans Skovgaard N. Vrams län, vilket han sedan innehade ända till sin död vid 1560-talets mitt.²⁴ Länets återgång till Hans Skovgaard har ej satt några spår i uppbördsjordeboken. På motsvarande sätt torde man kunna förklara, att läntagarens namn, hustru Margrete, överstrukits vid Åkarps län, Reslövs socken i Onsjö härad: länet har av någon anledning indragits under ärkesätets direkta förvaltning.

Även omständigheterna kring Fulltofta län i Frosta härad är värda att beakta. Detta län var bortförlänt till år 1517, då det inlöstes av ärkebiskop Birger. 1520 pantsattes det av Jörgen Skodborg till väpnaren Sten Stensen Laxmand för 2500 mark. Denne avled någon gång — den exakta tidpunkten är ej känd — mellan den 21 mars och 12 maj 1521. Därefter har länet återgått till ärkesätet, möjligen i samband med att Jörgen Skodborg lämnade Danmark i okt. 1521, ty den tillträdande stiftschefen var ej förpliktad att godkänna företrädarens ekonomiska dispositioner, om han fann dem skadliga för kyrkan, allra helst i detta fall, då mäster Jörgen aldrig hunnit motaga vining som ärkebiskop. Länet har i varje fall återfallit före upplägget av uppbördsjordeboken, där skrivaren infört så fylliga uppgifter rörande dess förvaltning, att det måste anses säkert, att länet stått under hans speciella uppsikt.²⁶ Särskilt anmärkningsvärt

²⁴ Genbrev av den 14 jan. 1517, länsbrev av den 18 jan. 1523, båda i Gejstlige Arkiver, Lunde Ærkebisp, Proces 1523—1528, Rigsarkivet, Khvn. Danske Magazin 4 Række IV: 103 ff.

²⁵ Skånebrevförteckningen, Lunde dombkyrkeios breff och skriffter nr. 480; Acta privata nr. 704. Danmarks Adels Aarbog 19 (1902) s. 230.

²⁶ I jordeboken har rectosidan närmast före den sida, på vilken uppgifterna rörande Fulltofta län börjar, lämnats blank. Därigenom disponeras för länet ett helt uppslag, 63 v.—64 r. På detta har till en början intäkter införts på vänstra

9 — Vet.-Soc. Årsb. 1950.

är, att några poster omfattande kor, får, höns, lamm och gäss, dvs. sådana naturapersedlar som under titlarna »tejor» och »skatt» plägade inlevereras till Lundagård, i jordeboken upptages under rubriken »Vdgiff(t) aff Fwltoffthe læenn». Förhållandet är evident och visar, hur man försökt åstadkomma en provisorisk ordning i fråga om länet. Under detta provisorium har sålunda skrivaren redovisat för länets förvaltning. År 1525 bortförläntes Fulltofta län på nytt mot pant.²⁷

Den enda avgift, som redovisas från Kvesarums län i S. Rörums socken, Frosta härad, är 6 skilling i avlösning för dagsverken, som skulle fullgöras vid Flyinge gård. Från Finja län i V. Göinge härad uppbars blott några tejelamm, ehuru länets avkastning exempelvis enligt Palteboken omfattat betydligt mera. I dessa fall torde länen ha varit bortförlänta och de nämnda intäkterna ha varit de enda, som behållits av länsherren, ärkebiskopen. I fråga om de tidigare nämnda länen, som uttryckligen angivits som bortförlänta, gäller i regel, att från dem inlevererats större avgifter ej blott i pengar utan ofta även in natura. Dessa län synas sålunda ha varit avgiftslän.

Vid en gård i Björnstorps socken, Torna härad, läses notisen: »*præfectus curie habet*», och beträffande två fästor i »Attorp», Torna härad, har antecknats: »Hwilcke ii festher sædet fick aff Capittell fore en gardh i Vynderop, haffver ridefoghedhen till Lwndegard thennem i forswar oc tagher landgillet.» Med de citerade anteckningarna har skrivaren velat markera, att han ej var redovisnings-skyldig för de berörda intäkterna. Samma innebörd har en annan grupp anteckningar. Vid åtta gårdar i Hallaröds och fem i Stehags socken, Onsjö härad, anges att »tejorna» levereras till Flyinge. Från en gård i Trä, Norrvidinge socken, gavs 3 pund korn till Flyinge. Flyinge gård lydde under fogden på Lundagård och hörde ej till skrivarens redovisningsområde. Här föreligger alltså tydliga exempel på hur olika förvaltningstjänstemäns befogenheter grep in i var-

sidan, utgifter på den högra, men därefter har på den högra sidan några daterade notiser tillagts om smärre intäkter till länet. På följande sida, 64 v., har ytterligare ett par intäktsposter, även de daterade, införts. Sådana dateringar förekommer eljest ej i jordeboken. Avsikten har alltså varit att åstadkomma en fristående räkenskapsöversikt för länet.

²⁷ A. Heise, Familien Rosenkrantz Historie, 2 (1882), diplomatiet s. 68 ff.

andra. Förvaltningen byggde på en under årens lopp utbildad tradition. När kyrkan genom donationer tillfördes egendom, gjordes ofta förbehåll om att intäkter från vissa gårdar skulle användas för speciella ändamål. Även av andra orsaker skapades specialanslag. Följden blev för förvaltningens del en viss brist på enhetlighet. Olika tjänstemän uppbar stundom från samma egendom var sin del av intäkterna, och samma tjänsteman kunde redovisa för intäkter av helt olika typ. Skrivaren omhänderhade ju främst uppborlden från en del av ärkesätets skånska jordagods, men uppborlds-jordeboken upptar dessutom i ett par fall intäkter av helt annan art, nämligen 10 altarelamm från N. Rörums socken i Frosta härad, och ärkebiskopens del i tionden från Vallby län i Ö. Klagstorps socken, Ö. Vemmenhög's härad. Emellertid anges också, att tionden från Vallby 1522 uppbars av Hans Skovgaard.

Godset är i uppborlds-jordeboken förtecknat efter olika principer. Strögodset uppfördes härads- och byvis med uppräknande av varje landbo och utsättande av vars och ens utskylder. Vid länen förekommer ofta samma metod, men därtill anges stundom den totala summan av landgille, skatt etc. från länet. Påfallande är emellertid att denna uppräkning av landborna förekommer även vid Hälsingborgs, N. Vrams, Åkarps och Gislövs län, som ju var bortförlänta och där alltså länsmannen, ej skrivaren, omhänderhade uppborlden från landborna. Vid det likaledes bortförlänta Tullstorps län uppräknas landbornas namn, men deras utskylder har ej antecknats. Den omotiverade utförligheten i de nämnda fallen kan ej förklaras enklare än som en kvarlevande tradition från äldre uppborlds-jordeböcker, upplagda vid en tidpunkt, då dessa län ej varit bortförlänta. Uppborlds-jordeboken anger sig själv vara påbörjad redan den 9 aug. dvs. nära två månader före första uppborldsterminen. Utskrivningen har givetvis ägt rum på skrivarestugan med stöd av äldre register och längder. Skrivaren har sedan själv deltagit i uppborlden. Det är han själv som gjort avprickningen av de olika posterna i den högra marginalen och infört de smärre notiserna i den vänstra. Dessutom har han i förekommande fall gjort ändringar och tillägg, bl. a. rättat ett par landbonamn, säkerligen efter de upplysningar han nu erhållit vid uppborlden. Redan detta röjer den traditionsbundna kontinuitet och konservatism, som präglar uppborlds-jordeboken. Men dessutom har hand II, dvs. notarien på Lundagård, kompletterat och korrigerat jorde-

bokens uppgifter Bl. a. har en rad landbonamn och även utskylds-summor ändrats. I flera fall ger ändringarna vid handen, att en son nu efterträtt sin fader som landbo. I fyra fall kan de vid översynen införda, nya landbonamnen återfinnas i Palteboken. Uppbördsjordebokens förlagor måste således åtminstone delvis ha varit av äldre datum än Palteboken. Genom ändringarna har uppbördsjordeboken bragts till överensstämmelse med de vid denna tidpunkt rådande förhållandena. De här redovisade förhållandena klargör, hur uppbördsjordeboken ingår som ett enstaka led i en kameral tradition.

Även rörande den del av ärkesätets skånska jordagods, som ej innefattades i uppbördsjordeboken av år 1522, nämligen den egendom som förvaltades under Åhus slott, finns räkenskapsmaterial bevarat. Slotts- och länsräkenskaper från åren 1532—1533 innehåller både jordebok och intäkts- och utgiftsräkenskaper.²⁸ Förutom slottet och staden lydte under fogden jordagods belägna huvudsakligen i Albo, Gärd och Villands härader.²⁹ Godset förvaltades dels som strögods, dels fördelat på län, varav följande sju omnämns i räkenskaperna: Brösarps, Ivetofta, Olseröds, Vitaby och Köpinge län samt Vittskövle län, som emellertid enligt uppbördsjordeboken låg under Lundagård år 1522. Länens omfattning kan ej fastslås på grundval av räkenskaperna. Liksom skrivaren på Lundagård svarade slotts-fogden för uppbörden ej blott av intäkter från jordagods utan även av ärkebiskopens del i tionden, i detta fall från Villands härad. Vidare uppbar han i samtliga tre härader altarhavre och foderhavre, två ärkebiskopen tillkommande gästningsutskylder från sockenpräster resp. klockarna, samt foderhavre från abboten i Bäckaskog. Att fogden på detta sätt fått omhändertaga intäkter av ganska olikartat slag, sammanhängande säkerligen främst med omständigheten, att Åhus slott var en lika naturlig medelpunkt för förvaltningen inom sitt område som exempelvis Elleholm i Blekinge eller Hammershus på Bornholm. Samtliga dessa slott låg på så stort avstånd från Lund, att det var mera praktiskt att överlåta en del befogenheter på slottsfogden än att allt för ofta behöva sända exempelvis källarmästaren dit.

²⁸ Räkenskaperna finns i Gamle Regnskaber, Jordebøger fra Skaane og Hal-land (Kr. III:s Tid), Rigsarkivet, Khvn.

²⁹ Rörande godsets omfattning, se tabell 3 nedan.

Det här framlagda materialet rörande ärkebiskopens godsförvaltning är fragmentariskt, men det täcker dock hela ärkestiftets område och är tillräckligt fylligt för att ge oss en inblick i hur administrationen tillgått.

Materialet rörande Lunds ärkesätets gods vid medeltidens slut är emellertid ej uttömt härmed. Såväl från 1400-talets slut som från tiden efter 1536 har viktiga källor bevarats, vilka är ägnade att ytterligare belysa de problem, som är förknippade med Palteboken.

Efter den katolska kyrkans fall i Danmark sammanskrev lundakaniken Peder Iversen en annalistisk framställning av Danmarks och främst den danska kyrkans historia från år 1274 fram till år 1536. Arbetets tendens är framträdande. Peder Iversen förblev den gamla tron hängiven och lägger i dagen en oförställd beundran för ärkebiskop Birger Gunnensen, vars arkiepiskopat han utförligt skildrar. Han kommer därvid även in på Birgers godspolitik och berättar, hur han återtog en rad av ärkesätets län, vilka av företrädaren Jens Brostrup förlänts till vänner och fränder. Peder Iversen har utnyttjat källmaterial både ur domkapitlets och ärkebiskopens arkiv. Trots den Brostrup-fientliga tendensen är därför de uppgifter han meddelar rörande ärkesätets län under Jens Brostrup, av värde, beträffande vissa län t. o. m. de enda bevarade upplysningarna från denna tid.³⁰

I Riksarkivet förvaras under titeln »Excerpta diplomatica E. 102 a, Biörners m. fl. Extracter» en samling excerpter och register, avfattade på svenska. I den 25:te sexternen ingår en rad register, vari med foliohänvisningar citeras en ej namngiven källa. De förtecknade

³⁰ Arbetet tryckt i Monumenta historiæ Danicæ, udg. af H. Fr. Rördam, 1 Række I (1873) s. 257 ff. Om Peder Iversen, se G. Johannesson, Den skånska kyrkan och reformationen (1947) s. 68 f., 309 f., 411 not 50. — Att i arkivet på Lundagård samlats material rörande ärkebiskop Birgers godspolitik framgår av Skånebrevförteckningen, som i en appendix till »Domcapiteletz i Lund tilhörige bref och skriffter» förtecknat en rad odaterade handlingar, bland vilka märks nr. 202 »Opsatz på de gotz Biscop Birger procurerat till sedem Lund(ensem)». Den här nämnda förteckningen har otvivelaktigt varit material av den typ Peder Iversen kunnat ha användning för. Givetvis har han även utnyttjat den nedan behandlade, numera förlorade brevregistranten. I flera detaljer kompletterar han de register, som senare gjorts på grundval av denna brevregistrant. — Peder Iversens uppgifter har sammanställts i tabell 1 nedan.

breven har varit legobrev, pantebrev och stundom skiftesbrev, vilka utställts några av ärkebiskopen, de flesta av domkapitlet eller av ärkebiskopen och domkapitlet i förening, och några av enskilda kapitelmedlemmar eller domkyrkovärdarna. De har gällt såväl köpstads gods som egendom på landsbygden, och flera av ärkesätets län är omtalade. I allt stammar över 150 brevregister från denna ej namngivna källa, som av forskningen antages ha varit en numera förlorad brevregistrant, och de omspanner tiden 1478—1497 eller större delen av Jens Brostrups arkiepiskopat.³¹ Detta registmaterial ger sålunda upplysningar om ärkebiskopsgodsets förvaltning vid en tidpunkt, som ligger två decennier före Paltebokens tillkomst, och ger därför värdefulla möjligheter till jämförelser.

Förutom de uppgifter, som lämnas i 1522 års uppbördsjordebok, är även andra källor bevarade rörande ärkebiskopsgodsets ställning under årtiondena närmast efter Paltebokens uppläggning. I samband med den katolska kyrkans yttre sammanbrott i Danmark år 1536 överfördes ärkebiskops- och biskopsgodset i kronans ägo. Bland de många register och förteckningar, som upprättades i detta sammanhang, märks även en lista över det gods, som var bortförlänt från »Lunds domkyrka».³² Förutom ett bortförlänt hospital uppräknas

³¹ Repert. danicum 2 Række VIII s. 34 f. Regesterna är avtryckta i LÄU 4—5; i det följande citeras de efter denna edition. Den nu förlorade brevregistranten benämnes i LÄU »Registrum bonorum capituli et archiepiscopi Lundensium». Ett av de excerperade breven är bevarat i original och tryckt i LÄU 5: 269. — I regesterna benämnes ofta egendom, som tillhörde ärkebiskopsbordet eller domkapitlet »Lunds domkyrkas» egendom. Ännu på 1100-talet uppfattades den egendom, som tillhörde ärkestiftets centrala myndigheter, utåt som en enhet, som »Lunds domkyrkas». Först under 1200- och 1300-talen gjordes vissa distinktioner i äganderätten. Man började särskilja exempelvis ärkebiskopsbordet, prelaturerna, kanikaten, domkyrkans byggnadsfond etc. som särskilda juridiska personer, avsondrade ur det totala rättssubjektet »domkyrkan». Härvidlag torde inflytande från allmänt kyrkorättsliga doktriner ha gjort sig gällande. I fortsättningen skilde man alltså på t. ex. ärkestolens och kanikaterns egendom i rättsligt avseende. Hela medeltiden igenom kvarlevde emellertid begreppet »domkyrkan» som ett rättsligt totalsubjekt, i vilket de smärre specialsubjekten innefattades, eller som ett dessa överordnat rättssubjekt. Se härom utförligare, Schalling, *anf. arb.* s. 190 ff., 211 ff. Regesternas uppgift om godsets tillhörighet måste alltså alltid prövas genom jämförelser med annat material. — En sammanställning av registmaterialens uppgifter har gjorts i tabell 1 nedan.

³² Register och inventarier i Gamle Regnskaber, Inventare paa Bispegaarde. Rigsarkivet, Khvn. 1536 års länslista är tryckt i Kr. Erslev, Konge og Lensmand

här Elleholms län i Blekinge, två ärkesätets län i Halland, ett på Bornholm och nio i Skåne, varav dock ett ej namngives. Efter några år omorganiserades förvaltningen av ärkebiskopsgodset, som uppdelades på ett flertal kronolän. Egendomen i Bara, Oxie, Skytts, Ingelstads, Herrestads, Järrestads, Ljunits och Vemmenhögs härader lades under kronans länsman på Malmöhus slott. I bevarade intäktsräkenskaper med jordebok för Malmöhus län för tiden 1546—1547 redovisas godset sammanhållet under rubriken »Lundagårds län». Det gods, som här uppräknas, kan i allt väsentligt identifieras i Palteboken och 1522 års uppbördsjordebok, men ett litet antal gårdar är ej kända från annat håll. Dessutom upptages i flera fall officialsgästning och vissa kvantiteter fodermarskhavre.³³

Palteboken har bevarats till vår tid blott i avskrift. Originallet försvann under 1600-talets senare del och har aldrig återfunnits. Ett studium av Palteboken kan därför ej stödja sig på resultat, vunna genom en undersökning av själva handskriften, utan man är hänvisad till att dra slutsatser på grundval av det material, som själva den traderade texten bjuder.

Ur texten kan sammanställas tillräckligt många ställen, av vilka det framgår, att det i Palteboken förtecknade godset tillhört Lunds ärkesäte. Gårdar i Gissleberga län, Onsjö härad, säges sålunda tillhöra »Lunde Erchebiscops sæde» (fol. 117 v.). Ärkebiskopen omtalas flerstädes (fol. 7 v. 85 r. 102 r. etc.) som »min herre», vilket indicerar att någon av hans underlydande upplagt boken. En skog i Veberöd, Torna härad, anges tillhöra S:t Laurentius (191 v.), en kvarndamm vid Björkesåkra i Börringe socken, Vemmenhögs härad, sägs tillhöra »Gud och S:t Laurentius» (fol. 202 v. ff.), och i Hällestad, Torna härad, beskrives markaskäl mellan »S:t Laurentii grund» och annat gods (193 r.). Lunds domkyrka var vigd år Jungfru Maria och S:t Laurentius. Begreppet »domkyrka» har emellertid som rättssubjekt varit så vidsträckt, att det täckt och innefattat även ärkebiskopsbor-

i det sextende Aarhundrede (1879) s. XXXVIII. — Om termen »Lunds domkyrka» se ovan not 31. — Länslistans uppgifter har sammanställts i tabell 1 nedan.

³³ Räkenskaperna i Gamle Regnskaber, Kristian III, Malmöhus Læn, Rigsarkivet, Khvn. — Räkenskapernas uppgifter om ärkesätets gods har sammanställts i tabell 4 nedan.

det, och det har ofta använts som ett detta överordnat totalbegrepp.³⁴ Samtliga textställen åsyftar sålunda ärkebiskopsbordets gods.

Paltebokens text ger vidare inga entydiga uppgifter om tidpunkten för dess uppläggning. I själva texten ges årtalsuppgifter blott ett fåtal gånger, de yngsta på bokens sista sidor. Där citeras några handlingar om markaskäl i Börringe socken, alla daterade i augusti 1504. Helt isolerat från texten står nederst på fol. 84 r. en anteckning: »Anno Dnj M. D. xiiij». Några hållfasta utgångspunkter för angivande av en säker terminus post quem erbjuder ej dessa textställen, i synnerhet ej det sistnämnda, då det kan bevisas, att tillägg gjorts till den ursprungliga texten vid senare tidpunkt och man måste hålla den möjligheten öppen, att anteckningen ej skrivits samtidigt med den övriga texten, med vilken den ju saknar samband.

De här berörda förhållandena har sedan länge varit kända av forskningen. Man kan emellertid med hjälp av det jämförelsematerial, som i det föregående framlagts, närma sig problemen från andra utgångspunkter.

Samma gårdar i de åtta häraderna i södra och sydvästra Skåne återfinnes i stor utsträckning i Palteboken, 1522 års uppbördsjordebok och 1546—1547 års jordebok för Malmöhus län. Mycket ofta visar det sig, att samma landbo omnämnes i åtminstone två av jordeböckerna, stundom i alla tre. Ur det rika materialet anföres i vidstående tabell några stickprov, som klart visar sakläget.

Samma landbo har som synes ej sällan brukat en gård både vid tidpunkten för Paltebokens uppläggning och vid 1540-talets mitt. Stundom är landbon densamme i Palteboken och 1522 års uppbördsjordebok, stundom har hand II i den senare infört ett nytt namn, som även återfinnes i Malmöhusjordeboken. Vid flera tillfällen har en son övertagit faderns lega. Palteboken måste alltså ha tillkommit några år före 1522 års uppbördsjordebok, men ej tidigare än att en i densamma omtalad landbo kunnat sitta kvar på samma gård ännu på 1540-talet. Sättes denna tidrymd till förslagsvis omkring trettio år, skulle en ungefärlig datering av Palteboken till 1510-talet därmed vara vunnen. Vidare framgår av jämförelsen, att alla tre jordeböckerna bygger på ett material, som vid uppläggningstillfället bragts till överensstämmelse med de aktuella förhållandena.

³⁴ Jmf. ovan not 31.

Härad By	Palteboken	1522		1546—1547
		Hand I	Hand II	
<i>Bara härad:</i>				
Burlöv	Anders Eskildsen	Anders Eskildsen	—	Oluf Tygesen
	Jens Nielsen	Knud Hemmingsen	—	Knud Hemmingsen
Arlöv	Benkt Pedersen	Benkt Pedersen	—	Andreas Lauridsen
	Peder Nielsen	Peder Nielsen	Morten Jude	Per Hemmingsen
	Jens Mortensen	Jens Mortensen	—	Jens Mortensen
	Niels Jensen	Niels Mogensen	—	Niels Mogensen
<i>Oxie härad:</i>				
Glostorp	Peder Bosen	Peder Bosen	—	Peder Bosen
	Sone	Sone Ibsen	—	Benkt Sonesen
Vellinge	Peder Lauridsen	Peder Lauridsen	Laurids Pedersen	Laurids Pedersen
	Anders Vestesen	Anders Vestesen	Per Olsen	Per Olsen
Herrestorp	Anders Pedersen	Anders Pedersen	—	Anders Pedersen
<i>Ingelstads härad:</i>				
Hagestad	Pavel Jensen	Pavel Jensen	Tuve Pavelsen	Tuve Pavelsen
	Svend Jensen	Svend Jensen	Oluf Svendsen	Oluf Svendsen

Anm. Samtliga namnformer har normaliserats.

Liksom i 1522 års uppbördsjordebok redovisas större delen av godset i Palteboken fördelat på län. En jämförelse med övriga källor rörande ärkesätets län visar emellertid, att vissa län, som eljest är väl belagda, helt saknas i Palteboken.³⁵ Allt bevarat material rörande dessa län sammanställs här nedan:

Tullstorps län, Ingelstads härad: bortförlänt 1495 till Jens Holgersen Ulfstand, som innehade länet ännu 1522 (LÄU 5:371; 1522 års uppbördsjordebok).

Äsphults län, Gärds härad: bortförlänt 1489 till Hans Henningsen Brostrup, ärkebiskopens bror, som kan spåras i källorna t. o. m. år 1497 (LÄU 5:112; Danmarks Adels Aarbog 6 (1889) s. 112). 1505 gavs länet till Sten Stensen Laxmand, som avled under förra hälften av år 1521 (LÄU 6:161; not 25 ovan). Den 13 okt. 1521 pantsattes länet till domkyrkvårdarna (Skånebrevförteckningen, Lunde dombkyrrekios breff och skrifter nr. 576, 540). Länet synes ha återgått ganska snart. 1522 års uppbördsjordebok redovisar intäkter därifrån.

Katslösa län, Ljunits härad: Gavs 1492 till Tuve Bagge, 1496 till Ingeborg Stensdotter Laxmand (LÄU 5:187, 293). Fru Ingeborg innehade länet ännu 1536 enligt 1536 års förteckning över ärkesätets län.

³⁵ Se sammanställningen i tabell 1 nedan.

Fulltofta län, Frostas härad: förläntes enligt Peder Iversens uppgifter på livstid till Hans Henningsen Brostrup. Innehavaren efter dennes död är okänd, men länet har varit bortgivet som pantelän, ty 1517 inlöstes det av ärkebiskop Birger. 1520 pantsattes det på nytt av Jörgen Skodborg till Sten Stensen Laxmand (Skånebrevförteckningen, Lunde dombkyrckios bref och skrifter nr 480, Acta privata nr. 704). Länets senare öden har förut skildrats.

I dessa fyra fall har alltså länen varit bortförlänta vid tidpunkten för Paltebokens uppläggning. Detsamma är sannolikt även i fråga om följande tre län:

N. Åsums län, Villands härad: förläntes 1485 till Erik Jensen Urup (LÄU 4:437). Sonen Axel Eriksen Urup anges i 1522 års uppbördsjordebok inneha länet.

Sörby län, Skytts härad: bortförlänt 1490 till Jens Nielsen Rotfeld (LÄU 5:132). Peder Iversen uppger, att en »hustru Kristine» vid någon tidpunkt innehaft länet. Enligt 1522 års uppbördsjordebok innehades det då av Anders Madsen.

Gislövs län, Skytts härad: förläntes enligt Peder Iversen till »fru Birgitte» av Jens Brostrup. 1522 års uppbördsjordebok upptager länet som förlänt till Jens Ibsen.

Om följande tre län tillåter materialet inga slutsatser:

Vallby län, Vemmenhögs härad: innehades på 1480-talet av Tage Henriksen Hollunger som pantelän. Gavs 1488 på livstid till Aage Jonsen Bing till Dybäck, att återfalla vid dennes död (LÄU 5:57 f.). Aage Bings dödsår är okänt. Enligt 1522 års uppbördsjordebok var länet ej bortförlänt.

Kvesarums län, Frostas härad: 1522 års uppbördsjordeboks notis om länet, av vilken synes framgå, att det då var bortförlänt, är den enda bevarade upplysningen rörande dettas ställning.

Stubbarps län, Luggude härad: enligt ett bevarat regest har en »fru Barbara» på Krapperup innehaft länet vid något tillfälle (De ældste danske Archivregistraturer 4, s. 300). Regestet åsyftar Barbara Torkilsdotter Brahe, som 1461 blev änka efter Stig Olufsen Krognos till Krapperup och Bollerup. Fru Barbara levde ännu 1488 (Danmarks Adels Aarbog 10 (1893) s. 274). Fru Barbara har alltså innehaft länet vid något tillfälle under åren 1461—omkr. 1490. 1522 års uppbördsjordebok nämner intet om att länet då var bortförlänt.

I fråga om de tio län, som saknas i Palteboken men som är kända genom annat källmaterial, kan alltså sägas, att fyra vid tidpunkten för Paltebokens uppläggning med säkerhet varit bortförlänta, tre sannolikt har varit det, och att i fråga om de återstående tre det bevarade källmaterialet lämnar oss i sticket.

Innan någon bestämd slutsats drages av det anförda, bör allt material sammanställas, som är bevarat rörande de i Palteboken upptagna länen:

Vittskövle län, Gärds härad: inlöstes av ärkebiskop Birger 1503 för 300 gulden (LÄU 6:109).

N. Strö län, Ö. Göinge härad: återtogs av ärkebiskop Birger 1504 (LÄU 6:131 ff.; jmf. 4:405.). Länet var sedan i ärkebiskopens hand, tills det 1521 pantsattes av Jörgen Skodborg till domkyrkovärdarna samtidigt med Äsphults län (se ovan).

Skillinge län, S. Åsbo härad: pantsatt till Jes Olsen Baad och återföll enligt avtal av år 1498 vid hans död (LÄU 5:350). Jes Olsen avled 1506 och i testamentet bekräftades 1498 års avtal (LÄU 6:204).

Västerstads län, Färs härad: förläntes till Tage Henriksen Hollunger 1481 (LÄU 4:348). Denne avled senast 1512 (LÄU 6:377).

Häglinge län, V. Göinge härad: gavs 1480 till nyssnämnde Tage Henriksen Hollunger (LÄU 4:327).

Rönneberga län, Rönnebergs härad: förläntes 1483 till Anders Galen (LÄU 4:405). Hans testamente är daterat 19 nov. 1511 (LÄU 6:341 ff.).

Björkeberga län, V. Göinge härad: gavs 1488 till Peder Lang (LÄU 5:77). Denne avled troligen 1511, med säkerhet före den 6 sept. d. å. (LÄU 6:321, 336).

Järrestads län, Järrestads härad: pantsattes 1474 till Anders Bing (LÄU 4:211). Dennes dödsår är okänt. Först i 1522 års uppbördsjordebok anges det åter vara bortförlänt.

St. Slågarps län, Skytts härad: gavs 1490 till Henning Hansen Brostrup, som var i livet ännu 1503 (LÄU 5:130, 6:120 ff.). Hans dödsår är okänt.

Rya län, N. Åsbo härad: gavs 1503 till Tord Jepsen Sparre (LÄU 6:108). Denne avled 1513 (Danmarks Adels Aarvog 34 (1917) s. 515 ff.).

N. Vrams län, S. Åsbo härad: bortförläntes 1492 till Teus Hansen Brostrup, som levde ännu 1506. Hans dödsår är okänt. Enligt en tradition var han den siste manlige medlemmen av sin släkt (LÄU 5:188; Danmarks Adels Aarvog 6 (1889) s. 113). Detta län, liksom övriga, vilka innehades av medlemmar av släkten Brostrup, återtogs av ärkebiskop Birger. Länet bortförläntes i jan. 1517 till Hans Skovgaard (Hans Skovgaards genbrev, den 14 jan. 1517, Gejstlige Arkiver, Lunde Ærkebisp, Proces 1523—1528, Rigsarkivet, Khvn.).

Rörande dessa elva län, vilka alltså samtliga upptagas i Palteboken, ger det bevarade materialet ett entydigt utslag: även om länen varit bortgivna på läntagarens livstid, vilket var vanligt i fråga om kyrkans län, har de under större delen av 1510-talet ej varit bortförlänta. Om följande fyra län är källmaterialet otillräckligt:

N. Sandby län, V. Göinge härad: bortförlänt enligt Peder Iversen av Jens Brostrup till Christoffer Tagesen Hollunger. Om denne är intet bekant i övrigt.

Finja län, V. Göinge härad: gavs enligt Peder Iversen av Jens Brostrup till Niels Erlandsen. Andra upplysningar saknas.

Hemlinge län, Ö. Göinge härad: gavs 1490 till Per Tuvesen (LÄU 5:131). Vidare uppgifter saknas.

Ö. Karaby län, Onsjö härad: förläntes 1496 till Otte Andersen (LÄU 5:293). Mera är ej känt om detta län.

Så långt det bevarade materialet är bärkraftigt, kan det alltså visas upp, att län, som under större delen av 1510-talet ej varit bortförlänta, finns införda i Palteboken, och att flertalet av de län, som saknas i Palteboken, vid samma tid varit bortförlänta. De sålunda vunna resultaten ger varandra inbördes så kraftigt stöd, att man kan våga slutsatsen: de län, som ej upptagits i Palteboken, har utelämnats därför att de vid dennas uppläggning varit bortförlänta. Palteboken omfattar sålunda sådant ärkebiskopsgods, som lydde direkt under ärkebiskopens egna tjänstemän vid tiden för bokens tillkomst. Den bevisning, som framlagts, är byggd endast på indicier, men dessa är dock så många, att slutsatserna kan dragas blott på det sätt här skett.

Den här framlagda uppfattningen kan ytterligare underbyggas. Palteboken omnämner nämligen ej en rad gods, som ärkebiskop Birger, enligt vad annat källmaterial ger vid handen, gav i förläning. Sålunda saknas den gård i Skarhult, Frosta härad, som bortförläntes 1504, den gård i Ullstorp, Ingelstads härad, som bortgavs 1508, och vidare Flodö i Helgeå och det gods i Vedby, Ö. Ljungby och Kvidinge socknar, som Knud Lauridsen Giedde erhöll i förläning vid för oss okänd tidpunkt av ärkebiskop Birger.³⁶

Med utgångspunkt i det här vunna resultatet kan tidpunkten för Paltebokens uppläggning fastläggas inom ganska snäva gränser. En säker terminus post quem utgör år 1506, då Skillinge län återföll till

³⁶ LÄU 6: 94, 125, 244. De ældste danske Archivregistraturer 4, s. 297. — Vid Åkarps län, Reslövs socken, Onsjö härad uppger Palteboken: »Dette lehn haffuer fru Birgitte paa Scharholt» (fol. 120 r.). Härmed avses Birgitte Stensdotter Bille, änka efter väpnaren Jens Torbernsen Rosensparre (död 1530), som år 1541 erhöll det nämnda länet (Skånebrevförteckningen, Lunde dombkyrkeios brief och skriffter, nr 797). Notisen måste sålunda ha införts i Palteboken i samband med bortförläningen och ha överflyttats därifrån tillsammans med den övriga texten till avskriften. Uppbördsjordeboken uppger, som ovan nämnts, att länet 1522 innehafts av en »hustru Margrete». Ingen annan källa upplyser något om länets ställning, när Palteboken upplades.

ärkesätet genom Jes Olsen Baads död. Mycket talar dock för att denna terminus kan framflyttas till år 1513, då Tord Jepsen Sparre avled. Han erhöll nämligen 1503 Rya län för »trogen tjänst», vilket gör det sannolikt, att det här varit fråga om en livstidsförläning. En säker terminus ante quem är år 1517, eftersom Hans Skovgaard i januari nämnda år mottog N. Vrams län i förläning, och eftersom Fulltofta län, som ej upptages i Palteboken, inlöstes den 31 juli 1517. Palteboken skulle m. a. o. ha tillkommit efter år 1506 och före år 1517, troligen något av åren 1513—1516.

Redan i ett tillägg till Palteboken, stammande troligen från 1600-talets förra hälft, möter uppgiften att bokens författare varit ärkebiskopens »fogde» Oluf Jensen i L. Kastberga, V. Sallerups socken, Harjagers härad, vilket hittills godtagits av forskningen.³⁷ Denna uppfattning vilar på en notis i Palteboken rörande Lilla Kastberga. Palteboken redovisar endast en gård därstädes (fol. 77 v.). Den innehades av Oluf Jensen, som i landgille gav en halv tunna smör. I en avslutande markaskälsnotis rörande denna gård omtalas »een steenmarche, ligger imellem Anderss Stenss gaardtz eng och min march». Uttrycket »min march», skrivet i första personen, skulle således syfta på Oluf Jensen, som alltså — menar man — måste ha varit Paltebokens författare. Detta kan emellertid ej vara riktigt. Redan i den inledande ägobeskrivningen omtalas nämligen Oluf Jensen i tredje personen: »Hanss jord ehr iiij sch:r jord». Därmed förlorar uttrycket »min march» sin beviskraft. Det kan ej ha syftat på Oluf Jensen, och det torde för övrigt böra suppleras till »min <herris> march», ett uttryckssätt, vilket enligt vad som ovan sagts, är belagt annorstädes i Palteboken. Gårdens areal var liten, endast 3 1/2 skäppor spannmål i utsäde. En fogde hade säkerligen haft en större gård. Men därtill kommer, att Oluf Jensen kan visas ha varit helt enkelt landbo på gården i L. Kastberga. Av Hans Skovgaards officialsräkenskaper framgår nämligen, att Oluf Jensen i L. Kastberga vid påsktiden 1520 dömts att till nästkommande S:t Laurentii dag (10 aug.) betala fyra lödiga mark och till Mickelsmässan två oxar, därför att han olagligen fällt träd i Björkeröds skog i Stehags socken, vid risk att eljest på grund av sin förseelse ej längre få njuta gården. Teorien om en

³⁷ Meningen har senast framförts av L. Weibull, anf. arb. s. 58.

ärkebiskopens »fogde» Oluf Jensen som upphovsman till Palteboken kan alltså ej upprätthållas.

Palteboken innehåller endast en del av ärkesätets egendom. Detta framgår klart av en jämförelse med det material, som i det föregående behandlats.³⁸ I Palteboken omnämnes sålunda ej ärkesätets gods i Halland och Blekinge, ej heller huvuddelen av godset i Albo, Gärds och Villands härad. Vidare saknas egendomen på Bornholm. Av den ovan lämnade redogörelsen framgår, att godset i Halland administrerades genom en särskild fogde, egendomen i Blekinge under Elleholms slott, godset på Bornholm under Hammershus slott och jordagodsen i de tre nämnda skånska häraderna under Åhus slott. Därtill kan läggas, att ej heller Näsbyholms slottslän omtalas i Palteboken. En jämförelse med 1522 års uppbördsjordebok visar däremot, att över 730 av de däri upptagna och namngivna gårdarna kan identifieras i Palteboken.³⁹ I Palteboken har sålunda förtecknats egendom, som tillhörde ärkesätet och förvaltningsmässigt lydde under Lundagård.

Den ärkebiskopens tjänare, som upplagt Palteboken, har alltså varit någon av tjänstemännen i skrivarestugan på Lundagård. Uttrycket »min herre», varmed ärkebiskopen omtalas i Palteboken, motsvaras av de ordalag, vilka möter som benämning på stiftschefen i uppbördsjordeboken och 1534—1535 års utgiftsräkenskaper: »min herre» eller »min herres nåde». Vid uppläggningsen har utnyttjats arkivmaterial, som förvarats på Lundagård. I fråga om fiske i Björkesåkrasjön, hänvisar Palteboken i en notis på sitt sista blad till »registrum dnj». Notisen ingår i en rad uppgifter om rågångar i Börringe socken. Om dessa låg ärkebiskop Birger i delo med riddaren Niels Hack till Häckeberga, och en förteckning över breven i arkivet på Lundagård, stammande från 1500-talets mitt, upptager tre handlingar från 1504 och fem från 1511 rörande tvisten.⁴⁰ Noti-

³⁸ För en detaljerad jämförelse i fråga om länsfördelningen hänvisas till tabell 1, i fråga om godsets omfattning till tabell 2 nedan.

³⁹ Därtill kommer, att för vissa län, vars gårdar uppräknas i Palteboken, uppbördsjordeboken blott anger en klumpsumma. Hade jämförelse i dessa fall varit möjlig, skulle siffran för antalet i båda urkunderna identifierbara gårdar ha kunnat höjas avsevärt.

⁴⁰ De ældste danske Archivregistraturer 4 s. 359 f. Se även regist av 28 maj 1503, LÄU 6: 103.

serna i Palteboken är samtliga daterade till augusti månad 1504. Materialet till dem har säkerligen hämtats ur Lundagårdsarkivet. Därifrån stannar otvivelaktigt också det brev, rörande rågångar i Fjälje och Åkarps socknar, som Palteboken refererar (fol. 192 r.) utan angivande av datum. Brevet kan på inre grunder dateras till tiden omkr. 1490. Att arkivmaterial i detta fall utnyttjats, framgår bl. a. också därav, att nya rågångar fastlagts genom markaskälsförrettning den 12 juli 1501 i dessa socknar.⁴¹ Om Paltebokens upphovsman ej haft tillgång till det äldre brevet, skulle han utan tvekan ha återgivit de yngre markaskälen.

En jämförelse med Hans Skovgaard's officialsräkenskaper visar, att det ärkebiskopsgods, i vilket Hans Skovgaard »red» å sin herres vägnar, i allt väsentligt återfinnes i Palteboken. Det finns alltså anledning ställa frågan, i vad mån officialen kunnat nyttja de uppgifter om ärkebiskopsgodset, som Palteboken innehåller, under sin ämbetsutövning. Till hans åligganden hörde, som nämnts, bl. a. att insätta länsmän och landbor. Enligt rådande praxis ingicks mellan en gårds ägare och hans landbo vid dennes tillträde ett oftast muntligt avtal rörande legovillkoren, främst landgillet, vilket grundade sig på de uppgifter, som förelåg i gällande jordeböcker. I de fall då godset var bortförlänt, ombesörjdes dess besättande med landbor av länsmännen.⁴² Palteboken anger vid varje gård alltid landgillet, ofta även skatt och andra avgifter. Dessutom redogöres för gårdens ägor i åker och äng. I regel tillämpas härvid den ännu in på 1700-talet i sådana fall gängse metoden, att varje åkerteg i de olika vångarna namnges och kvantiteten utsäde utsättes, och för ängslotterna meddelas utöver namnet avkastningens storlek, mätt i lass hö. Alla dessa uppgifter har varit nödvändiga vid uppgörande av ett legokontrakt. Gällde det insättande av en länsman, innehöll Palteboken också upplysningar av väsentligt värde. Godset i Palteboken redovisas nämligen i regel fördelat på län, och för länen eller byarna anges utförligt erforderliga rågångar. Officialen hade ej någon befattning med landborna på det gods, som var bortförlänt. För insättning och försvar av landborna på dessa jordagods svarade läntagaren. Det har i det föregående

⁴¹ LÄU 6: 29 ff.

⁴² J. Steenstrup, Nogle Undersøgelser om Fæstebondens Retsforhold i ældre Tid (Dansk Hist. Tidsskr. 5 Række VI, 1886—1887) s. 665 ff.

visats upp, att huvudparten av de län, som saknas i Palteboken, vid tiden för dess uppläggning varit bortförlänta. Av Hans Skovgaard's räkenskaper framgår vidare, att officialen ej hade något att skaffa med ärkesätets egendom i köpstäderna. Palteboken upptager ej något köpstadsods. Både i fråga om innehålls art och det förtecknade godsets omfång synes Palteboken sålunda ha varit väl ägnad att utgöra en av grundvalarna för bl. a. officialens verksamhet.

Fodermarskens uppgift var att inför rätta försvara ärkesätets landbor. Ställer man frågan, i vad mån han kunnat utnyttja Paltebokens uppgifter om godset i sin ämbetsutövning, blir svaret detsamma som för officialens del. De rikhaltiga notiserna om gårdarnas storlek, uppgifterna om rågångar och alla andra uplysningar boken hade att ge, kom honom väl till pass, när han ryktade sitt värv.

Palteboken har ej varit ägnad att göra tjänst vid exempelvis uppbörden av intäkter från ärkesätets gods. Detta framgår klart av en jämförelse med 1522 års uppbördsjordebok. I denna hade t. ex. av uppbördstekniska skäl, som tidigare omtalats, utskylderna från varje gård i Väsby län halverats och uppförts med två lika stora summor. Denna anordning finns ej i Palteboken. Vid Höörs och Ö. Strö län särskiljer Palteboken ej som uppbördsjordeboken landgille, skatt och andra avgifter, utan upptar dem samlade i en summa för varje bonde. Skatten redovisas i många fall ej heller — till skillnad från uppbördsjordeboken — fördelad på de olika landborna i ett län, utan blott en klumpsumma för hela länet utsättes. Skatten från Annelövs län redovisas i uppbördsjordeboken specificerad för varje bonde. Palteboken anger däremot för varje landbo en penningssumma under titeln skatt, men tillfogar notisen: »Jtem diss(e) penninge, som her staar indschreffne, thager de selff sammen och kiöbe(r schattekiör), schatt(e)-foer och schattegalte for, som ehr iiij kiör, iiij galt(e), viij faar, viij lamb.» (113 r.). I Palteboken anges sålunda ej alltid vad varje bonde skulle erlægga i skatt, »tejor» och andra smärre avgifter, utan vad ärkebiskopen hade rätt att få från ett län i dess helhet.

Palteboken upptager emellertid ej alla ärkesätets intäkter. En jämförelse med 1522 års uppbördsjordebok visar, att i Palteboken utelämnats de ansenliga kvantiteter ved, kol och hö, vilka enligt uppbördsjordeboken inflöt från S. Möinge, V. Sallerups, Annelövs, Sövde, Veberöds, Hällestads och Vellinge län samt från Stångby, Stävie och V. Hoby socknar. Palteboken anger däremot vid Löddeköpinge län

och Hög, att varje bonde var skyldig leverera vissa mängder hö och ved till Borgeby gård, och dessa kvantiteter upptages även i uppbördsjordeboken. Vid Ö. Karaby län omtalar Palteboken, att varje landbo levererat ett lass ved till Lundagård. Intäkter av detta slag, vilka direkt kommit hushållningen på ärkebiskopens slott och gårdar till godo, upptages i övrigt ej i Palteboken.

Ett särskilt problem erbjuder redovisningen av »tejorna», d. v. s. intäkter i form av gäss, höns och lamm. Palteboken upptager oftast tejorna, men till skillnad från uppbördsjordeboken, omnämner den ej utskylder av detta slag vid Raus, Glumslövs, V. Sallerups, Västerstads, Hallaröds och Finja län. Denna inkonsekvens synes ha något samband med det sätt, varpå tejorna uppburits. Några uppgifter i uppbördsjordeboken ger en viss ledning. I Häglinge län gavs höns och gäss till skudgården i länet, och i de fall, då tejorna avlöstes i pengar, betaltes dessa till Lundagård. I Palteboken upptages tejour från Häglinge län. I Västerstads län gavs enligt uppbördsjordeboken höns och gäss till skudgården i länet men lamm till Lundagård. Från detta län upptar Palteboken ej några tejour. Från Hallaröds län gavs enligt uppbördsjordeboken tejorna till Flyinge. Ej heller i detta fall omnämner Palteboken några tejour. I de fall, då tejorna levererats in natura till ärkesätets slott och gårdar, och således kommit hushållningen där till godo, upptar alltså Palteboken ej några tejour, däremot i det fall, då tejorna avlösts i pengar, som inbetalts till Lundagård. Slutsatsen är ej allmängiltig. Materialet tillåter ej mera vittgående konklusioner.

Huvudintresset i Palteboken knyts sålunda till ärkebiskopens intäkter i pengar, spannmål och smör. Smör och spannmål var lagringsdugliga varor och kunde genom klokt genomförda affärstransaktioner med gott utbyte omvandlas i pengar. Palteboken innehåller uppgifter om dessa viktiga intäkter, som stod till ärkebiskopens förfogande. Den har alltså upplagts något av åren kring 1515 för att utgöra en »undervisning» till stiftschefens tjänst dels rörande de intäkter i spannmål, pengar etc. som stod till hans omedelbara förfogande från den ärkesätets egendom, vilken då ej var bortförlänt utan förvaltades under Lundagård, dels rörande denna egendoms omfattning och beskaffenhet. Genom sitt utförliga innehåll kunde den vara även hans närmaste förtroendemän i godsförvaltningen till gagn vid deras ämbetsutövning. Palteboken utgör sålunda ett led i

Birger Gunnarsens strävan att ekonomiskt hävda den lundensiska kyrkans ställning inom ärkestiftet.

I Palteboken är godset i regel förtecknat häradsvis och länsvis. En jämförelse med 1522 års uppbördsjordebok visar emellertid, att godset i ej mindre än sjuutton av de län, som upptages i Palteboken, i uppbördsjordeboken redovisas utan länsindelning som strögod. Detta gäller de i Palteboken ingående Ängelsbäcks, Tågarps, S. Möinge, V. Sallerups, Södervidinge, Löddeköpinge, Högs, Ö. Strö, Sövde, Hallaröds, Annelövs, Hagestads, Borrby, Veberöds, Hällestads, Burlövs och Glostorps län.⁴³ I Hans Skovgaards räkenskaper omtalas dock under år 1522 — alltså vid den tidpunkt, då uppbördsjordeboken upplades — tre av dessa uttryckligen som län, nämligen Hallaröds, V. Sallerups och Ängelsbäcks län. Räkenskaperna omtalar vidare Norrvidinge, Bosarps och Söstorps län, vilka ej är kända i de övriga källorna; i Palteboken redovisas egendomen i dessa små län som ingående i större länsenheter. Länens omfattning synes ej ha varit fastlagd genom bestämda gränser. Enligt Palteboken omfattade t. ex. N. Vrams län 25 gårdar, enligt 1522 års uppbördsjordebok 24, men i Hans Skovgaards genbrev på länet av den 14 jan. 1517 anges länets storlek till 26 gårdar och en fästa. En jämförelse mellan Palteboken och uppbördsjordeboken i detta avseende röjer nästan genomgående förskjutningar i länens storlek, men i regel håller denna sig inom snäva gränser.⁴⁴ Påfallande stor är dock skillnaden i fråga om Hörby län, 9 gårdar, och St. Köpinge län, ej mindre än 32 gårdar, varav 28 belägna i själva St. Köpinge by. Endast i ett fall kan man konstatera, att förskjutningarna berott på att gods överförts från ett län till ett annat. Två gårdar i Grönhult, Hörröds socken, Gärds härad, upptages nämligen i Palteboken under Andrarums län men i uppbördsjordeboken under Hörröds län. Termen »län» betecknade alltså ej en för alla tider till omfånget bestämd förvaltningsmässig enhet, utan »län» var en av praktiska och kamerala skäl betingad, tånjbar beteckning för egendom, belägen inom ett relativt begränsat område, t. ex. en socken eller by, och rättigheter, knutna till denna egendom. Man kan sålunda ej alltid utgå från att det gods, som redovisas under ett län i Palteboken, utgör all ärkesätets egendom i bygden.

⁴³ Se tabell 1 nedan.

⁴⁴ Se tabell 2 nedan.

I varje län låg oftast en s. k. skudgård, men i ej mindre än tio av de ovan uppräknade sjuutton länen har skudgård saknats, enligt vad som framgår av både Palteboken och 1522 års uppbördsjordebok.⁴⁵ Skudgårdar saknades i Bara, Torna och Oxie härad, vilka alla låg nära Lund. Endast i Burlövs län, Bara härad, och Veberöds län, Torna härad, är skudgårdar belagda, men blott i Palteboken. Bristen på skudgårdar har givetvis bidragit till att länsindelningen blivit flytande eller ej kunnat upprätthållas.

De äldsta uppgifterna om ärkesätets skudgårdar stammar från 1300-talet. I en handling från 1303, hörande till den sega kamp ärkebiskoparna Jakob Erlandsen och Jens Grand förde för den lundensiska kyrkans rättigheter mot den danska kungamakten, omtalas bl. a. »homines dicti archiepiscopi et ecclesie Lundensis vel eciam alii in bonis archiepiscopalibus residentes que Skutgaarde communiter appellantur».⁴⁶ Gårdarna skulle sålunda enligt detta källställe ha varit residens för ärkebiskopens och domkyrkans »män» eller »alii». Av Palteboken och uppbördsjordeboken framgår klart, att det sistnämnda alternativet varit det vanligaste.

Den gängse beteckningen för en gård, där en ärkebiskopens länsman residerade, var »curia principalis». Så benämnes också i uppbördsjordeboken gårdar i Åkarps, St. Köpinge och Rönneberga län. I Palteboken karakteriseras emellertid dessa tre gårdar med termen skudgård. Palteboken använder vidare om Borrby gård dels termen skudgård, dels termen »hoffgardt», och detsamma är fallet med Vittskövle gård. Utan åtskillnad synes sålunda de tre benämningarna »curia principalis», »hovgård» och »skudgård» ha använts i ärkesätets jordeböcker. Dock bör framhållas, att i de tvenne fall, då Palteboken använder beteckningen »hoffgaardt», det gäller större gårdar.

Endast i fråga om två skudgårdar är Paltebokens uppgifter så pass rikhaltiga, att man kan få en uppfattning om deras organisation.

⁴⁵ De tio länen är Ängelsbäcks, S. Möinge, V. Sallerups, Annelövs, Högs, Södervidinge, Andrarums, Hagestads, Hällestads och Glostorps län. Skudgård saknas också i Finja län, vilket även i uppbördsjordeboken redovisas som avgränsat län, samt i Sandby län. Det sistnämnda har dock haft Borrby gård som skudgård, enligt vad båda jordeböckerna klart utvisar (Palteboken fol. 175 v. ff.; uppbördsjordeboken fol. 61 r.).

⁴⁶ Acta processus litium inter Regem Danorum et Archiepiscopum Lundensem, ed. A. Krarup et W. Norwin (1932) s. 339.

Barkåkra skudgård var en stor bondgård, under vilken lydde även ett laxfiske, en kvarn i Ärrarpsån samt skog på Hallandsås. Dessutom hörde till skudgården två smärre gårdar med var sin landbo. Även skudgården i Väsby har varit stor, och under den lydde tre gårdar samt en större äng. Palteboken uppger, att de tre gårdarnas landbor erlade landgille till skudgårdens innehavare. Av uppbördsjordeboken framgår, att landborna i ett län stundom erlagt en del av sina utskylder till skudgården. Att bönderna i Häglinge län och i Västerstads län gav tejour i höns och gäss till skudgårdarna, har tidigare nämnts. När ärkebiskopen reste i stiftet, utnyttjades skudgårdarna för anskaffande av härbärg och underhåll åt honom och hans följe. Landborna erlade då vissa »natthålls»-avgifter till skudgårdarna.⁴⁷ Skudgården blev på detta sätt en central punkt i länets förvaltning. Av 1522 års uppbördsjordebok framgår emellertid ej klart, huruvida skudgårdens innehavare haft någon del i uppbörden av landgillet och övriga utskylder.

Tjuguåtta av de i Palteboken förekommande skudgårdarna synes ej ha varit annat än vanliga bondgårdar av medelstorlek.⁴⁸ I tre av dessa fall är jämförelse med uppbördsjordeboken omöjlig, därför att länen saknas i denna, i ytterligare sex, därför att länen ej redovisas med godslistor utan blott med klumpsummor, i ett fall slutligen — det gäller Vellinge län — kan jämförelse ej göras, därför att uppbördsjordeboken är defekt. Av de återstående aderton skudgårdarna återfinnes blott fyra under denna benämning i uppbördsjordeboken. Gården jämte landbo återfinnes däremot bland övriga bondgårdar i ej mindre än tolv fall, men i nio av dessa redovisas egendomen i uppbördsjordeboken ej länsvis utan som strögods. Av det anförda framgår, att skudgården i de berörda fallen ej varit ett residens för en länsman utan en vanlig bondgård, belägen centralt i länet. Detta bestyrkes också av att skudgårdarna i Högestads och Västerstads län, som i Palteboken uppges vara brukade av vardera en landbo, enligt uppbördsjordeboken innehades var och en av två landbor. Hans Skovgaards officialsräkenskaper redovisar också intäkter — främst

⁴⁷ LÄU 6: 137.

⁴⁸ I sex län blott antyder Palteboken skudgårdens existens. Det gäller N. Vrams, Tågarps, Magleby, Rya, Skillinge och Burlövs län. Dessa län ha ej medräknats här. — Vittskövle län medräknas däremot. Om uppbördsjordebokens notis rörande detta län, se ovan not 23.

gårdlega — från dessa landbor i skudgårdarna, t. ex. 1520 gårdlega för halva skudgården i Väsby, 1521 gårdlega från landbon i Skillinge skudgård och halv gårdlega av tvenne landbor, vardera för hälften i Ängelsbäcks skudgård. 1521 upptogs också böter från en bonde i Böskestorp »fore hand ville icke till Engelsbech skwdgardh».

Den här påvisade omständigheten, att skudgårdarna i många fall endast föga eller alls intet skilde sig från vanliga bondgårdar, förklarar delvis de förskjutningar som ägt rum i fråga om ärkebiskopsgodsets fördelning på län. Skudgården var otvivelaktigt en stabiliserande faktor för denna indelning. När skudgård saknades, eller i fall att den var liten, kunde egendomen utan svårighet läggas under andra län eller förvaltas som strögods.⁴⁹

I Palteboken möter uppgiften att Sege mölla, Bulltofta och »Ligestadt» i Bara härad lydde under Lundagård. Från Sege mölla gavs tolv pund mjöl, en tunna gryn och en fet galt till Lundagård (fol. 197 r.). Uppgiften är felaktig. Ärkebiskop Peder Lykke hade redan år 1434 bortskiftat den nämnda egendomen.⁵⁰ Även annorstädes i Palteboken omtalas naturapersedlar, som levererades till Lundagård. Ovan har omtalats, att ett lass ved från varje bonde i Ö. Karaby län skulle ges till Lundagård. Från Barsebäck och en strandremsa i Burlöv gavs strandning och vrak till Lundagård (fol. 129 v. f., 197 r.). Intäkter av denna art ingick i ärkebiskopsgårdens hushållning. Sådana intäkter upptogs oftast ej i Palteboken, enligt vad som ovan visats. Det har också framlagts belägg för att Palteboken upplagts under utnyttjande av arkivmaterial. Härmed erbjuder sig en möjlighet att förklara de felaktiga uppgifternas förekomst i jordeboken. I fråga om dessa notiser, som gäller förhållanden, vilka i detta sammanhang var av underordnad betydelse, har utskrivaren anlitat material ur arkivet på Lundagård och ej förvissat sig om att de så-

⁴⁹ I denna undersökning har ej medtagits den egendom, som i Palteboken benämnes Årup fang (i Rönnebergs härad). Årup benämnes 1492 skudgård. (LÄU 5:186). Palteboken liksom uppbördsjordeboken saknar uppgifter om en skudgård i Årup. Vidare har Ljunga län ej medräknats. Det är möjligt, att Ljunga gård, som Palteboken ställer först i länet, gjort tjänst som skudgård. I Höörs län nämner varken Palteboken eller uppbördsjordeboken någon skudgård, men först i godslistorna upptar båda jordeböckerna en gård med ett landgille, som helt skiljer sig från de övriga gårdarnas. Det är tänkbart, att denna gård gjort tjänst som skudgård.

⁵⁰ LÄU 3: 143 ff.

lunda inhämtade uppgifterna ännu ägde giltighet. Liksom i 1522 års uppbördsjordebok har alltså den kamerala traditionens konservatism avsatt spår även i Palteboken.

Förutom arkivalier har utskrivaren använt även annat material. Den undersökning, som i det föregående gjorts beträffande landbonamnen i Palteboken, har ådagalagt, att detta material bragts till överensstämmelse med de aktuella förhållandena. Om detta materials beskaffenhet kan vissa slutsatser dragas på grundval av Paltebokens text. De enskilda gårdarnas arealer redovisas nämligen i huvudsak genom tre olika typer av uppställningar. Den första och vanligaste innehåller en utförlig uppräknig av varje åker- och ängsloft med utsättande av namnen på de olika lotterna och dess storlek, räknad i utsäde eller höskörd. Ett exempel klargör bäst tillvägagångssättet:

Jtem Longe Mattiss — j sch:e smör.

En tofft kalliss Grimstofft	viiij sch:r jord
en tofft ligger op til gaarden	viiij sch:r jord
en ager kalliss Erliden	iiij sch:r jord.

Engen til samme gaardt.

En eng kalliss Rissbechseng	iiij less
en kalliss Kellesteen	iiij less
en kalliss Rissbechskrog	ij less
etc.	etc.

Betydligt kortare blir arealbeskrivningen enligt följande typ:

Jtem Poffuel Jensön — xv sk landgilde.

Vdj den nöre vang	xxx sch:r jord
vdj den östre vang	xv sch:r jord
j den vestre vang	xx sch:r jord.

Engen til samme gaardt.

Engen til samme gaardt ehr	xxx less.
----------------------------	-----------

Ännu en typ av detta kortfattade redovisningssätt finns:

Jtem Mogenss Schinder — x sk landgilde — xij sk schatt.	
Jorden ehr	xxx sch:r jord.
Engen ehr	xvj less.

Dessa tre typer hålles i regel i sär, blott i enstaka fall förekommer smärre modifikationer. Givetvis har odlingsförhållandena på trakten varit avgörande för vilket redovisningssätt man valt. Sålunda framgår det klart av godsbeskrivningarna i Hagestads län, att egendomen där legat i bolskifte. Ensamliggande gårdars ägor förtecknas ofta på annat sätt än den egendom, som låg inom slutna byar. Men ett iögonfallande drag är, att de olika förteckningsmetoderna har genomgående eller med mycket få undantag praktiserats i hela byar, hela län och flerstädes i hela härad.⁵¹ Bakom detta förhållande kan ej ligga något annat än att man vid Paltebokens uppläggning använt listor över godset, vilka varit utskrivna för byar och län, kanske stundom för hela härad. Dessa listor har innehållit aktuellt material och sammanställts efter en bestämd plan.

Palteboken är disponerad med häradsindelningen som stomme. Under huvudrubriker med häradsnamnen upptages så godset i län efter län, och inom länen i by efter by. Denna princip är konsekvent genomförd i Paltebokens första hälft. I den senare delen är uppläggningen mindre redig. Harjagers och Färs härader förekommer sålunda på två ställen, och för Skytts härad saknas rubrik. I Palteboken förekommer dessutom flera lakuner (fol. 54 r., 101 v., 160 v.), och i flera sammanhang saknas namn eller sifferuppgifter (fol. 171 v., 183 r., 189 v., 191 r., 198 v., 199 r.), särskilt i senare delen av boken. Palteboken synes alltså aldrig ha blivit helt färdigställd.

Någon med Paltebokens tillkomst samtidig uppgift rörande dess namn är ej bevarad. Äldst omtalas den i ett brev av den 27 juli 1581, utfärdad av Lunds domkapitel och dåvarande länsmanen på Malmöhus Corfitz Vifert. I detta omtalas, att man i »en aff Stigtens Böger, kaldiss Palte» funnit en notis rörande markaskäl i Ö. Broby socken.

⁵¹ Den här först exemplifierade typen är vanligast och kan sägas vara den normala. Den andra typen finns genomgående exempelvis i Eslövs by, Annelövs län, Bara, Oxie och Ljunits härader, samt vid skudgårdarna i Köpinge län, Gärds härad, och St. Köpinge län, Herrestads härad. Den tredje och kortaste typen förekommer genomgående vid Snogeröds by, Hörby län, Härröds by, Ö. Karaby, Löddeköpinge, Sandby, Björkeberga, Ö. Broby, Finja, Andrarums, Järrestads, N. Sandby, Högestads, Baldringe, Veberöds, Hällestads, Köpinge och St. Köpinge län — i de båda sistnämnda länen dock med undantag för skudgårdarna. Med undantag för byar eller enstaka gårdar förekommer typen vidare i Hörja, Hemlinge, Häglinge, N. Strö och Sövde län. Den förekommer i Stångby, V. Hoby och Stävie byar samt i fråga om ett antal ensamliggande gårdar.

Detta brev är bevarat därigenom, att det i utdrag refereras i ett av Göinge häradsting den 10 febr. 1617 utfärdat brev angående rågångar i Ö. Broby och Hästveda socknar. I samband med en rättstvist år 1629 rörande markaskäl i Kvidinge socken återopades en bok, »kaldet Palte», vilken enligt uppgift skulle förvaras hos domkapitlet i Lund och innehålla upplysningar i den omtvistade frågan.⁵²

I ett tillägg till den bevarade avskriften, troligen tillkommet under 1600-talets förra hälft, benämnes Palteboken »Palte». På avskriftens omslag har landskamreraren i Skånska generalguvernementet, sedermera landshövdingen i Blekinge län, Jöran Adlerstéen antecknat: »Denna Booken kallas Paltaboken, efter hwilcken Gravationerne wid Skånska Reductions Commission 1687 och 1688 äre utgångne. Malmö d: 2. Maj 1708».

Från 1500-talets slut stammar emellertid även källuppgifter rörande två andra skånska jordeböcker, som också de kallats »Palte». Om den ena av dessa vet man, att den omfattat domkapitlets, hospitalens och sockenkyrkornas gods och att den funnits i behåll ännu på 1670-talet.⁵³ Tidigast omtalas denna under namnet »Palthe» i ett brev av den 28 april 1580 från Fredrik II till länsmanen på Malmöhus.⁵⁴ Den andra fanns i behåll ännu på 1400-talet, men har sedan gått förlorad. Vår kunskap om denna vilar på en notis i Mogens Madsens vid 1500-talets slut nedskrivna krönika om de lundensiska biskoparna. Enligt honom skulle denna bok, »liber Capituli Lundensis, vulgo dictus PALTE», ha upplagts år 1374 och innehållit kapitel-, hospitals- och sockenkyrkogods.⁵⁵

Namnet »Palte» är alltså belagt tidigast i slutet av 1500-talet och användes då om ej mindre än tre olika jordeböcker. Endast källställen, som rör namnets samband med den omkring år 1515 upplagda jordeboken, stammar från sagesmän, vilka haft jordeboken under ögonen. Fredrik II:s attribuering av namnet till en kapiteljordebok och Mogens Madsens till 1374 års jordebok grundar sig på

⁵² Brevet av 10 febr. 1617 i Karsholms godsarkiv, Landsarkivet i Lund. Kancelliets Brevböger 1627—1629, s. 755.

⁵³ Om dessa två jordeböcker, se C. G. Weibull, *anf. arb.* s. 167, not 3, L. Weibull, *anf. arb.* s. 51 f.

⁵⁴ Kancelliets Brevböger 1580—1584, s. 70 f.

⁵⁵ *Episcoporum ecclesiae Lundensis series, ... collectore Magno Matthiae ... ed. Th. Bartolin (Hafniæ 1710) s. 158.*

uppgifter de erhållit i andra hand. Huruvida dessa två jordeböcker från början verkligen kallats »Palte» är sålunda tvivelaktigt. Att Birger Gunnersens jordebok har rätt till detta namn, är ställt utom allt tvivel.

Mogens Madsen uppger, att namnet »Palte» använts »vulgo», vilket betyder, att det är folkspråkets, ej latinets utan danskans, benämning på boken. Forskningen har också tidigt sammanställt namnet med det danska ordet »palt» eller »pjalt», och menat, att Palteboken kallats så, emedan den ursprungliga varit skriven på lösa lappar, s. k. paltar.⁵⁶ Uppfattningen inger betänkligheter, ty det skulle inne-

⁵⁶ Uppfattningen uttalad senast i L. Weibull, anf. arb. s. 51 f. — Som en kuriositet förtjänar den av Johan Ihre framlagda och av N. Wessman, anf. arb. s. 24 ff. refererade uppfattning återges: »Palte-Bok är thet samma som Codex Palatii: ty så kallades uti Regno Francorum thesas Iorde-Böcker, uti hwilcka upteknades hwad af Comite Palatii för Konungens räkning war upburit. Konungarna hade nemligen uti Provincierna sina Palatia, hwarest the wistades, under thet the afhörde undersåtarenas angelägenheter, eller annars reste kring landet, på thet the med gästning ej måtte falla Landet beswärlige. The nämdes Palatia efter then tidens talesätt, ej så mycket at betekna deras prägtiga bygnad (The kallades ock under tiden Casæ Regiæ) som icke egenteligare, at the woro en Kronans tilhörighet. Samma Kongsgårdar kallades i Tyskland salæ, hwadan Sal-gut och Salrecht hade sina namn, och betyda villa Regia, jus Regium. Af samma grund kallades äfwen thessas Jorde-Böcker Salbuch, hwilket war alt thet samma som Codex palatinus . . . Och som uti thesse codicibus Palatinis äfwen war uptecknad, hwad Egor til hwarje Palatium hörde, träffar thess betydelse så mycket närmare in med wår Skånska Palte-bok.» Denna Ihres mening refereras även av Sjöborg med instämmande. Sjöborg förkastar däremot en uppfattning, som gått ut på att namnet kommer av »Paltor eller slarfwor, dels derföre att den beskrifwer kringströdde delar af hemman, åkrar och ängar, dels derföre att det äldsta eller de äldste exemplar warit slitne, söndrige och till en del ofullständige». Tanken att »palt» skulle betytt åkerlapp har Sjöborg synbarligen hämtat från en under 1700-talets förra hälft uppsatt promemoria, Berättelse om Palteboken, vilken skrivits av en okänd person om 1374 års jordebok (Biskopsarkivet, Landsarkivet i Lund). Aktstycket står i samband med Paltebokens överlämnande 1738 till Kammarkollegium. »Dessutom», fortsätter Sjöborg, »har man funnit Nydala Pjalta eller Nydala Klosters jordebok». Han har hämtat denna uppgift från Wessman, som i sin tur fått den från J. Corylander, Berättelse om Lunds domkyrka (utg. av M. Weibull 1884) s. 31, där det sägs, »at presten i Långaryd, Uffe, i sitt testamente til Nydals kloster i Småland år 1371 testamenterat bort en bok, som kallas Pjalta, hvilken förmodeligen innehållit någon uppsats på andeligt gods här i Sverge och således varit af samma beskaffenhet, som den vi nu länge nog omtalat» (dvs. 1374 års »paltebok»). Corylander har byggt

bära, att samtliga de tre här behandlade jordeböckerna skulle ha erhållit sitt namn därför, att de från början varit skrivna på lösa lappar. Hur det i detta hänseende förhållit sig med 1374 års jordebok och den senare kapiteljordeboken är omöjligt att säga, men det är ej riktigt i fråga om Birger Gunnarsens Paltebok. Från början har denna varit utredigerad efter en bestämd plan, enligt vad som ovan visats, och i 1581 års brev säges den uttryckligen ha varit en av »Stigtens Böger». Det förefaller vidare egendomligt, att en bok skulle ha erhållit ett namn, som hänsyftar på det skick vari materialet befunnit sig under förarbetena till boken.

Även av rent språkliga skäl vållar den berörda uppfattningen svårigheter. Det danska substantivet »pjalt», dialektalt även »palt», betyder »stycke, som rivits sönder eller gått sönder genom slitning; trasa». Samma betydelse har dess medellågtyska motsvarighet »palte». I fornsvenskan är ordet »palter» belagt blott en gång och betyder där »stycke, bit».⁵⁷ Det är ej möjligt att med denna väl belagda betydelse hos ordet av »trasa, stycke som genom slitning gått sönder» förena uppfattningen, att »paltar» i ett speciellt fall skulle ha betytt »lösa lappar», på vilka gårdar och gods förtecknats. En enklare tydning av namnet ligger närmre till hands. Namnet »Palte» är belagt först vid en tidpunkt minst sextio år efter Paltebokens tillkomst. Det kan bevisas, att boken varit så söndrig, när den under 1650-talet avskrevs, att lösrivna sidor åter inlagts i handskriften på felaktiga platser, varigenom texten i avskriften blivit förryckt.⁵⁸

denna sin förmodan på en avskrift av brevet i Örnhielms Diplomatarium, vilket han citerar. Originalbrevet har under nr 1003 förtecknats i »Svenska riksarkivets pergamentsbref». Testamentet innehåller bestämmelser om legat och gåvor, vilka skulle utgå bl. a. till Nydala kloster och munkarna där. Men dessutom tillföll gods och lösöre även sockenkyrkor och sockenpräster. Bland det bortskänkta märktes böcker, som t. ex. »*librum meum decretalium*», »*summa decretorum*», »*librum de infancia saluatoris*». I detta sammanhang läses: »*Jtem domino Iohanni de Vndarydh librum qui dicitur pialta*». Denna bok har alltså ej skänkts till Nydala kloster. Intet som helst stöd finns för uppfattningen att den varit en jordebok. Vad den innehållit är omöjligt att fastslå. Möjligen har den liksom de övriga böckerna haft kyrkorättsligt eller religiöst innehåll. Men därmed kan »Nydala Pjalta» helt avföras ur diskussionen.

⁵⁷ Ordbog over det danske Sprog 16, sp. 893. Svenska Medeltidens rimkrönikor, utg. G. E. Klemming (Sv. Fornskriftssällsk. saml. 17: 2, 1866) s. 21.

⁵⁸ Beträffande de lösrivna sidorna hänvisas till den ovan nämnda editionen av Palteboken. — Utan angivande av datum och källa anför Sjöborg, anf. arb.

Under sådana omständigheter förstår man lätt, hur namnet »Palte» uppkommit. Det hänför sig till handskriftens sönderrivna tillstånd. »Palte» måste betyda »trasboken», »boken med de slitna och trasiga bladen».

Den här förda undersökningen har främst tagit sikte på omständigheterna kring Paltebokens tillkomst och dess användning under den katolska kyrkans sista år i Danmark. Palteboken hade emellertid ej spelat ut sin roll, när det lundensiska ärkebiskopsdömet gick under på 1530-talet som en följd av den danska kyrkoreformationen. De ovan citerade breven från 1617 och 1629 visar, hur den behöll sin aktualitet vid tvister om rågångar och ägogränser. Av den skånska reduktionskommissionen lades den, som Jöran Adlerstéens i det föregående återgivna anteckning utvisar, till grund för en del av gravationerna. Genom en kunglig resolution av år 1689 fastslogs, att Palteboken vore att betrakta som ett »authentique Document». Hädanefter gavs Palteboken stundom fullt vitsord inför rätta vid jordatvister, vilket emellertid uppväckte missnöje på många håll. Paltebokens beviskraft ifrågasattes starkt vid 1738—1739 års riksdag av några skånska adelsmän på riddarhuset. Deras framställningar ledde till en kunglig resolution 1739, enligt vilken Palteboken ensam ej fick hållas för »fullt domskäl». Att följa dessa Paltebokens öden fram mot vår egen tid faller emellertid helt utanför ramen för denna undersökning.

s. 270, noten, ett »yttrande, som man funnit uti ett Manuskript på Araslöfs gård, der orden så lyda: 'effter den opschrift de have tagit af Palte, som den vel maa kaldes, efter som mange blade skal vere afrefne, och en bog af ingen underskreven eller förseglet'. Källutdraget har dansk språkdräkt. Det har ej lyckats att återfinna denna handling.

TABELL 1

Sammanställning av bevarade notiser rörande ärkesätets län och dessas ställning under tiden 1472—1536.

Egendom i köpstäderna och på Bornholm redovisas ej. Belägg markeras med +. Parentes anger, att godset i 1522 års uppbördsjordebok redovisas som strögods.

	Bortförlänt av Jens Brost- rup enligt		Palte boken	1522 års uppbörds- jordebok		Bortför- länt enl. 1536 års lista
	Exc. dipl.	Peder Iversen		Bort- förlänt	Ej bort- förlänt	
<i>S. Åsbo härad:</i>						
N. Vrams län	+	+	+	+ ¹		+
Magleby län	+		+			
Skillinge län		+ ²	+			
Stenestads län		+				
»Boszgaard» (N. Vrams sn) ⁴	+	+	+ ³			
<i>Bjäre härad:</i>						
Ängelsbäcks län			+		(+)	
Barkåkra län			+		+	
<i>Luggude härad:</i>						
Väsby län			+		+	+
Stubbarps län					+	+
Hälsingborgs län			+	+		
Raus (Rya) län			+		+	
Tågarps län			+		(+)	
Hjälmshtulls län		+				+
Haberga (Ekeby sn) ⁴	+	+	+			
Källaregården (Hässlunda sn) ⁴	+				+	
<i>Rönnebergs härad:</i>						
Glumslövs län		+	+		+	
Rönneberga län	+	+	+		+	
Årup	+		+		+	
S. Möinge län			+		(+)	
<i>Harjagers härad:</i>						
V. Sallerups län			+		(+)	
Södervidinge län			+		(+)	
Löddeköpinge län			+		(+)	
Hög	+		+		(+)	
<i>Frosta härad:</i>						
Ö. Strö län			+		(+)	
Höors län			+		+	
Hörby län			+		+	
Fulltofta län		+			+	
Kvesarums län				+		+

Tab. 1 (forts.)

	Bortförlänt av Jens Brost- rup enligt		Palte boken	1522 års uppbörds- jordebok		Bortför- länt enl. 1536 års lista
	Exc. dipl.	Peder Iversen		Bort- förlänt	Ej bort- förlänt	
<i>Färs härad:</i>						
Västerstads län	+	+	+		+	
Sövde län			+		(+)	
<i>Onsjö härad:</i>						
Hallaröds län			+		(+)	
Ö. Karaby län	+	+	+		(+)	
Annelövs län			+		(+)	
Gissleberga län		+ ⁵	+		+	
Åkarps län		+	+	+ ⁶		
<i>V. Göinge härad:</i>						
N. Sandby län	+	+	+		+ ⁷	+ ⁸
Björkeberga län	+	+	+			
Hörja län			+		+	
Finja län		+	+	+		
Häglinge län	+	+	+		+	
Ljunga län			+		+	
<i>Ö. Göinge härad:</i>						
Ö. Broby län			+		+	
Hemlinge län	+		+		+	
N. Strö län	+	+	+		+	
<i>Gärds härad:</i>						
Köpinge län			+			
Vittskövle län			+		+	
Äsphults län	+	+			+	
Hörröds län					+	
<i>Albo härad:</i>						
Andrarums län			+			
<i>Järrestads härad:</i>						
Järrestads län	+		+	+		
<i>Vemmenhögs härad:</i>						
Vallby län	+	+			+	
Näsbyholm				+		
Örsjö län				+		
<i>Ingelstads härad:</i>						
Sandby län			+		+	+ ⁸
Hagestads län			+		(+)	
Borrby			+		(+)	
St. Köpinge län			+		+	
Tullstorps län	+	+		+		

Tab. 1 (forts.)

	Bortförlänt av Jens Brost- rup enligt		Palte boken	1522 års uppbörds- jordebok		Bortför- länt enl. 1536 års lista
	Exc. dipl.	Peder Iversen		Bort- förlänt	Ej bort- förlänt	
<i>Villands härad:</i>						
N. Åsums län	+	+		+		
<i>Herrestads härad:</i>						
Högestads län			+		+	
Baldringe län			+		+	
<i>Torna härad:</i>						
Veberöds län			+		(+)	
Hällestads län			+		(+)	
<i>Bara härad:</i>						
Burlövs län			+		(+)	
<i>Oxie härad:</i>						
Glostorps län			+		(+)	
<i>Skytts härad:</i>						
St. Slågarps län	+	+	+			
Gislövs län	+	+		+		
Sörby län	+ ⁹	+		+		+
Vellinge län			+		+	
<i>Ljunits härad:</i>						
Katslösa	+	+			+	+
Snärestads län			+		+	
<i>N. Åsbo härad:</i>						
Rya län		+	+			
<i>Blekinge:</i>						
Elleholm	+	+		+		+
<i>Halland:</i>						
Ränneslövs län					+	
Övraby					+	
Snöstorps län	+	+		} 10		} 11
Mellby län	+	+				
Eldsberga län	+	+				
<i>Själland:</i>						
Skinkelsö	+	+				+
Gentofte län	+					

- ¹ Läntagarens namn överstruket.
- ² Peder Iversen har den felaktiga namnformen »Hwellinge». Jmf. LÄU 5:350, 6:204.
- ³ Redovisas under N. Vrams län.
- ⁴ Länet bestod av en större gård.
- ⁵ Peder Iversen har den korrupta namnformen »Ensleberga».
- ⁶ Läntagarens namn överstruket.
- ⁷ Det framgår ej klart, om länet är bortförlänt eller ej.
- ⁸ Ovisst om i listan avses N. Sandby i V. Göinge härad eller Sandby i Ingelstads härad.
- ⁹ Anges ligga i Vemmenhögs härad. Länet låg i Anderslövs socken.
- ¹⁰ Ärkesätets gods i Halland—utom Ränneslövs län och Övraby, uppges stå under en särskild fogdes förvaltning.
- ¹¹ Listan nämner två förläningar i Halland; ingendera namngives.

TABELL 2

Sammanställning av Pallebokens och 1522 års uppbördsjordeboks uppgifter rörande ärkebiskopsgodsets omfattning.

Godset i Halland och Blekinge har ej medtagits, ej heller egendom i köpstäderna och på Själland. Tabellen upptar antalet redovisade landbor.

Län	Strögods	I båda jordeböckerna redovisas	Därutöver redovisas i	
			Palteboken	1522 års uppbördsjordebok
<i>S. Åsbo härad:</i> N. Vrams län Magleby län ² Skillinge län ²		24	2 ¹ 8 14	
<i>Bjäre härad:</i> Ängelsbäcks län Barkåkra län		21 ³ 26 ⁴	1 4	3 3
<i>Luggude härad:</i> Väsby län Hälsingborgs län Stubbarps län ⁶ Raus (Rya) län Tågarps län	<i>Luggude härad:</i>	35 12 12 10	8 ⁵ 2 1	3 2 12 ⁷ 1 1 1
	Välluv Haberga, Ekeby sn Källaregården, Hässlunda sn	1	1 ⁸	
<i>Rönnebergs härad:</i> Glumslövs län Rönneberga län S. Möinge län	<i>Rönnebergs härad:</i>	11 ⁹ 5 10	2	1
	Årup Billeberga N. Möinge Tofta	1 3 1		1
<i>Harjagers härad:</i> V. Sallerups län Hög Löddeköpinge län Södervidinge län	<i>Harjagers härad:</i>	21 7 27 8	1 1	2 2
	L. Kastberga Barsebäck	1	1	
<i>Frosta härad</i> Ö. Strö län Höörs län Hörby län	<i>Frosta härad:</i>	17 12 30	1 9	2 1 1

Tab. 2 (forts.)

Län	Strögods	I båda jordeböckerna redovisas	Därutöver redovisas i	
			Palteboken	1522 års uppbörds-jordebok
Kvesarums län ¹⁰ Fulltofta län ¹⁰	Åkarp Bjävröd N. Rörum ¹¹			1 1
<i>Färs härad:</i>	<i>Färs härad:</i>			
Västerstads län		26	2	2
Sövde län		22	2	2
	Assmäsa	5		
	Vrångabäck	2		
	L. Munkesjö	2		
	Tågra	7		
<i>Onsjö härad:</i>	<i>Onsjö härad:</i>			
Hallaröds län		29 ¹²		1
Ö. Karaby län ¹³			16	
Annelövs län		20		2
Gissleberga län		10		
Åkars län		7	2	
	V. Strö			1
	Reslöv		3	
	Trä			2
<i>V. Göinge härad:</i>				
N. Sandby län ¹⁴			20 ¹⁵	
Björkeberga län ¹⁶			28 ¹⁵	
Hörja län		15	1	1
Finja län ¹⁴			10	
Häglinge län		49	1	2 ¹⁵
Ljunga län		4	1	
<i>Ö. Göinge härad:</i>				
Ö. Broby län ¹⁴			28	
Hemlinge län ¹⁴			30	
N. Strö län ¹⁴			44 ¹⁵	
<i>Gärds härad:</i>	<i>Gärds härad:</i>			
Köpinge län ¹⁷			31	
Vittskövle län ¹⁸			31 ¹⁹	
Åsphults län ²⁰				9
Hörröds län ²¹				1
	Höghult			1
	»Sniderop»			1
	Utan ortsangivelse		1	

Tab. 2 (forts.)

Län	Strögods	I båda jorde- böckerna redo- visas	Därutöver redo- visas i	
			Palte- boken	1522 års uppbörds- jordebok
<i>Albo härad:</i> Andrarums län		4	2 ²³	
<i>Järrestads härad:</i> Järrestads län ¹⁸	<i>Järrestads härad:</i> Gladsax Viarp Vallby		12 1 1 1	
<i>Vemmenhögs härad:</i> Vallby län ²³ Näsbyholms län ²⁰ Örsjö län ²⁰				14
<i>Ingelstads härad:</i> Borby län Sandby län Hagestads län St. Köpinge län Tullstorps län ²⁰	<i>Ingelstads härad:</i> Stenby	5 13 20 10	1	1 33 3
<i>Villands härad:</i> N. Åsums län ²⁰				
<i>N. Åsbo härad:</i> Rya län ²⁴	<i>N. Åsbo härad:</i> Skankhult Lönhässle Perstorp, Färingtofta sn		8	1 1 1
<i>Herrestads härad:</i> Högestads län Baldringe län		35 30	4 ²⁶	3 ²⁵ 2
<i>Torna härad:</i> Veberöds län Hällestads län	<i>Torna härad:</i> V. Tvet Björnstorp Hyllinge Gödelöv Stångby V. Hoby Stävie	14 22 1 4 3 1 3 3 3	1 ²⁶	3 1 1

Tab. 2 (forts.)

Län	Strögods	I båda jorde- böckerna redo- visas	Därutöver redo- visas i	
			Palte- boken	1522 års uppbörds- jordebok
	Bläntarp			1
	Karup			2
	L. Råby			4
	»Attorp»			2
	Sularp			6
	Fågelsång			1
	Hardeberga			1
	Fjälje			5
	Lackalånga			1
	Håstad			1
<i>Bara härad:</i>	<i>Bara härad:</i>			
Burlövs län		11		
	Flackarp			1
	L. Uppåkra			1
<i>Oxie härad:</i>	<i>Oxie härad:</i>			
Glostorps län		8		1
	Fosie	2		
	Fjälje	1		
	Lockarp	1		
	Naffentorp			1
	V. Klagstorp	1		
	Arrie	1		
	Mellangrevie			1
	Törringe			1
	Eskilstorp	4		
	Kvarnby			1
<i>Skytts härad:</i>	<i>Skytts härad:</i>			
Vellinge län ²⁷		17	5	1
Gislövs län ²⁸				21
Sörby län ²⁹				
St. Slågarps län ²⁸			31	
	V. Värlinge			2
	Kämpinge			1
	L. Hammar			1
<i>Ljunils härad:</i>				
Katslösa län ²⁸				12
Snårestads län		25	2	6 ³⁰

¹ Däribland »Boszgaard», som i Palteboken redovisas under N. Vrams län.

² Länet saknas i Palteboken.

³ Dessutom en kvarn.

⁴ I siffran inräknas de 3 gårdar och 1 kvarn, vilka hörde till skudgården. Uppbördsjordeboken blott omnämner skudgården.

⁵ Därav 4 gårdar, hörande till skudgården. Uppbördsjordeboken utelämnar skudgården.

⁶ Länet saknas i Palteboken.

⁷ Uppbördsjordeboken är defekt, varför siffran är för låg.

⁸ Haberga omfattade 1 gård och en fästa.

⁹ Häri inräknat 1 gård i Hilleshög, som av Palteboken uppföres i, men av uppbördsjordeboken utom länet.

¹⁰ Länet saknas i Palteboken, upptages i uppbördsjordeboken men utan uppgifter om landbor.

¹¹ Saknas i Palteboken, upptages i uppbördsjordeboken, men där anges blott ett antal altarlamm från byn.

¹² I uppbördsjordeboken upptages en av dessa gårdar delad på två landbor.

¹³ Länet saknas i uppbördsjordeboken.

¹⁴ Länet upptages i uppbördsjordeboken men utan angivande av antalet landbor.

¹⁵ Dessutom 1 kvarn samt en kyrkofästa.

¹⁶ Länet saknas i uppbördsjordeboken.

¹⁷ Länet saknas i uppbördsjordeboken.

¹⁸ Länet upptages i uppbördsjordeboken, men utan uppgifter om landborna.

¹⁹ Dessutom 4 fästor.

²⁰ Länet saknas i Palteboken, upptages i uppbördsjordeboken men utan uppgift om landborna.

²¹ Länet saknas i Palteboken, som dock under Andrarums län upptager 2 gårdar i Grönhult, Hörröds sn.

²² 2 gårdar i Grönhult, Hörröds socken, av uppbördsjordeboken redovisade under Hörröds län.

²³ Länet saknas i Palteboken.

²⁴ Länet saknas i uppbördsjordeboken.

²⁵ Skudgården och ännu en gård upptages i Palteboken med vardera en landbo, i uppbördsjordeboken med vardera två.

²⁶ Dessutom en kvarn.

²⁷ Uppbördsjordeboken är defekt, genom att två blad vid detta län bortklippts.

²⁸ Länet saknas i Palteboken.

²⁹ Länet saknas i Palteboken, finns i uppbördsjordeboken men utan uppgift om landborna.

³⁰ Dessutom 1 fästa.

TABELL 3

Den del av ärkesätets gods, som förvaltades under Åhus slott enligt räkenskaper för Åhus slott 1532—1533.

Tabellen upptager antalet redovisade landbor.

	Landbor
<i>Albo härad:</i>	
Vitaby sn, Vitaby	8
Torup	2
Axelhult	1
Bjärneboda	1
Hjälmaröd	7
Hybblekille	1
Ljungseröd	1
S. Mellby sn, Bästekille	6
Svinaberga	1
S:t Olofs sn, Älmhult	1
Östaröd	1
Brösarps sn, Brösarp	2 ¹
Vantaröd	1
Bertilstorp	3
Bonaröd	1
Björstorp	1
Ravlunda sn, Tostaröd	1
»Sönder Bögerydt»	1
<i>Gärds härad:</i>	
Maglehems sn, Olseröd	11
Friseboda	1
Vittskövle sn, Österlia	2
Hjortholmen	1
Degeberga sn, Norrlia	1
Degeberga	1
N. Lokaröd	2
Ö. Sönnarslövs sn, Ö. Sönnarslöv	5
Lyngsjö sn, Lyngsjö	6
Homentorp	10
V. Vrams sn, Sätaröd	1
Köpinge sn, Köpinge	31 ²
Gringelstad	3
Träne sn, Bröd	1
Huaröds sn, Ryet	1
Stensma	1
<i>Villands härad:</i>	
Åhus kn, Yngsjö	9
Åhus	4
Ripa	6
Härnestad	8
Rinkaby sn, Rinkaby	16 ³
Horna	8

Tab. 3 (forts.)

	Landbor
Fjälkinge sn, Fjälkinge	2
»Laerckebolit»	1
»Tockebolit»	1
»Bangebolit»	1
Nymö sn, Nymö	3
Hjärsås sn, Hajstad	2
Edenryd	2
Österslövs sn, Kälkestad	1
Oppmanna sn, Oppmanna	1
Gualövs sn, Gualöv	2
Ivetofta sn, Ivetofta	11
Åby	1
Råby	1
Grödbby	1
Håkanryd	1
Näsums sn, Näsrum	1
Västana	1
Vånga sn, Skärnsås	1
Mjönäs	1
Vinslövs sn, Vanneberga	1
Nosaby sn, Nosaby län ⁴	
Ivö sn, Ivö	10
<i>V. Göinge härad:</i>	
Ignaberga sn, Ignaberga	1
<i>Listers härad:</i>	
Sölvesborgs kn, Valje	1
Ynde	1
Jämshögs sn, Jämshög	1
Grännum	1

¹ Dessutom 2 fästor och 1 kvarn.² Dessutom hovgården i Köpinge län.³ Dessutom hovgården i Rinkaby län samt 5 öde jordar.⁴ Antalet landbor ej uppgivet. Om länet se även LÄU 5:19 och Peder Iversens historiska anteckningar.

TABELL 4

Omfattningen av det i 1546—1547 års jordebok för Malmöhus län under titeln »Lundagårds län» redovisade ärkebiskopsgodset, jämförd med motsvarande uppgifter i Palteboken och 1522 års uppbördsjordebok.

Tabellen upptar antalet redovisade landbor.

	1546—47 års jordebok	Palte- boken	1522 års upp- bördsjordebok
<i>Bara härad:</i>			
Burlöv	6	6	6
Arlöv	5	5	5
L. Uppåkra	1	—	1
Flackarp	1	—	1
<i>Öxie härad:</i>			
Glostorp	8	7	8
Fjälje	1	1	1
Lockarp	1	1	1
Fosie	3	2	2
Mellangrevie	1	—	1
Arrie	1	1	1
V. Klagstorp	1	1	1
Eskilstorp	4	4	4
S. Åkarp	6	—	—
<i>Skytts härad:</i>			
Uggarp	6	—	—
Klörup	16	15	—
L. Slågarp	16	16	—
Håslöv	10	—	—
Hammarlöv	1	—	—
V. Värlinge	2	—	2
Vellinge	21	20	15 ¹
Herrestorp	3	3	3
Kämpinge	1	—	1
<i>Ingelstads härad:</i>			
Löderup	1	1	1
Valleberga	1	1	1
Hagestad	18	18	19
Sandby	13	13	13
Borrby gård	2	1	2
Borrby	4	4	4
Stenby	2 ²	—	3
St. Köpinge	41 ³	11	43
<i>Herrestads härad:</i>			
Baldringe torp	16	17	15
Baldringe	15	16	16
Svartskylle	1	1	—
Kullemölla	1	1	—
Toarp	—	—	1

Tab. 4 (forts.)

	1546—47 års jordebok	Palte- boken	1522 års upp- bördsjordebok
<i>Järrestads härad:</i>			
Tullstorp ⁴	4	—	7 ⁵
<i>Ljunits härad:</i>			
Snårestad	26	27	32
<i>Vemmenhögs härad:</i>			
Vallby	14	—	14

¹ Uppbördsjordeboken saknar vid Vellinge två blad, som bortklippts.

² Dessutom 1 fästa.

³ Dessutom 1 kvarn.

⁴ Länet upptages i uppbördsjordeboken under Ingelstads härad.

⁵ Uppgifter om landbor saknas.

SUMMARY

'Palteboken' was a rent roll compiled during Birger Gunnarsen's tenure of the Archbishopric of Lund (1497—1519). The date of the first entries in the book, its range and function, the significance of its title, these and other problems have hitherto only been touched upon by scholars. In the course of the present investigation the author depicts the Lundensian archbishop's management of his estates at the close of the Middle Ages. By studying 'Palteboken' in the light of contemporary local history the author has reached the following conclusions: the roll was certainly drawn up after 1506, probably after 1513, and before 1517. 'Palteboken' was compiled from documents kept in the archives of the archiepiscopal palace of Lundagård, and also from various lists of the archbishop's estates explicitly drawn up for the purpose. It comprises the main part of the property which was administered from Lundagård. It is not, however, concerned with the following archiepiscopal estates: that of Halland, presided over by a specially appointed bailiff; that of Blekinge, supervised from Elleholm Castle; that on Bornholm, administered from the Castle of Hammershus, and lands in the North-East of Scania managed by the occupant of Åhus Castle. The roll makes no mention of those parts of the archiepiscopal properties which were enfeoffed at the time of its compilation. An account is given in the roll of the area of each individual landed property and of the principal sources of revenue at the archbishop's disposal, i. e., his income in terms of coin, corn and butter. Generally, however, no mention is made of products in kind, since these were delivered directly to the archbishop's castles and manors and consumed in the housekeeping. Thus the roll enabled the archbishop to survey his property and its yield the more easily. It was also of assistance to the principal stewards in the service of the archbishop in the discharge of their duties. The external collapse of the Roman Church

in Denmark in 1536 led to the Crown's confiscation of the archiepiscopal properties. The roll remained at Lundagård and was used by the King's administrative officers. The name 'Palte' is unknown before the final decades of the sixteenth century. Doubtless it refers to the ragged condition of the book at this period, and it should therefore be interpreted as "the book with the torn leaves". The book vanished during the latter part of the seventeenth century. Its contents have been preserved from a copy made in the 1650's.

MARTIN LAMM

AV

ALGOT WERIN

Martin Lamm föddes i Stockholm den 22 juni 1880. Både på fädernet och mödernet tillhörde han bemärkta judiska släkter, som mot slutet av 1700-talet, sedan Gustav III hade öppnat vårt land för judisk invandring, blevo bofasta här. Ur slakten Lamm framgingo driftiga och framgångsrika affärsmän, tekniker och industriidkare. Martin Lammss fader, grosshandlare Herman Lamm, spelade under 1900-talets två första decennier en betydande roll i Stockholms kommunala liv, och han gjorde sig också känd som politiker inom det liberala partiet. Det var i en storbürgerlig miljö med starka bildningsintressen som Martin Lamm hade förmånen att växa upp. Han kom som student till Uppsala 1899, disputerade 1908, tillbragte ytterligare ett tiotal år som docent i Uppsala och återvände sedan till sin födelsestad som professor vid Stockholms högskola. Han blev den tredje innehavaren av en lärostol, på vilken tidigare suttit Oscar Levertin och Karl Warburg. Som akademisk lärare verkade han till år 1945. Han dog den 5 maj 1950, till följd av en olyckshändelse, och var då nära 70 år.

Dessa data inrama en betydande livsgärning. Det är mera sällan, i varje fall i vårt land, som det förunnas en vetenskaplig författare att genomföra ett verk så kontinuerligt och så svarande mot föresatserna. Hans verk har också i ovanlig grad det avrundades karaktär; det är inte mycket, om ens något, som kan kallas tillfälligt, hänkastat eller fragmentariskt.

Martin Lamm började studierna i Uppsala kort efter det att Henrik Schück hade återvänt dit som professor, och han blev en av dennes främsta lärjungar. Schück gav honom på äldre dagar ett högt erkännande, då han hyllade honom som »den av mina unga lärare, av vilken jag lärt mig mest».

Mästaren och lärjungen hade mycket gemensamt, kanske beroende på att de kommo från samma bürgerliga stockholmsmiljö, som givetvis har influerat deras intressen och deras smak. Den nyk-

tert realistiska läggningen hindrade dock inte Lamm från att fångas av och fördjupa sig i så irrationella, över gränserna till det fantastiska gående författarpersonligheter som Swedenborg, Strindberg och Hjalmar Bergman.

Henrik Schüek var den store kartläggaren i svensk litteraturhistoria. En följande generation av litteraturforskare avgränsade åt sig olika fält för intensivare bearbetning. Martin Lamm valde sjuttonhundratalet. Det kan ligga nära till hands att se något personligt i detta val av en ung forskare, som säkert kände sig hemma i en litteratur med fäste i huvudstaden och med ett grunddrag av rationalitet, av upplyst och nyktert tänkesätt. I sitt första större arbete, doktorsavhandlingen om Olof Dalin (1908), brukade han den Schüeckska historisk-komparativa metoden. Den uppgift som han åtog sig, att »utreda Dalins beroende av svenska föregångare och hans förbindelser med samtidens utländska strömningar», löste han med sådan fullständighet och ackuratess, att det om denna avhandling på sin tid kunde sägas att det var »den kanske grundligaste och lärdaste litteraturhistoriska undersökning, som kommit någon svensk författares verk till del». Boken framkom till tvåhundraårsminnet av Dalins födelse. En kvinnlig kåsör — hon hette Klara Johanson och var själv inte främmande för modern litteraturvetenskaplig metod — skrev samtidigt en hyllningsartikel till »kåsörernas förste», tidningen *Argus'* snillrike redaktör, där hon en smula maliciöst talade om den unge vetenskapsman som kallblodigt firade Dalins jubelår med att på några hundra kvartssidor avplocka en för en hans lösa fjädrar, tills han stod där naken — som en den svenska prosans Adam.

Det med sådan framgång genomförda studiet av den litterära kosmopolitismen hos Dalin, det svenska 1700-talets portalfigur, är att betrakta som inledningen till ett forsatt klarläggande av seklets andliga fysionomi. Han vände sig närmast till Lidner, denne fantastiske och svärmande poet som i mycket är Dalins motsats och som förebådar den svenska nyromantiken. Sina Lidnerstudier, publicerade i *Samlaren* 1909, avslutar han med ett porträtt, som är tecknat med säker blick och mjukt handlag. I karakteristiken ligger medkänsla med den person som på några år förvandlas från Breda-porträttets vackra skaldeyngling till den utmärklade krogkund som vi känna från det bekanta profilporträttet. Men ironien är med och



MARTIN LAMM

* 22/6 1880 † 5/6 1950

håller distansen, såsom då han talar om Lidners sydländska smak för »de starka känslorna, de granna färgerna, de stolta gesterna och de pompösa fraserna . . . Han älskade att vara grandseigneur i dikten som i livet, och det erbjöd säkert samma njutning för honom att låta versen svälla i granna, välklingande tirader som att gunga fram i sjuglasvagn.»

Lidneravhandlingens författare hade nått en mognad i människokunskap och stil, som skulle visa sig ännu klarare i den stora monografien över Johan Gabriel Oxenstierna, framlagd 1911. Lamm fick här tillfälle att belysa ännu ett viktigt drag i 1700-talets litterära kultur: den nya känsligheten i upplevandet och beskrivandet av naturen. Hos Oxenstierna flöt detta drag, som ofta annars, samman med en böjelse för religiöst svärmeri och mysticism.

Hittills hade Lamm i sin forskning hållit sig till personligheter med tydlig begränsning och till klart konturerade författarskap. Ingen av dessa tre: Dalin, Lidner och Oxenstierna kan betecknas som en problematisk natur, som i djupare mening »fragwürdig». Men nu tog Lamm ett djärvare, nästan överraskande steg. Han hade under studiet av Oxenstierna mött Swedenborg, och han kände historikerns behov, väl också psykologens lust, att gå denne in på livet. Utan att väja för svårigheterna gav han sig till att följa den universellt inriktade naturforskaren, en 1700-talets Faust, på de vägar som förde till mystik och andeskåderi.

Resultatet av dessa omfattande studier blev den lärda och skarp-sinniga bok om Swedenborg som framlades 1915 och som alltjämt står som ett standardverk. Av författaren presenterades den som en förstudie till en mera omfattande undersökning av den mystisk-sentimentala strömningen i svensk 1700-talslitteratur. Tre år senare kunde Lamm utge första bandet av det så allsidigt, med så stor grundlighet förberedda verket *Upplysningstidens romantik*. Med det 1920 utgivna andra bandet var arbetet fullbordat. Det formade sig till en historia om hela epoken, dess litteratur och andliga liv, men författarens huvudsyfte framstod hela tiden klart. Detta var att visa hur — som han uttryckte det i den för Norstedts *Världshistoria* skrivna allmänna översikten *Andliga strömningar under upplysningstiden* (1930) — »kungsvägen i 1700-talet går från rationalism och klassicism, mot mystik och romantik».

Det var inte en helt ny syn på 1700-talet som här anlades; man var tidigare klar över att detta andligen så rika sekel, då den moderna människan föddes, inte bara är förståndsupplysningens tidsålder utan också romantikens tillblivelsetid. Tysken Rudolf Unger, en forskare med samma gedigna lärdom som Lamm, hade 1911 framlagt ett märkligt verk om »Hamann und die Aufklärung» med undertiteln »Studien zur Vorgeschichte des romantischen Geistes im 18. Jahrhundert». På tyskt område är detta en motsvarighet till upplysningstidens romantik. Revolutionerande skall man kanske inte kalla Martin Lamms stora verk med den slående, skenbart paradoxala titeln, men det finns väl inte någon annan bok som på betydelsefullare sätt har ökat vår kunskap om den svenska 1700-talskulturen. Man finner här hela skedet genomlyst, så att de dolda nerv- och ådernäten framträda.

Upplysningstidens romantik bildar krönet på en jämnt och vackert stigande författarbana, som Lamm vid fyrtio år kunde se tillbaka på. Han var emellertid beredd för nya uppgifter. Genom Swedenborgstudiet hade han förts till Love Almqvist och 1915 publicerat en avhandling om dennes ungdomsdiktning som var ägnad att inleda det moderna Almqviststudiet. Lamm lämnade emellertid åt forskare av en yngre generation att fortsätta och fullfölja detta. Själv tog han ett stort steg framåt i tiden, till Strindberg. Man kan fråga sig vad det var som drog Lamm till denne författare, utom det att han var Stockholmsbarn och hade skildrat ett Stockholm som Lamm från sin egen barndom var förtrogen med. Överhuvud kan man undra hur det kom sig att en litteraturhistoriker av så nyktert klarseende och borgerligt realistisk läggning, ägnade sig åt att utforska de svärmiska och sentimentala inslagen i 1700-talskulturen och skrev sina förnämsta författarmonografier om Swedenborg och Strindberg. Vad det än kunde bero på, säkert är att det inte behöver beklagas. Klarsyn och realism äro alltid goda egenskaper hos forskaren och skildraren, även om hans föremål gå åt det svärmiska och fantastiska hållet. I Strindbergs dramer (1924—26) är Lamm ännu reserverad. Det finns i Mäster Olof ett romantiskt drag som stöter honom, som han finner affekterat, och han önskar att en mera förstående kritik hade föranlett Strindberg att genomföra den realistiska stilen i dramat. »Han hade då kommit att redan nu, på dramats område, göra samma revolution inom svensk prosa, som

han först skulle åstadkomma genom sina romaner, och hans senare dramatik hade antagligen fått en helt annan inriktning än den nu kom att få.» Det sista är något svårt att förstå, vittnar i varje fall om en mera kritisk syn på Strindbergs senare expressionistiska dramatik än den som skulle bli Lamms slutliga och som man finner i den stora monografien över August Strindberg (1940—42; bearbetad och ånyo utgiven 1948) samt i Strindbergskapitlet i boken om Det moderna dramat (1948).

Mer än två årtionden ägnade Martin Lamm åt Strindbergsstudiet. De två stora arbeten som stå, det ena vid dess början, det andra vid dess slut, äro grundläggande för all fortsatt Strindbergforskning.

Som ferieysselsättningar mellan de större bedrifterna får man väl betrakta böckerna om August Blanche (1931) och om Dickens och hans romaner (1947). Åt Blanche gav han platsen som vår främste Stockholmskildrare mellan Bellman och Strindberg. Det var en gärd av tacksamhet åt en författare som han hade haft glädje av sedan barndomen. Även Dickens har tydligen hört till hans favoritläsning. Till de lättare farkoster som Lamm släppte från stapeln, omväxlande med de större enheterna, hör också minnes-teckningen av Gunno Dahlstierna, betecknad och karakteriserad som vår mest utpräglade barockskald och vår förste betydande hembygdspoet, en föregångare till Karlfeldt och Bååth.

Boken om Det moderna dramat, en kunskapsmättad, säkert balanserad framställning, där Ibsen och Strindberg äro centralfigurerna, blev det sista större verk som Lamm nådde till att fullborda. När döden fällde honom, höll han på med förarbeten till en fortsättning på Schücks allmänna litteraturhistoria, där han skulle behandla litteraturen under 1800-talets två sista tredjedelar, bl. a. de stora ryssarna och norrmännen. Han var också sysselsatt med en bok om Hjalmar Bergman. Det förra arbetet hade säkert resulterat i ett mycket nyttigt verk, en motsvarighet till Det moderna dramat. Av boken om Hjalmar Bergman kunde man vänta sig något än mera betydelsefullt; mycket talar för att den hade blivit den tredje höjdpunkten i ett författarskap där Upplysningstidens romantik var den första och Strindbergsmonografien den andra.

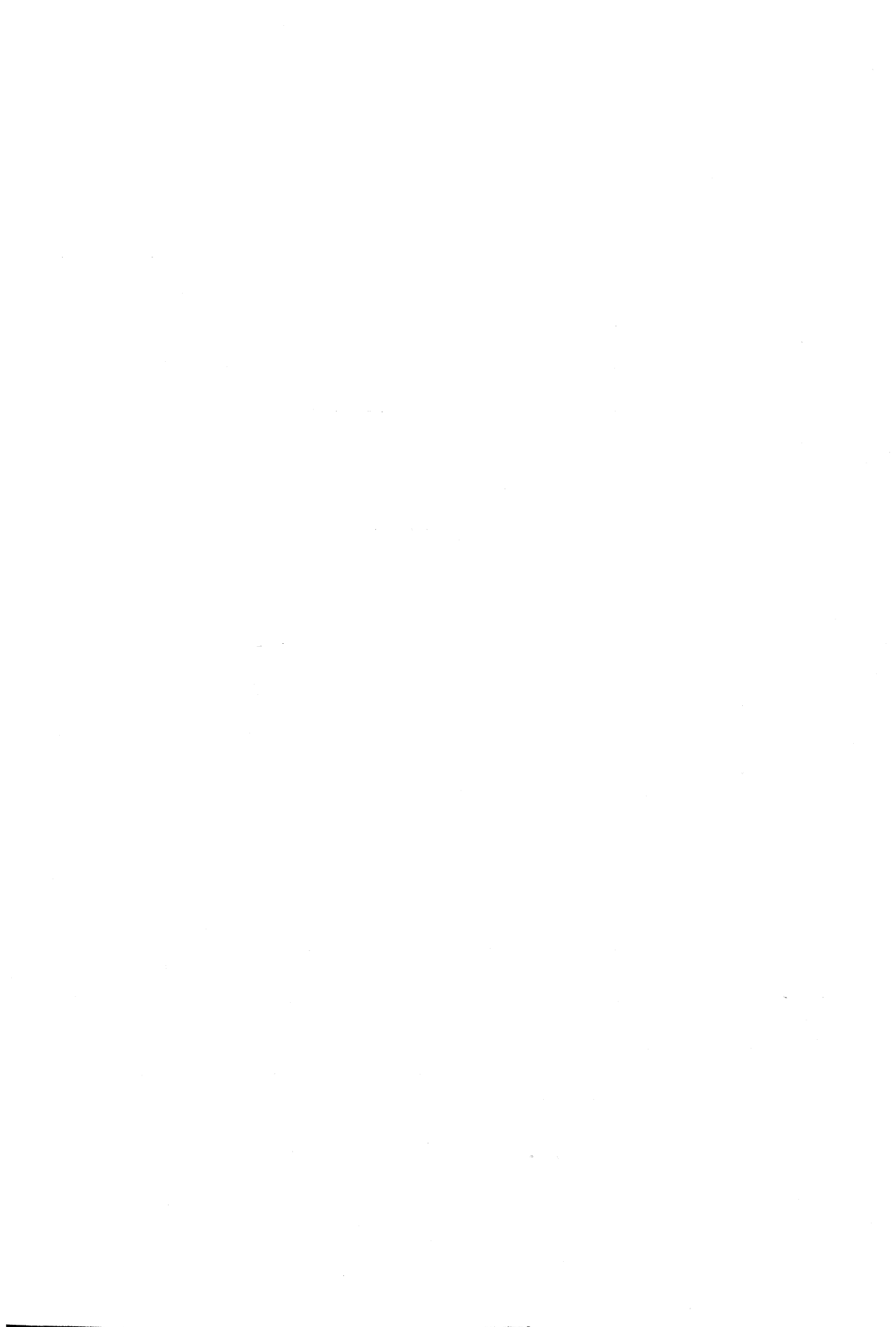
I denna korta återblick har det varit möjligt endast att följa själva huvudlinjen i det författarskap, som Martin Lamm byggde upp med sådan målmedvetenhet och behärskning. Något som inte har fram-

hållits, men som ändå torde ha kommit till synes, är det storvulna draget, som också fanns hos personen bakom verket. Martin Lamm hade något överflödande i sin natur, en frodighet och en humor, som också böckerna vittna om, en generositet som vänner och lärjungar hade stor glädje av. Han var en lärd, en forskare som icke lät sig dragas bort från sina uppgifter. Men han var inte världsfrånvarande och minst av allt verklighetsfrämmande. I den situation där han genom födsel placerats hade han rikt tillfälle att öka sin världserfarenhet och människokunskap, något som kom böckerna till godo. Det finns en genomgående soliditet i det verk, som Martin Lamm har lämnat efter sig, därför kommer det att länge bestå för svensk litteraturvetenskap att hämta lärdom och vägledning av.

FREDERIK POULSEN

AV

MARTIN P. NILSSON



Egentligen är det överflödigt att teckna Frederik Poulsens minne, han har själv hugfäst det icke blott genom sina vetenskapliga verk, många populärvetenskapliga och skönlitterära skrifter utan också genom sina livserinringar, som översatts till vårt språk under titeln »Liv och resor». Så vidt jag vet, har endast första delen av de utlovade tre utkommit, men denna är den viktigaste, den behandlar barndoms-, ungdoms- och studieåren.

Frederik Poulsen föddes 1876. Liksom de båda andra klassiska arkeologerna av en äldre generation, K. F. Kinch och Chr. Blinkenberg, var han jylländare, men medan dessa härstammade från den gamla minnesrika staden Ribe, tillhörde han en lantbrukarfamilj; vi skola kanske hellre använda det danska ordet proprietær. Hans framtid var icke bekymmerfri. Hans fader, som var sextio år vid sonens födelse, dog 1881, långt innan sonen 1894 avlade studentexamen. Med ett litet arv på fickan begav han sig till universitetet i Köpenhamn. I skolan hade han utmärkt sig i de klassiska språken, men var osäker om sin framtida bana. Ett slag funderade han på att bli författare men hejdades rätt bryskt av Sophus Schandorph och förläggaren Gustav Philipsen. Han uttrycker sin tacksamhet mot dem. Däri har han rätt och däri visar han det för honom utmärkande sunda sinnet för realiteter.

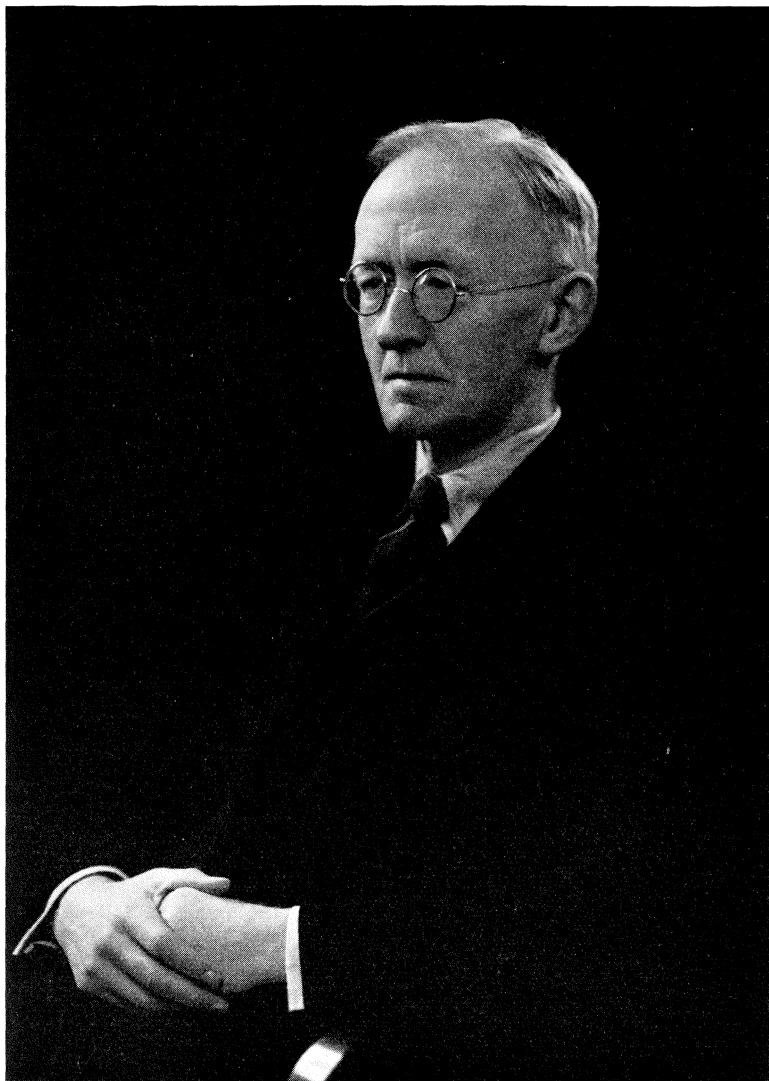
Avgörande var, att han 1896 fick J. L. Heiberg till lärare, den främste av Danmarks stora klassiska filologer på den tiden, till vilken även jag står i djup tacksamhetsskuld. Avgörande var också lektüren av Platon, vars filosofi han uppfattade som en antites mot kristendomen, vilken han förstod som den vanliga ortodoxien. Han slog sig fram på några stipendier, undervisning i skolor och deltagande i Folkuniversitetet, en motsvarighet till vår populärvetenskapliga föreläsningsverksamhet, en uppgift vilken han länge fortsatte med stor framgång. Och så fick han sitt första honorar, 600 kronor, för romanen »Mors Dreng». Det är tydligt, att hans lärare

i honom sågo en framtidsman. Redan tidigt började hans vidsträckta studieuppehåll i utlandet, 1896—97 i Göttingen, där han mottog djupa intryck av Wilamowitz och Leo, sommaren 1897 i München, där han mötte samtidens främste arkeolog, Adolf Furtwängler, 1900 i Bonn, där en annan berömd arkeolog, Georg Löschcke, verkade. Det stora äventyret, som han skildrat mer än en gång, kom 1901, då han reste till Polen som guvernör för den unge sonen i en högadlig familj. Hemkommen begav han sig till Berlin (1903) och därpå följde en studieresa till Italien och Grekland och vistelsen vid den franska arkeologiska skolan i Athen 1905—07, där han grundlade sin förståelse och entusiasm för franskt väsen. Hans skolning var tysk, hans sinne franskt, men framför allt var han dansk, jylländare.

Sitt rätta verksamhetsfält fann han, då han 1910 blev anställd som assistent vid Glyptoteket, där han utförde sin mannaålders gärning, från 1915 som inspektör, från 1926 som direktör för samlingarna. Om hans verksamhet som museiman torde initierade kunna säga mer än jag. Han hade sinne för de nödvändiga administrativa uppgifterna och förvärvade sig stor erfarenhet och god kännedom om den vanskliga affärgren som konsthandeln är. Under dessa år företog han talrika och vidsträckta resor till alla länder, där klassiska monument finnas utom Förenta Staterna.

Hans studietid sammanfaller med min, de sista åren av 1800-talet, då Tyskland var absolut dominerande i vissa vetenskaper, särskildt de klassiska, icke blott genom sina stora forskare utan också på grund av universitetsundervisningens organisation. Icke blott skandinaver sökte sig till de tyska universiteten utan också amerikanare och många andra. Tyskland har ohjälpligt bortkastat den chans, som försynen bjöd det. Redan då hörde jag tyska studenter ond göra sig över att utlänningar trängdes med dem i föreläsningssalarna och gingo i vägen för dem i laboratorierna. Tyskland hade gjort bättre i att lägga ner mer pengar på universiteten och mindre på flottan.

Frederik Poulsens första vetenskapliga arbeten äro publicerade på tyska. Hans doktorsavhandling om Dipylongravarna och Dipylonvaserna går tillbaka på en prisuppgift av hans universitet 1900; han valde ämnet, säger han, för att följa den nyktra linjen i dansk vetenskap, disciplinera sig själv och hålla konstnärliga och vetenskap-



FREDERIK POULSEN

* 3/3 1876 † 8/11 1950

liga impulser i sär. Som brukligt i Danmark är den skriven på danska och utgavs 1905 i tysk omarbetning. Under de snart femtio år, som förflutit sedan dess, ha nya upptäckter lagt sig över den, på sin tid var den ett godt arbete. Ett pionjärarbete, som ännu bevarar sitt värde, är »Der Orient und die frühgriechische Kunst», 1912, i vilket ett viktigt problem klart utredes och belyses.

Här kan det icke bli tal om en redogörelse för Frederik Poulsens vetenskapliga arbeten — blott titlarna skulle fylla åtskilliga sidor, och om man skulle följa bibliografernas odrägliga vana att registrera stort och smått utan åtskillnad, skulle resultatet bli en bok —, men det skall framhållas, att hans anställning vid Glyptoteket gav hans forskning den inriktning på konstarkeologi och särskildt porträttkonsten, genom vilken han förvärvade sin stora och välförtjänta berömmelse. Köpenhamns Glyptotek har den näst största samlingen av romerska porträtt. Intresset för människan, för personligheten drog honom till detta, det vanskligaste av alla den antika konstens områden. Han var oavlåtligt bemödad att studera, öka och avhandla denna samling och att fördjupa forskningen genom resor och studier i andra samlingar, icke blott offentliga utan också privata och mindre kända, t. ex. i Spanien, vars antika minnesmärken äro allt för litet uppmärksammade, och de på de engelska herresätena gömda skatterna; i Holkham Hall upptäckte han ett berömdt porträtt av Platon. Dessa resor avkastade betydande verk av vilka några må nämnas: *Greek and Roman Portraits in English Country Houses* (1923), *Sculptures antiques de musées de Provinces Espagnols* (1933), *Probleme der römischen Ikonographie* (1937), *Römische Privatporträts und Prinzenbildnisse* (1939); de tre sista i Videnskabernes Selskabs skrifter. Tyvärr kan jag icke ingå på denna, den viktigaste delen av hans livsarbete som den förtjänade; det kunde endast ske i en detaljerad framställning.

Han var även verksam som utgrävare. I tre kampanjer, 1926, 1928, 1932, undersökte han tillsammans med sin grekiske kollega K. Rhomaios, det gamla Kalydon i Aetolien; som medarbetare var en tid E. Dyggve verksam. Kalydon har en mykensk akropol, som på grund av ortens mytologiska rykte synes väcka förhoppningar, men han vände sig till den andra, som bär rester från historisk tid. Resultaten, som publicerats i Videnskabernes Selskabs skrifter av honom och hans medarbetare äro betydande; jag nämner blott

Artemis Laphrias tempel med dess arkaiska målade terrakottasimor med inskrifter och ett hellenistiskt heroon av samma plan som ett gymnasium med skulpturer.

Det vore i högsta grad orätt och otacksamt att förbigå Frederik Poulsens för en större allmänhet avsedda skrifter. Han var en popularisator av Guds nåde på sitt område, antik konst och kultur. Han var fri från den sjuka att urvattna ämnet och förflacka vetenskapen med tomma fraser, med vilken populärvetenskapliga författare tyvärr ofta tro sig träffa publikens smak. Hans egen starka inlevelse, hans åskådliga, ibland drastiska stil rycker läsaren med sig. Som exempel må nämnas hans förträffliga översikter över antik konst. Hit hör också boken om Delfi, ehuru den fått större omfång och går in på vetenskapliga problem. Många av dessa böcker ha blivit översatta till svenska och somliga även till andra språk, t. ex. hans briljanta »Romerska kulturbilder», som skrevs under ockupationstiden. Han hade en virtuos förmåga att slå ned på det som tog läsaren med sig, det nya och ibland det, som ej saknade en bismak av det sensationella. Jag hörde en gång en föreläsning av honom här i Lund om talande, gråtande och blödande gudabilder. I Glyptotekets samlingar hade han påträffat en byst av Epikuros, som genomborrats så, att kanalen uppenbarligen tjänat som talrör. Den som ateist utskrikne filosofens huvud hade någon gång i senantiken inrättats till ett språkrör för föregivna gudomliga uppenbarelsen. Med stort spårsinne uppsökte han och sammanställde de antika underrättelserna om ett dylikt Chapter of the History of Religious Fraud, som undertiteln lyder i den uppsats, som han sedermera offentliggjorde i Acta archaeologica (1945). Han föredrog ämnet med synbart nöje.

Jag nämnde, att han i sin ungdom funderat på att bli författare, han blev det också vid sidan av sitt omfattande och krävande vetenskapliga arbete. Det skönlitterära skriftstället synes ha beredt honom avspänning och vilostunder i hans oerhört omfattande produktion. Hans essäer och skildringar från Grekland och snart sagdt alla Europas kanter äro berömda och lästes med glupande intresse; de syntes också ofta i svensk press. Han försökte sig också på romaner, men med dem lyckades han ej så bra. Jag minns hans förargelse, då hans roman »Et Midas-Døgn gik over Landet» förbigicks i Gyldendals romanpristävling 1923, men måste erkänna, att

det ej var med orätt. Bäst är ungdomsverket »Under hellensk Himmel», men dess styrka ligger i episoderna, t. ex. den dråpliga skildringen av den turkiske skräddaren Ibrahim och av de halvilda vlachernas bröllopsfest. Bokens tragiska inslag bär vittne om hans omutliga känsla för verkligheten. Trots sin betagenhet i franskt väsen överslätar han ej den obarmhärtighet, som drev den unge franske arkeologen i döden. Ej heller överskyler han i boken om Delfi vissa brister i fransmännens utgrävningsarbete.

Förklaringen kan man finna i hans egna ord. Han skriver i »Liv och resor», sid. 42: »Det har inte gått någon större diktare förlorad i mig. Men jag har å andra sidan haft den skavanken, att min hjärna egentligen är bättre inrättad för konstnärlig än för vetenskaplig verksamhet. Jag minns repliker, även de banalaste, under årtal. Särskildt i min ungdom kunde jag nästan säga, att inget yttrande, det må ha varit än så fjolligt, föll mig ur minnet. Det skulle för en novell- eller romanförfattare ha varit en mycket värdefull egenskap, men då jag slog in på vetenskapen, verkade min hjärna inte hälften så effektivt. För årtal och historiska fakta och språkliga fenomen har jag ett mycket ordinärt minne, och endast genom hård övning har jag kunnat hålla mig med.»

Denna förmåga att minnas slående eller tokiga repliker har jag hört bekräftas av gemensamma vänner, men ändå tillåter jag mig att betvivla, att hans hjärna var mindre väl inrättad för vetenskaplig än för konstnärlig verksamhet. Liksom han hade ett förträffligt ordminne, hade han ett utmärkt bildminne, en ytterst värdefull och nödvändig tillgång för en arkeolog och konsthistoriker. Han uppfattade skarpt likheter och divergenser, vilket i alldeles särskild grad omvittnas av hans porträttstudier, i vilka man måste se anletsdragen genom den mask, som kopior kastat över dem, och genom de reduktioner, de fått erfa i myntgravörernas miniatyrporträtt. Han fördes till dessa studier icke blott av omständigheterna utan också av sitt levande intresse för det mänskliga, det personliga. Men i övrigt äro de citerade orden vägledande. Han hade ett utomordentligt starkt sinne för ögonblicksbilden och visste att kläda den i slående och uttrycksfulla ord, men han hade icke den skapande fantasi, som samordnar gestalterna och underordnar dem under en högre, omfattande konstnärlig helhet. Han hade oerhört lätt att komma i beröring med människor och en oerhörd tur eller kanske

snarare spårsinne att komma i beröring med intressanta människor. Och detta trots en tilltagande dövhet, som dock ej gav honom den misstänksamhet, som är så vanlig hos döva. Det finns någonstädes i hans skrifter en gripande klagan, hur han, när han ser träden böja sig för vinden, dock ej hör dess sus i topparna.

Jag har talat om Frederik Poulsens betydande insatser i klassisk vetenskap. I anslutning härtill vill jag tillägga, att han varit antikens främste banérförare för den breda publiken även i vårt land. Vi svenskar ha all anledning att bevara honom i tacksamt minne. Även jag står i personlig tacksamhetsskuld till honom. Då jag år 1928 måste ha ett par månaders tjänstledighet och ingen vikarie fanns att tillgå här hemma, gjorde han mig och universitetet den tjänsten att resa in hit varje vecka och sköta min undervisning. Det torde ha varit en verklig vinning för studenterna att en gång få undervisning av en verklig och god kännare av antik konst.

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

1949—1950

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

Beskyddare

H. M. KONUNGEN

Bortgångna hedersledamöter

MONTELIUS, GUSTAF OSCAR AUGUSTIN, riksantikvarie, f. $9/9$ 1843,
† $4/11$ 1921.

THOMSEN, VILHELM LUDVIG PETER, excellens, professor, f. $25/1$ 1842,
† $13/5$ 1927.

TEGNÉR, ESAIAS HENRIK WILHELM, professor, f. $13/1$ 1843, † $21/11$
1928.

v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, ULRICH, excellens, professor, f. $22/12$
1848, † $25/9$ 1931.

MÜLLER, SOPHUS OTTO, museumsdirektör, f. $24/5$ 1846, † $24/2$ 1934.

KOCK, KARL AXEL LICHNOWSKY, professor, f. $2/3$ 1851, † $18/3$ 1935.

MEILLET, PAUL JULES ANTOINE, professor, f. $11/11$ 1866, † $21/9$ 1936.

EVANS, SIR ARTHUR JOHN, professor, f. $8/7$ 1851, † $11/7$ 1941.

WÖLFFLIN, HEINRICH, professor, f. $21/6$ 1864, † $19/7$ 1945.

Hedersledamöter

CROCE, BENEDETTO, senator, Neapel, f. $25/2$ 1866, 34.

HIRN, YRJÖ, professor, Helsingfors, f. $7/12$ 1870, 39.

NILSSON, NILS MARTIN PERSSON, professor, Lund, f. $12/7$ 1874, 41.

WEIBULL, LAURITZ ULRIK ABSALON, professor, f. d. præses, Lund,
f. $2/4$ 1873, 43.

LÖFSTEDT, HAIMON EINAR HARALD, professor, f. d. præses, Stock-
holm, f. $15/6$ 1880, 45.

Styrelse

Praeses: STURE BOLIN (1950).

V. praeses: KARL GUSTAV LJUNGGREN (1948).

Sekreterare: GERHARD BENDZ (1950).

Skattmästare: THORILD DAHLGREN (1948).

Medlemmar: SVEN DEDERING (1949), IVAN SVALENIUS (1948),
THORSTEN BERGH (1950), ALBERT WIFSTRAND (1949), GUNNAR
WIGSTRAND (1949).

Suppleanter: HOLGER ARBMAN (1950), SVEN KJÖLLERSTRÖM (1948),
JOHN SVENSSON (1949).

Valnämnd

Ordförande: Societetens Praeses.

Medlemmar: ÅKE PETZÄLL (1949), SVEN DEDERING (1949), ALBERT
WIFSTRAND (1950), JOHN SVENSSON (1950).

Suppleanter: GERHARD BENDZ (1949), GUNNAR ASPELIN (1950).

Granskningsnämnd

Ordförande: Societetens Sekreterare.

Medlemmar: KARL GUSTAV LJUNGGREN (1949), ÅKE PETZÄLL (1949),
STURE BOLIN (1950), ALBERT WIFSTRAND (1950).

Bortgångna stiftande ledamöter

V. HALLWYL, WALTER, greve, f. $^{26}/_1$ 1839, † $^{27}/_2$ 1921.

EDSTRAND, REINHOLD THEODOR WERNER, direktör, f. $^{15}/_6$ 1882,
† $^{25}/_{11}$ 1923.

SWARTZ, CARL JOHAN GUSTAF, universitetskansler, f. $^5/_6$ 1858, † $^6/_{11}$
1926.

PETRÉN, KARL ANDERS, professor, f. $^2/_{12}$ 1868, † $^{16}/_{10}$ 1927.

WACHTMEISTER, AXEL WILHELM, greve, kammarherre, f. $^{16}/_7$ 1869,
† $^{24}/_8$ 1929.

ENGESTRÖM, MAX EMIL LEOPOLD, konsul, f. $^{15}/_{11}$ 1867, † $^{25}/_3$ 1930.

V. GEIJER, FREDRIK WILHELM GUSTAF, ryttmästare, godsägare, f. $^8/_2$
1865, † $^{16}/_5$ 1930.

- V. HALLWYL, ANNA FREDRIKA WILHELMINA, f. KEMPE, grevinna, f. $1/10$ 1844, † $27/7$ 1930.
- HAFFNER, JOHAN, stadsläkare, f. $6/9$ 1876, † $14/4$ 1931.
- SAHLIN, JOHAN ALBERT, fabriksägare, f. $7/9$ 1868, † $17/5$ 1936.
- SWARTZ, PEHR JOHAN JACOB, direktör, f. $21/10$ 1860, † $5/6$ 1939.
- WESTRUP, JOHAN WILHELM MAGNUS, v. konsul, f. $13/5$ 1862, † $9/11$ 1939.
- LUNDAHL, NILS, fil. d:r, f. $23/5$ 1858, † $16/6$ 1940.
- GYLLENKROK, NILS JOHAN MALCOLM, friherre, hovstallmästare, f. $15/10$ 1887, † $9/4$ 1941.
- COYET, HILDA ELEONORE HENRIETTE DOROTÉE AMELIE, f. friherrinna CEDERSTRÖM, f. $16/3$ 1859, † $28/8$ 1941.
- MONTELIN, ADOLF FREDRIK, apotekare, f. $17/1$ 1871, † $28/10$ 1941.
- SAHLIN, CARL ANDREAS, fil. d:r, f. $15/12$ 1861, † $22/1$ 1943.
- JACOBSEN, HELGE, direktör, f. $24/12$ 1882, † $21/6$ 1946.
- LUNDBERG, SVEN EMIL, bergsingenjör, direktör, f. $21/8$ 1889, † $24/3$ 1947.
- LUNDBLAD, NILS WALDEMAR, hovrättsassessor, direktör, f. $7/12$ 1888, † $25/9$ 1947.
- MUNKSGAARD, EJNAR JOHANNES, forlagsboghandler, dr. phil., f. $28/2$ 1890, † $6/1$ 1948.
- THOTT, GUSTAF OTTO TAGE STIG, greve, hovjägmästare, f. $29/1$ 1885, † $4/7$ 1948.
- SAHLIN, BO CARL HENRIK, med. lic., direktör, f. $24/7$ 1901, † $18/2$ 1949.

Stiftande ledamöter

- BERGER, SVANTE EDWIN LARSSON, direktör, Halmstad, f. $13/5$ 71, 20
- V. SCHMITERLÖW, ADELHEID EMMA OTBURGIS, fröken, Smålands Rydaholm, f. $15/8$ 75, 20.
- EDSTRAND, KARIN THEKLA ELEONORA, fröken, Malmö, f. $3/7$ 80, 21.
- NORDQVIST, GUNHILD THERESIA ELVIRA, f. EDSTRAND, doktorinna, Sjöbo, f. $23/9$ 83, 21.
- ROOS, AXEL BERNHARD, jur. d:r, advokat, Malmö, f. $4/3$ 86, 21.
- DUNKER, HENRY CHRISTIAN LOUIS, fabriksdisponent, Hälsingborg, f. $6/9$ 70, 25.

- LUNDSTRÖM, MARGIT JOHANNA PALÆMONA CECILIA, f. VON GEIJER, generalska, Landskrona, f. $24/2$ 07, 32.
- DAHLGREN, STURE HJALMAR THORILD, fil. d:r, assuransdirektör, Malmö, f. $25/6$ 88, 33.
- WEIBULL, MÄRTA MARIA (MARY) SOFIA, f. FAHLBECK, professorska, Göteborg, f. $18/1$ 97, 34.
- WIJKANDER, KLARA SEVERINA, f. KOCK, fru, Göteborg, f. $28/11$ 88, 40.
- EHRNBERG, GÖSTA THEODOR, direktör, Simrishamn, f. $26/5$ 95, 42.
- BERGH, THORSTEN CHRISTIAN HOWARD, jur. o. fil. kand., konsul, Malmö, f. $1/10$ 01, 43.
- WIGSTRAND, GUNNAR, ingenjör, Åkeholm, f. $11/1$ 03, 44.
- WEHTJE, ERNST JONAS, direktör, Malmö, f. $17/7$ 91, 45.
- WIBERG, JOHN ÅKE TRULS, direktör, Malmö, f. $30/3$ 02, 46.
- NEVSTEN, ANDERS EDVARD, byggmästare, Malmö, f. $18/3$ 85, 47.
- HJELME-LUNDBERG, JOHN, konsul, Tenhult, f. $26/5$ 02, 50.

Seniorer

- PEDERSEN, HOLGER, professor, Köpenhamn, f. $7/4$ 67, 21.
- BROCH, OLAF, professor, Oslo, f. $4/8$ 67, 20.
- CUNY, ALBERT, professor, Bordeaux, f. $16/5$ 69, 24.
- MOBERG, CARL AXEL, professor, Lund, f. $15/6$ 72, 20.
- KOHT, HALVDAN, professor, Oslo, f. $7/7$ 73, 22.
- WALBERG, FRANS GUSTAF EMANUEL, professor, Lund, f. $24/12$ 73, 27.
- ANDERSSON, JOHAN GUNNAR, professor, Stockholm, f. $3/7$ 74, 25.
- FABRICIUS, KNUD FREDERIK KROG, professor, Köpenhamn, f. $13/8$ 75, 25.
- HESSelman, BENGT IVAR, professor, Uppsala, f. $21/12$ 75, 25.
- HEINERTZ, NILS OTTO, lektor, Stockholm, f. $5/11$ 76, 21.
- ARUP, ERIK IPSEN, professor, Köpenhamn, f. $22/11$ 76, 20.
- EKWALL, BROR OSKAR EILERT, professor, Lund, f. $8/1$ 77, 25.
- SHETELIG, HAAKON, professor, Bergen, f. $25/6$ 77, 21.
- THEANDER, CARL EJLERT OLOF, lektor, Stockholm, f. $10/2$ 78, 20.
- OLSEN, MAGNUS BERNHARD, professor, Oslo, f. $28/11$ 78, 20.
- v. SYDOW, CARL WILHELM, professor, Lund, f. $21/12$ 78, 20.
- ARNE, TURE ALGOT J:SON, professor, Stockholm, f. $7/5$ 79, 20.

- ROOSVAL, JOHNNY AUGUST EMANUEL, professor, Stockholm, f. $29/8$
79, 20.
- FRÖDIN, JOHN OTTO HENRIK, professor, Uppsala, f. $16/4$ 79, 25.
- SCHMEIDLER, BERNHARD, professor, München, f. $6/8$ 79, 24.
- EIDEM, ERLING, ärkebiskop, Uppsala, f. $23/4$ 80, 20.
- RUDBERG, GUNNAR, professor, Uppsala, f. $17/10$ 80, 20.
- TUXEN, POUL, professor, Köpenhamn, f. $8/12$ 80, 23.
- KONOPCZYŃSKI, LADISLAUS ALEXANDER, professor, Krakow, f. $26/11$
80, 24.
- KARITZ, ANDERS, professor, Uppsala, f. $28/2$ 81, 20.
- LINDKVIST, ERIK HARALD, rektor, Hälsingborg, f. $14/10$ 81, 20.
- LANDQUIST, JOHN, professor, Stocksund, f. $3/12$ 81, 21.
- LIESTØL, KNUT, professor, Oslo, f. $13/11$ 81, 20.
- MATTHIESSEN, HUGO ALBERT, museumsinspektör, Köpenhamn, f.
 $19/12$ 81, 20.
- TUNBERG, SVEN AUGUST DANIEL, professor, rektor, Stockholm, f.
 $1/2$ 82, 20.
- SMITH, HELMER, professor, Saltsjö-Bo, f. $26/4$ 82, 23.
- NELSON, HELGE MAGNUS OSKAR, professor, Lund, f. $15/4$ 82, 23.
- LINDQVIST, ADOLF NATANAEL (NATAN), professor, Uppsala, f. $5/4$
82, 33.
- LINDBLOM, CHRISTIAN JOHANNES, professor, Lund, f. $7/6$ 82, 34.
- JACOBSEN, ELISABETH (LIS), dr. phil., Köpenhamn, f. $29/1$ 82, 33.
- BÖÖK, MARTIN FREDRIK CHRISTOFFERSSON, professor, Lund, f. $12/5$
83, 20.
- BELFRAGE, SIXTEN ESBJÖRN MAURITZ, fil. d:r, Åkarp, f. $27/7$ 83, 27.
- PALMÉR, JOHAN, docent, lektor, Lund, f. $3/12$ 83, 28.
- PEDERSEN, JOHANNES PEDER EJLER, professor, Köpenhamn, f. $7/11$
83, 27.
- NYMAN, ALF TOR, professor, f. d. præses, Lund, f. $12/3$ 84, 20.
- SAHLGREN, GUSTAF FREDRIK JÖRAN, professor, Uppsala, f. $8/4$ 84, 20.
- SEIP, DIDRIK ARUP, professor, Oslo, f. $31/8$ 84, 35.
- KJELLIN, TOR HELGE, professor, museiintendent, Karlstad, f. $24/4$ 85, 20.
- LILJEGREN, STEN BODVAR, professor, Uppsala, f. $8/5$ 85, 20.
- LAGERROTH, LARS FREDRIK BARTHOLD, professor, Lund, f. $10/9$ 85, 20.
- ANDERSON, WALTER, professor, Kiel, f. $10/10$ 85, 32.
- PASQUALI, GIORGIO, professor, Florens, f. $29/4$ 85, 32.
- JAAKKOLA, KAARLE JALMARI, professor, Helsingfors, f. $1/1$ 85, 35.

- MÖRNER, AGNES MARIANNE, rektor, Malmö, f. $\frac{4}{1}$ 86, 20.
VASMER, MAX, professor, Berlin, f. $\frac{28}{2}$ 86, 30.
WEIBULL, CURT HUGO JOHANNES, professor, Göteborg, f. $\frac{19}{8}$ 86, 20.
NORDAL, SIGURÐUR, professor Reykjavik, f. $\frac{14}{9}$ 86, 36.
BONNESEN, STEN, lektor, Vänersborg, f. $\frac{11}{10}$ 86, 22.
BULL, FRANCIS, professor, Oslo, f. $\frac{4}{10}$ 87, 32.
FRIIS-JOHANSEN, KNUD, professor, Köpenhamn, f. $\frac{1}{11}$ 87, 37.
CARLSSON, OSCAR GOTTFRID HENRIK, professor, Lund, f. $\frac{18}{12}$ 87, 25.
FRAENKEL, EDUARD, professor, Oxford, f. $\frac{17}{3}$ 88, 33.
JAEGER, WERNER, professor, Cambridge, U. S. A., f. $\frac{30}{7}$ 88, 27.
NØRLUND, POUL, museumsdirektör, Köpenhamn, f. $\frac{4}{11}$ 88, 24.
CARLQUIST, NILS WILHELM GUNNAR, överbibliotekarie, Lund, f. $\frac{3}{2}$ 89, 25.
HABERLANDT, ARTHUR, professor, Wien, f. $\frac{9}{3}$ 89, 24.
ROOTH, ERIK GUSTAF THEODOR, professor, Lund, f. $\frac{24}{4}$ 89, 33.
GALSTER, GEORG, museumsinspektör, Köpenhamn, f. $\frac{17}{5}$ 89, 44.
PIPPING, HUGO RUDOLF (ROLF), professor, Åbo, f. $\frac{1}{6}$ 89, 35.
AHLNUND, NILS GABRIEL, professor, Stockholm, f. $\frac{23}{8}$ 89, 36.
KARLGREN, KLAS BERNHARD JOHANNES, professor, Stockholm, f. $\frac{5}{10}$ 89, 20.
SAURAT, DENIS, professor, London, f. $\frac{21}{3}$ 90, 24.
KAILA, EINO SAKARI, professor, Helsingfors, f. $\frac{9}{8}$ 90, 41.
BRØNDSTED, JOHANNES BALTHASAR, professor, Köpenhamn, f. $\frac{5}{10}$ 90, 37.
ANDRÉN, GEORG, professor, Lerum, f. $\frac{10}{12}$ 90, 36.
HEDSTRÖM, KARL FREDRIK GUNNAR, docent, Lund, f. $\frac{31}{12}$ 90, 37.
JOSEPHSON, RAGNAR, professor, f. d. præses, Stockholm, f. $\frac{8}{3}$ 91, 29.
LUNDHOLM, OSCAR HELGE, professor, Durham, U.S.A., f. $\frac{15}{5}$ 91, 45.
RUIN, HANS WALDEMAR, professor, Lund, f. $\frac{18}{6}$ 91, 40.
BRILIOTH, YNGVE TORGNY, ärkebiskop, Uppsala, f. $\frac{12}{7}$ 91, 30.
THOMSON, ARTHUR NATANAEL, landshövding, Malmö, f. $\frac{6}{11}$ 91, 27.
ANDERBERG, GUSTAF ALFRED RUDOLF, professor, Uppsala, f. $\frac{6}{1}$ 92, 26.
NORDMAN, CARL AXEL, statsarkeolog, Helsingfors, f. $\frac{28}{1}$ 92, 45.
BRANDT, FRITHIOF, professor, Köpenhamn, f. $\frac{23}{5}$ 92, 32.
KJELLBERG, SVEN TORSTEN, museiintendent, Lund, f. $\frac{22}{6}$ 92, 44.
HAMMERICH, LOUIS LEONOR, professor, Köpenhamn, f. $\frac{31}{7}$ 92, 36.
WERIN, ALGOT GUSTAF, professor, Lund, f. $\frac{19}{10}$ 92, 25.

- OLINDER, OLOF GUNNAR, docent, Göteborg, f. $10/7$ 93, 34.
FRIIS, ASTRID, professor, Köpenhamn, f. $1/8$ 93, 46.
RICHTER, HERMAN BROR, förste bibliotekarie, docent, Lund, f. $6/9$ 93, 35.
PLEIJEL, HILDING ATHANASIVS, professor, Lund, f. $19/10$ 93, 35.
LÖFSTEDT, ERNST MARTIN HUGO, professor, Uppsala, f. $13/12$ 93, 34.
SIEGVALD, HERMAN SIGBAN, professor, Lund, f. $13/2$ 94, 48.
CARLSSON, NILS GUNNAR, professor, Stockholm, f. $7/3$ 94, 26.
COLLINDER, NILS ALFRED TORBJÖRN (BJÖRN), professor, Uppsala, f. $22/7$ 94, 36.
TILANDER, ARTUR GUNNAR, professor, Stockholm, f. $22/7$ 94, 31.
OLSSON, BROR HJALMAR, förste bibliotekarie, Lund, f. $6/8$ 94, 39.
LINDQUIST, IVAR ARTUR, professor, Lund, f. $31/5$ 95, 25.
PIPPING, HUGO EDVARD, professor, Helsingfors, f. $12/6$ 95, 44.
ÅKERMAN, JOHAN HENRIK, professor, Lund, f. $31/3$ 96, 34.

Arbetande ledamöter

a. Inländska

- KNUTSSON, KNUT PETER, professor, stadsbibliotekarie, Stockholm, f. $5/3$ 97, 28.
ASPELIN, GUNNAR, professor, Göteborg, f. $23/9$ 98, 29.
BOLIN, ANDERS STURE RAGNAR, professor, Lund, f. $27/5$ 00, 30.
WIFSTRAND, SVEN ALBERT, professor, Lund, f. $3/3$ 01, 30.
ANDERSSON, CARL INGVAR, riksarkivarie, Stockholm, f. $19/3$ 99, 31.
HARRIE, IVAR OLAV, chefredaktör, Stockholm, f. $18/3$ 99, 32.
THERMÆNIUS, JOHAN EDVARD FREDRIK, lektor, docent, Stockholm, f. $14/12$ 96, 32.
OLIVECRONA, KNUT HANS KARL, professor, Lund, f. $25/10$ 97, 35.
STRÖMBÄCK, DAG ALVAR, professor, Uppsala, f. $13/8$ 00, 35.
SEGERSTEDT, TORGNY, professor, Uppsala, f. $11/8$ 08, 36.
ÅKERLUND, ALVAR WALTER, lektor, Lund, f. $23/12$ 02, 36.
VALMIN, MATTIAS NATAN, lektor, Växjö, f. $30/5$ 98, 37.
ELOVSON, JOHN HARALD, docent, lektor, Lund, f. $1/6$ 97, 37.
LJUNGGREN, KARL GUSTAV, professor, Lund, f. $6/12$ 06, 37.
JARRING, GUNNAR VALFRID, envoyé, Delhi, f. $12/10$ 07, 37.

- DEDERING, SVEN EMANUEL, professor, Lund, f. $10/12$ 97, 38.
AXELSON, BERTIL FOLKE BONDE, professor, Lund, f. $22/12$ 06, 38.
HANELL, KRISTER, docent, lektor, Lerum, f. $8/8$ 04, 38.
KJÖLLERSTRÖM, SVEN GOTTLIEB, professor, Lund, f. $28/1$ 01, 39.
LOMBARD, ALF, professor, Lund, f. $8/7$ 02, 40.
PETZÄLL, ÅKE, professor, Lund, f. $3/7$ 01, 40.
SJÖGREN, IVAR WILHELM, professor, Lund, f. $12/6$ 97, 40.
GJERSTAD, ERIK PAUL EINAR, professor, Lund, f. $30/10$ 97, 41.
SVENSSON, NILS ARNOLD, lektor, Karlskrona, f. $16/8$ 03, 41.
JOHANNISSON, TURE GUSTAF, professor, Göteborg, f. $26/9$ 03, 41.
ARNGART, OLOF SIGFRID, professor, Lund, f. $15/4$ 05, 42.
BENDZ, CLAËS GERHARD MORTIMER, docent, Lund, f. $16/10$ 08, 43.
FRISK, JÖNS IVAN HJALMAR, professor, Göteborg, f. $4/8$ 00, 44.
SVALENIUS, IVAN HÅKAN, docent, lektor, Lund, f. $7/9$ 06, 44.
RYDBECK, MONICA AUGUSTA ELISABETH CHRISTINA, docent, antikvarie,
Stockholm, f. $11/11$ 06, 44.
DAHLBERG, ANDERS TORSTEN, professor, Göteborg, f. $18/8$ 06, 44.
AHLSTRÖM, GUSTAF GUNNAR, docent, London, f. $25/11$ 06, 45.
ROSÉN, JERKER INGMAR, docent, Lund, f. $6/5$ 09, 45.
SVENSSON, JOHN ALFRED, docent, Lund, f. $5/2$ 04, 45.
QUENSEL, CARL-ERIK, professor, Lund, f. $9/10$ 07, 46.
FALK, KNUT-OLOF, professor, Lund, f. $19/4$ 06, 46.
ARBMAN, HOLGER, professor, Lund, f. $8/9$ 04, 46.
SVENSSON, SIGFRID OSKAR, professor, Lund, f. $1/6$ 01, 47.
WIESELGREN, PER VÄINÖ, lektor, Kristianstad, f. $4/8$ 00, 47.
CAVALLIN, SAMUEL JOHAN, docent, lektor, Lerum, f. $27/9$ 03, 47.
PFANNENSTILL, BERTIL ALGOT, docent, Lund, f. $22/2$ 09, 48.
MALMBERG, BERTIL, professor, Lund, f. $22/4$ 13, 48.
WIKANDER, OSCAR STIG, docent, Lund, f. $27/8$ 08, 48.
NILSSON-EHLE, HANS GREGOR GUNNAR, docent, lektor, Lund,
f. $17/7$ 10, 49.
SANDBLAD, NILS GÖSTA, docent, Lund, f. $2/9$ 10, 49.
CARLSSON, STEN CARL OSCAR, docent, Lund, f. $14/12$ 17, 49.
LINDBLAD, GUSTAF MARTIN ESAIAS, docent, Lund, f. $26/2$ 11, 50.
ALTHIN, CARL-AXEL GUSTAF, docent, Lund, f. $12/2$ 15, 50.
FEHRMAN, CARL ABRAHAM DANIEL, docent, Lund, f. $3/2$ 15, 50.
KORLÉN, HANS GUSTAV VILHELM, docent, Lund, f. $27/1$ 15, 50.

b. Utländska

- RUBOW, PAUL VICTOR, professor, Köpenhamn, f. $\frac{9}{1}$ 96, 30.
MACKENSEN, LUTZ, professor, Riga, f. $\frac{15}{6}$ 01, 32.
BLATT, FRANZ, professor, Aarhus, f. $\frac{31}{8}$ 03, 34.
HELGASON, JÓN, professor, Köpenhamn, f. $\frac{30}{6}$ 99, 38.
KORNERUP, BJØRN, överarkivarie, Köpenhamn, f. $\frac{8}{5}$ 96, 39.
L'ORANGE, HANS PETER, professor, Oslo, f. $\frac{2}{3}$ 03, 40.
HØEG, CARSTEN, professor, Köpenhamn, f. $\frac{15}{11}$ 96, 41.
KOCH, HANS HARALD HAL, professor, Köpenhamn, f. $\frac{6}{5}$ 04, 41.
CLARK, SIR KENNETH MC KENZIE, museidirektör, London, f. $\frac{13}{7}$ 03, 42.
MOLTKE, ERIK, cand. mag., Köpenhamn, f. $\frac{4}{4}$ 01, 43.
ELLING, CHRISTIAN, professor, Köpenhamn, f. $\frac{14}{11}$ 01, 45.
SCHREINER, JOHAN CHRISTIAN, professor, Oslo, f. $\frac{25}{5}$ 03, 45.
SVEINSSON, EINAR ÓLAFUR, professor, Reykjavik, f. $\frac{12}{12}$ 99, 45.
STEEN, SVERRE, professor, Oslo, f. $\frac{1}{8}$ 98, 46.
SKAUTRUP, JENS PETER ANDREAS, professor, Aarhus, f. $\frac{21}{1}$ 96, 46.
BØGGILD-ANDERSEN, CARL OLOF, professor, Aarhus, f. $\frac{20}{6}$ 98, 46.
AFZELIUS, ADAM GUSTAF, professor, Aarhus, f. $\frac{20}{4}$ 05, 46.
BAYER, RAYMOND, professor, Paris, f. $\frac{2}{9}$ 98, 47.
KAKRIDIS, JOHANNES, professor, Saloniki, f. $\frac{17}{11}$ 01, 47.
HJELMSLEV, LOUIS TROLLE, professor, Köpenhamn, f. $\frac{3}{10}$ 99, 48.
CHAPOUTHIER, FERNAND, professor, Paris, f. $\frac{14}{10}$ 99, 48.
SYME, RONALD, professor, Oxford, f. $\frac{11}{3}$ 03, 48.
GUSTAFSON, ALRIK, professor, Minneapolis, U.S.A., f. $\frac{23}{4}$ 03, 48.
BARR, KAJ, professor, Köpenhamn, f. $\frac{26}{6}$ 96, 49.
AMUNDSEN, LEIV, professor, Oslo, f. $\frac{30}{5}$ 98, 49.
HOLTSMARK, ANNE ELISABETH, professor, Oslo, f. $\frac{21}{6}$ 96, 49.
WEBSTER, THOMAS BERTRAM LONSDALE, professor, London, f. $\frac{3}{7}$ 05, 49.
CHRISTENSEN, AKSEL ERHARDT, professor, Köpenhamn, f. 06, 50.
KAPSOMENOS, STYLIANOS GEORG, professor, Saloniki, f. 07, 50.

SOCIETETENS VERKSAMHET ARBETSÅRET 1949—1950

Som arbetande ledamöter ha upptagits docenterna Hans Nilsson-Ehle, Nils Gösta Sandblad och Sten Carlsson, Lund.

Som utländska arbetande ledamöter ha upptagits professorerna Kaj Barr, Köpenhamn, Leiv Amundsen, Oslo, Anne Holtmark, Oslo och T. B. L. Webster, London.

Vid högtidssammanträdet den 26 november 1949 föreläste professor Ragnar Josephson över ämnet: »Bild och sinnebild». Dessutom ha på inbjudan av Societeten föredrag hållits:

den 16 mars 1950 av professor Kaj Barr, Köpenhamn, över ämnet »Zarathustra, Irans profet»,

den 14 april 1950 av professor Peter Skautrup, Århus, över ämnet »Kulturen og Sproget»,

samt den 7 maj 1950 av författaren Thomas Mann över ämnet »Meine Zeit».

Av trycket har under arbetsåret utgivits:

Skånsk Senmedeltid och Renässans. Skriftserie utgiven av Vetenskaps-Societeten i Lund.

3. Karl F. Hansson: Lundabiskopen Peder Winstrup före 1658. Med ett tillägg om Winstrup som svensk biskop 1658—1679.

Årsbok 1949.

Ur anslaget för tillfälliga och smärre bidrag till vetenskaplig forskning har den 26 november 1949 utdelats:

till professor Gunnar Carlsson, Stockholm, för handskriftsstudier i italienska bibliotek i samband med textkritiska undersökningar till Senecas tragedier, 200 kronor,

till docent Ivan Svalenius för mikrofotografering i Riksarkivet av diaries för tiden 1560—1618, 200 kronor,

till docent Jerker Rosén för inköp av fotostatkopior av medeltidsbrev samt för vissa renskrivningsarbeten, 200 kronor,

till docent Harald Elovson för arkivstudier i Stockholm rörande Bengt Lidner, 150 kronor, samt

till professor Bertil Malmberg för biblioteksstudier i Göteborg rörande den argentinska spanskans fonetik, 50 kronor.

Lund den 1 december 1950.

Gerhard Bendz

SAMMANDRAG
AV VETENSKAPS-SOCIETETENS I LUND RÄKENSKAPER
ÅR 1949

Balanskonto den 1 januari 1949.

Tillgångar:		Skulder:	
Obligationer	307.222: 50	Grundfond	187.000: —
Förlagsbevis	24.400: —	Dispositionsfond	22.000: —
Aktier	1.750: —	Resestipendiefond	19.755: —
Banktillgodohavanden	2.345: 10	Skånska landskapens fond	65.012: —
Förbindelser	1.800: —	Olga och Thorild Dahlgrens	
Kassa	869: 67	fond	19.286: —
		A. B. C. W. K. Gleerups fond	10.331: —
		Grevinnan von Hallwyls fond	10.000: —
		Knut och Alice Wallenbergs	
		fond	5.000: —
		Överskottsfond	3: 27
	Kronor 338.387: 27		Kronor 338.387: 27

Vinst- och Förlustkonto år 1949.

Inkomster:		Utgifter:	
Räntor å obligationer	11.213: 04	Räntor och kursförlust å	
Kursvinst å obligationer ...	4.350: —	obligationer	50: —
Utdelning å aktier	175: —	Stämplor, courtage och clea-	
Räntor å banktillgodoha-		ringavgifter	14: 90
vanden	52: 64	Sekreteraren	1.000: —
Inträdesavgifter (del)	750: —	Föreläsare	780: —
Årsavgifter	1.000: —	Forskningsbidrag	800: —
Försälda skrifter: »Skånsk		»Skånsk senmedeltid och	
senmedel-		renässans»	5.684: 86
tid och		Tryckning och klichéer ...	7.900: 60
renässans»	917: 81	Övriga utgifter	1.927: 50
» » Övriga	1.212: 30	Överskott för året	3.112: 93
Bidrag till Skånska land-			
skapens fond	1.600: —		
	Kronor 21.270: 79		Kronor 21.270: 79

Balanskonto den 31 december 1949.

Tillgångar:		Skulder:	
Obligationer	305.722: 50	Grundfond	188.000: —
Förlagsbevis	24.400: —	Dispositionsfond	22.750: —
Aktier	1.750: —	Resestipendiefond	20.397: —
Banktillgodohavanden	7.349: 99	Skånska landskapens fond	63.899: —
Förbindelser	1.800: —	Olga och Thorild Dahlgrens	
Kassa	477: 71	fond	19.912: —
		A. B. C. W. K. Gleerups fond	10.666: —
		Grevinnan von Hallwyls fond	10.000: —
		Knut och Alice Wallenbergs	
		fond	5.000: —
		Överskottsfond	876: 20
	Kronor 341.500: 20		Kronor 341.500: 20

Malmö den 31 december 1949

Thorild Dahlgren

SPECIFIKATION AV OBLIGATIONER OCH AKTIER
DEN 31 DECEMBER 1949

Obligationer:	%	År	Nom. värde	Bokfört värde
Svenska Staten	3	1/2 1937	2.000	2.000:—
» »	3	1/8 1937	10.000	10.000:—
» »	3,5	15/12 1941	25.000	25.000:—
» » (3. försvarslånet)	3,5	15/8 1942	10.000	10.000:—
» »	3,5	15/8 1943	10.000	10.000:—
» »	3,5	15/4 1943	20.000	20.000:—
» »	3,5	1/11 1943	25.000	25.000:—
» »	3,5	15/12 1944	10.000	10.000:—
Sveriges Allmänna Hypoteksbank	3	1/6 1937	5.000	4.000:—
Konungariket Sveriges Stadshypotekskassa	3	1/11 1934	5.000	4.200:—
» » »	3	15/11 1937	21.000	21.000:—
» » »	3	1 ser. 15/11 1937	24.000	23.937: 50
» » »	3	2 ser. 1/2 1939	10.000	9.987: 50
» » »	3,5	1 ser. 15/1 1944	10.000	10.000:—
» » »	3	1 ser. 15/4 1945	5.000	4.975:—
» » »	3	1 ser. 15/4 1945	10.000	9.987: 50
» » »	3	2 ser. 15/4 1946	2.000	2.000:—
» » »	3	1 ser. 15/1 1942	10.000	10.000:—
Svenska Bostadskreditkassan	3,6	15/1 1942	10.000	10.000:—
» »	3	15/10 1947	10.000	9.800:—
Stockholms Intecknings Garanti AB	3	1/12 1934	5.000	4.975:—
Stockholms stad	3	15/8 1945	10.000	9.975:—
» »	3	31/10 1946	10.000	10.000:—
AB Stockholms Spårvägar.....	3	1/9 1947	10.000	9.950:—
Bergvik & Ala Nya AB	3,5	1/5 1930	4.000	3.960:—
Rottneros AB	3	1/11 1945	5.000	4.975:—
Sandvikens Jernverks AB	3,25	1/11 1947	10.000	10.000:—
Allmänna Svenska Elektriska AB	3,5	15/1 1948	15.000	15.000:—
Hjälta AB	3,25	1/5 1948	10.000	10.000:—
» »	3,25	1/4 1949	5.000	5.000:—
Förlagsbevis:			Kronor	305.722: 50
Sandvikens Jernverks AB	4	1/10 1948	20.000	19.500:—
Korsnäs AB	4	1/11 1948	5.000	4.900:—
			Kronor	24.400:—
Aktier:				
Svenska Sockerfabriks AB			3.000	1.750:—
			Kronor	1.750:—

Malmö den 31 december 1949.

Thorild Dahlgren

REVISIONSBERÄTTELSE

Vid denna dag företagen revision av Vetenskaps-Societetens i Lund räkenskaper för år 1949 hava undertecknade funnit dem i allo noggrant och omsorgsfullt förda och försedda med behöriga verifikationer samt funnit samtliga värdehandlingar betryggande förvarade i bankfack, varför det är oss en angenäm plikt att tillstyrka full och tacksam ansvarsfrihet åt skattmästaren för den tid, revisionen omfattar.

Lund den 27 maj 1950.

Harald Elovson

Bertil Malmberg

INNEHÅLL

ARTIKLAR:

STIG WIKANDER: Études sur les mystères de Mithras. I. Introduction	3
FRIEDRICH SCHUBEL: Dichtwerk und Literaturgeschichte	47
ALF NYMAN: Vitalis Norström och hans avfall från Boströmianismen. En motivbestämning (avec résumé)	89
GÖSTA JOHANNESSON: Kring Birger Gunnarsens Paltebok. Några rön beträffande Lunds ärkesätets gods och dess förvaltning vid medeltidens slut (with a summary)	117

MINNESORD:

ALGOT WERIN: Martin Lamm	171
MARTIN P. NILSSON: Frederik Poulsen	181

VETENSKAPS-SOCIETETEN:

Styrelse, nämnder, ledamöter	193
Verksamhetsåret 1949—1950	202
Räkenskaper	203
Revisionsberättelse	205

Förut ha utkommit:

Skrifter utgivna av Vetenskaps-Societeten i Lund:

1. *Herbert Petersson*. Studien über die indogermanische Heteroklisie. 1921. Pris 15 kr.
2. *Alf Nyman*. Kring antinomierna. 1920. Pris 5 kr.
3. *Axel W. Persson*. Staat und Manufaktur im römischen Reiche. 1923. Pris 5 kr.
4. James Harrington's Oceana, edited with notes by *S. B. Liljegren*. 1924. Pris 10 kr.
5. *John Frödin*. Siljansområdets fäbodbygd. 1925. Pris 8 kr.
6. *Sigurd Agrell*. Runornas talmystik och dess antika förebild. 1927. Pris 6 kr.
7. *N. Otto Heinertz*. Etymologische Studien zum Althochdeutschen. 1927. Pris 5 kr.
8. *Alf Nyman*. Schema och slutsats. 1928. Pris 7 kr.
9. *Fredrik Lagerroth*. Platons stats- och rättsbegrepp. 1928. Pris 3 kr.
10. *Sigurd Agrell*. Zur Frage nach dem Ursprung der Runennamen. 1928. Pris 3 kr.
11. Stockholms stads tänkebok 1524—1529 av *M:r Olaus Petri* Phase, utg. genom *Ludvig Larsson*, häft. 1—2. 1929. Pris kr. 12: 50. Häfte 3: Register av *Sven Ljung*. 1940. Pris 3 kr.
12. *Gudmundi Olavi Thesaurus Adagiorum linguæ septentrionalis antiquæ et modernæ*, utg. av *G. Kallstenius*. 1930. Pris 6 kr.
13. *Torsten Wennström*. Studier över böter och myntvärden i Västgötalagarna. 1931. Pris kr. 3: 50.
14. *Heinrich Hoppe*. Beiträge zur Sprache und Kritik Tertullians. 1932. Pris 5 kr.
15. *Ivar Lindquist*. Religiösa runtexter. I. Sigtuna-galdern. 1932. Pris kr. 3: 50.
16. *Albert Wifstrand*. Von Kallimachos zu Nonnos. 1933. Pris kr. 7: 50.
17. *Ingvar Andersson*. Erik XIV:s engelska underhandlingar. 1935. Pris kr. 7: 50.
18. *Anders Gagnér*. Florilegium Gallicum. 1936. Pris 10 kr.
19. *Gunnar Carlsson*. Eine Denkschrift an Caesar über den Staat. 1936. Pris 6 kr.
20. Smärre dikter av Lejonkulans dramatiker utgivna av *Erik Noreen*. 1937. Pris 6 kr.
21. *Johan Åkerman*. Das Problem der sozialökonomischen Synthese. 1938. Pris kr. 9: 50.
22. *Erik Noreen*. Författarfrågor i Lejonkulans dramatik. 1938. Pris 6 kr.
23. *Walter Åkerlund*. Studier över Ynglingatal. 1939. Pris kr. 3: 50.
24. *Ivar Lindquist*. Religiösa runtexter. II. Sparlösastenen. 1940. Pris 10 kr.
- 25: 1. *Jesper Swedbergs Lefwernes Beskrifning* utg. av *Gunnar Wetterberg*. I. Text. 1941. Pris 25 kr.
26. *Ivar Lindquist*. Västgötalagens litterära bilagor. 1941. Pris kr. 4: 50.

27. *Bertil Axelsson*. Das Prioritätsproblem Tertullian — Minucius Felix. 1941. Pris 7 kr.
28. *K. G. Ljunggren*. Almanackorna och det svenska ordförrådet. 1944. Pris kr. 7: 50.
29. *Bertil Axelsson*. Unpoetische Wörter. Ein Beitrag zur Kenntnis der lateinischen Dichtersprache. 1945. Pris 10 kr.
30. *Per Wieselgren*. Neli Suecani. Ett bröllopsbesvär från sjuttonhundratalet. 1946. Pris kr. 8: 50.
31. *Torsten Dahlberg*. Zwei unberücksichtigte mittelhochdeutsche Laurin-Versionen. 1948. Pris 12 kr.
32. *Fredrik Arfwidsson*. Erik Johan Mecks dagbok 1644—1699. 1948. Pris 8 kr.
33. *Thede Palm*. Trädskult. Studier i germansk religionshistoria. With a summary in English. (Tree-worship. Studies in Teutonic History of Religion). 1948. Pris 8 kr.
34. *Carl-Martin Edsman*. Ignis divinus. Le feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité: contes, légendes, mythes et rites. 1949. Pris 13 kr.
35. *Sven Svensson*. Den merkantila bakgrunden till Rysslands anfall på den livländska ordensstaten 1558. En studie till den ryska imperialismens uppkomsthistoria. With a summary in English. (The commercial background of the Russian attack on the Livonian state in 1558. A study on the origins of Russian imperialism). 1951. Pris 12 kr.
36. *Erik Rooth*. Viktor Rydbergs Faustöversättning. With a summary in German. (Die Faustübersetzung Viktor Rydbergs). 1951. Pris 12 kr.
37. *Sture M. Waller*. Åbomötet 1812 och de svenska krigsrustningarnas inställande. With a summary in French. (La conférence à Åbo en 1812 et la cessation de l'armement suédois). 1951. Pris kr. 8: 50.

Skånsk Senmedeltid och Renässans. Skriftserie utgiven av Vetenskaps-Societeten i Lund:

1. *Gösta Johannesson*. Den skånska kyrkan och reformationen. With a summary in English. (The Scanian Church and the Reformation). 1947. Pris häft. 25 kr., inb. i hfr bd 48 kr.
2. *Nils Gösta Sandblad*. Skånsk stadsplanekonst och stadsarkitektur intill 1658. With a summary in English. (Scanian town planning and town architecture prior to 1658). 1949. Pris häftad 25 kr., inb. i hfr. bd 48 kr.
3. *Karl F. Hansson*. Lundabiskopen Peder Winstrup före 1658. With a summary in English. (Peder Winstrup, Bishop of Lund, up to 1658). Med ett tillägg om Peder Winstrup som svensk biskop 1658—1679. 1950. Pris häft. 25 kr., inb. i hfr bd 48 kr.
4. *K. G. Ljunggren* och *Bertil Ejder*. Lunds stifts landebok. Första delen: Nuvarande Malmöhus län. 1950. Pris häftad 25 kr., inb. i hfr bd 48 kr.

Årsbok 1920—1949. (Årsbok 1946 innehåller register 1920—1945).

Pris 8 kr.